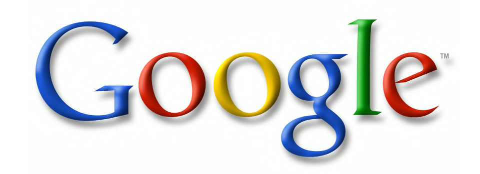
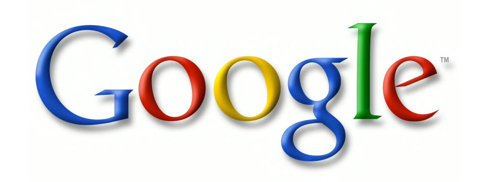
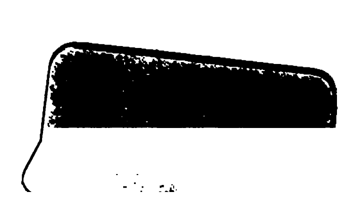
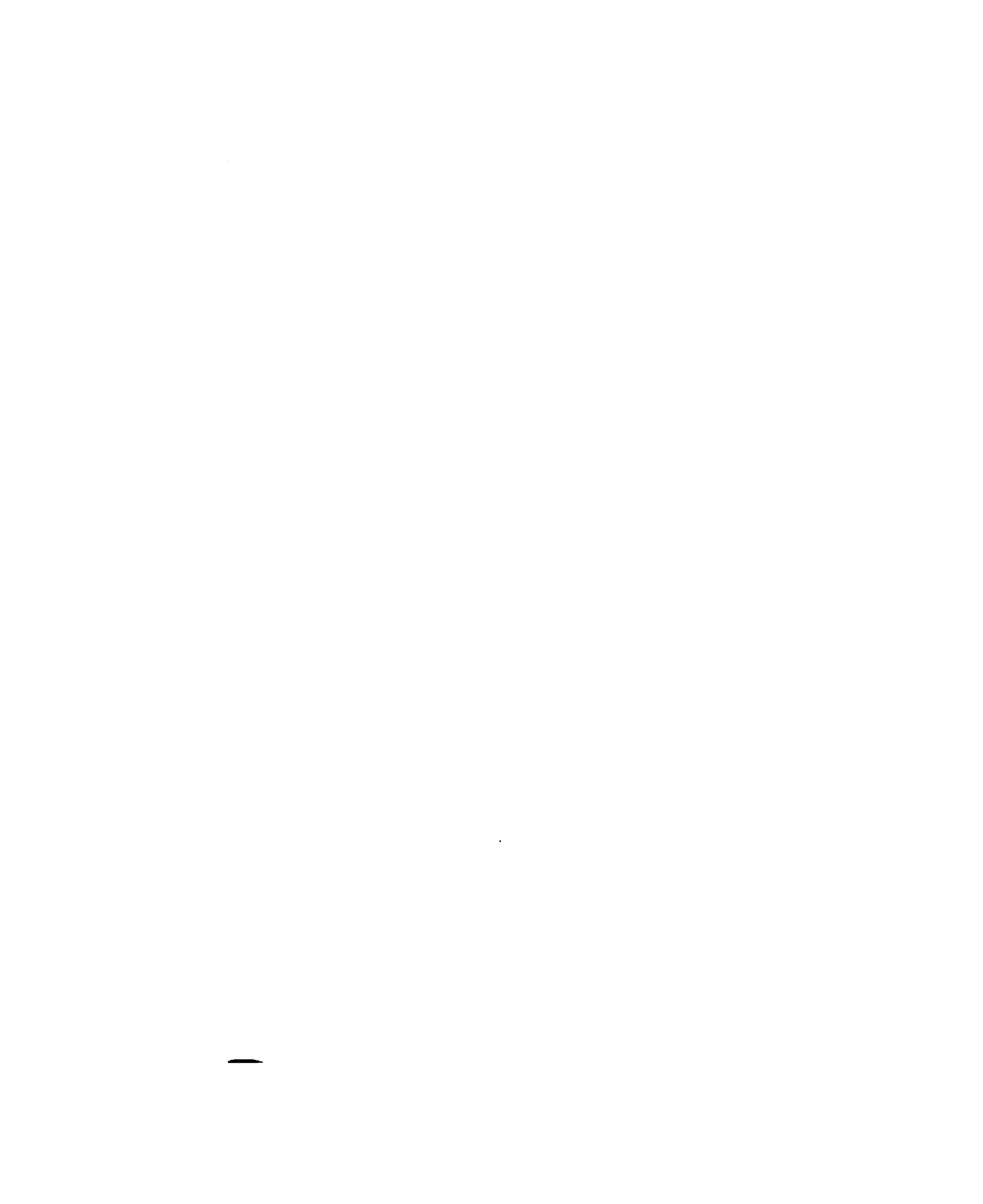


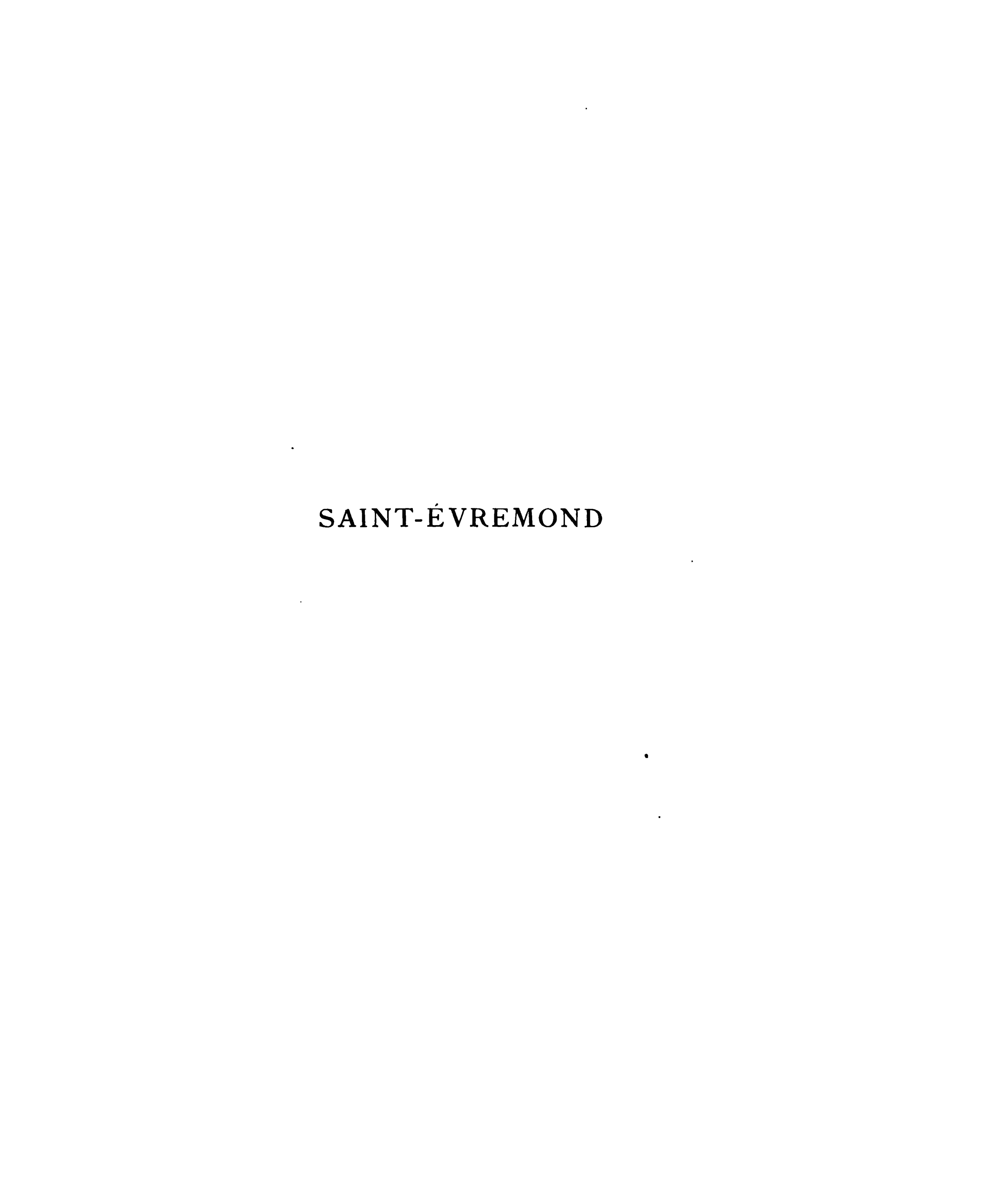





600052244N







SAINT-ÉVREMOND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PORTRAITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

(Didier et Cᵉ. — Librairie académique.)

1° Réalistes et fantaisistes. 2ᵉ édit., 1 vol. in-12.
2° Attiques et humoristes. 2ᵉ édit., 1 vol. in-12.
3° Femmes et livres. 1 vol. in-12.
4° Hommes et livres. 1 vol. in-12.

EXTRAITS DES CLASSIQUES FRANÇAIS

AVEC NOTES ET NOTICES

(Ch. Fouraut, 47, rue Saint-André-des-Arts.)

1° Cours supérieurs. 2 vol. in-12.
2° Cours de grammaire. 2 vol. in-12.
3° Cours éélmentaires. 1 vol. in-12.

GUSTAVE MERLET

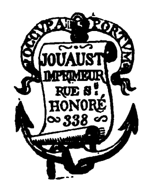
SAINT-ÉVREMOND

ÉTUDE HISTORIQUE

MORALE ET LITTÉRAIRE

SUIVIE DE

FRAGMENTS EN VERS ET EN PROSE



PARIS
A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE DES SAINTS-PÈRES, AU PREMIER

1870



SAINT-ÉVREMOND

> **J'aime la vertu sans rudesse;**
> **J'aime le plaisir sans mollesse;**
> **J'aime la vie et n'en crains pas la fin.**
>
> **Saint-Évremond.**

Bien que Saint-Évremond n'ait jamais aimé à voir son nom courir le monde, ses œuvres, imprimées le plus souvent à son insu, devinrent célèbres malgré lui, et jouirent d'une vogue qui se soutint longtemps après sa mort. Mais si ce bel esprit n'est point un de ces élus auxquels convient une renommée retentissante, la postérité ne pouvait l'oublier sans injustice; car nul ne saurait paraître plus digne de figurer au-dessous des maîtres sur les rayons d'une

bibliothèque choisie; et, pour s'élever au premier rang, il ne lui manqua peut-être que la vaillance d'une ambition susceptible de s'appliquer avec suite à de grands objets. Ne fut-il pas si indifférent à sa destinée littéraire qu'il se dit prêt à sacrifier huit siècles de gloire à huit jours d'existence? Et cependant, quoiqu'il ait écrit sans préoccupation du lendemain, pour son plaisir et celui des cercles où s'animait sa verve, il y a bien des parties durables dans la variété trop confuse de ces pièces détachées, où tant d'ingénieuse raison se mêle aux caprices d'une plume qui s'amuse.

Nous y voyons revivre un de ces épicuriens de bonne race qui continuèrent, à petit bruit, dans le voisinage de Louis XIV et d'une régence à l'autre, ces habitudes d'indépendance sceptique, d'humeur voluptueuse et de libertinage modéré, dont les traditions toutes françaises nous ache-

minent sans secousse vers les hardiesses ou les témérités du siècle suivant. Mais ce serait lui faire tort que de le considérer uniquement comme un patron de cette morale facile qui eut le privilége d'être protégée dans tous les âges par des génies si charmants qu'il nous faut lutter contre leur séduction pour ne pas devenir insensiblement complices d'une sagesse trop avenante. Il fut aussi le type achevé de l'*honnête homme*, capable des plus hauts emplois, sans avoir l'air de s'y appliquer, propre à honorer également la faveur et la disgrâce, supérieur à l'une comme à l'autre, soucieux avant tout de plaire à l'esprit et à la beauté, sachant allier le badinage au bon sens, fécond en vues personnelles, et passé maître dans l'art de bien dire, sans avoir jamais cessé d'être un causeur qui semble se jouer, alors même qu'il nous captive par l'agrément de la forme, la nouveauté des

aperçus, et la franchise d'une intelligence libre de tout préjugé.

C'est principalement à ce titre qu'il a mérité de reprendre crédit. Isolé de son temps, où il ne représente qu'un groupe plus spirituel que sévère, il se rapproche de nous comme un de ces précurseurs qui ont droit à la plus sympathique attention. L'homme expliquant chez lui l'écrivain, nous commencerons par esquisser sa biographie. Elle sera suivie d'un essai sur le moraliste, l'historien et le critique.

I

Né aux environs de Coutances, le 1er avril 1613, Charles de Saint-Denis, sieur de Saint-Évremond, appartenait à l'une des meilleures maisons de basse Normandie. Dans sa famille, on l'appelait *l'Esprit*, sur-

nom de bon augure pour un cadet de noblesse qui devait pourvoir à sa fortune. Nous ne savons rien de sa jeunesse, sinon qu'il fit ses humanités chez les Jésuites, au collége d'Harcourt, où le père Canaye, son régent de rhétorique, ne réussit guère à lui apprendre le respect aveugle de l'autorité. Il en sortit étranger à la langue grecque, mais assez versé dans les lettres latines pour en conserver le goût, et les apprécier plus tard en juge délicat, dont la finesse ne devra rien ni aux livres, ni aux docteurs. Après deux années d'études philosophiques, qui éveillèrent, sans la satisfaire, la curiosité précoce d'un penseur exigeant, il commença le droit à l'université de Caen : car on le destinait à la robe. Mais, moins assidu à l'école qu'à la salle d'armes, où l'on parlait avantageusement de la *botte de Saint-Évremond*, il ferma bientôt les *Institutes*, et prit l'épée.

Fut-il alors entraîné par l'élan d'une

âme faite pour le métier des armes ? Il sera permis d'en douter si l'on consulte le portrait qui se trouve dans l'édition de 1740. Cet œil pacifique et malin, cette bouche souriante et sensuelle, cette expression de bonhomie toute patriarcale, ne révèlent point le capitaine qui compta vingt-trois ans de services, presque autant de campagnes, une action d'éclat, une grave blessure, un commandement de province, et d'importantes missions militaires. En regardant de près la vignette, à peine distingue-t-on le trophée qui semble relégué dans l'ombre comme un souvenir lointain. Si l'on interroge ses œuvres, elles sont plus discrètes encore : car il lui répugnait de se mettre en scène, et, de même qu'il ne dit jamais un mot de ses aïeux, il ignora toujours le ton glorieux et délibéré d'un homme de guerre qui ne saurait dépouiller le soldat.

Il le fut pourtant, mais seulement lors-

qu'il lui fallait payer de sa personne, comme il le fit à Nordlingue, où, posté sous une hauteur que couronnaient des batteries ennemies, il essuya si bravement, pendant trois heures, le feu le plus meurtrier. Mais sa valeur même dut être exempte de tout enivrement, si j'en juge par ces lignes, où se découvre le fond rassis de son naturel : « Savoir simplement tuer les gens, être plus entendu que les autres à désoler la société, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application en soit juste, ou du moins honnête, qu'elle se tourne au bien de ceux qu'elle assujettit ou à la nécessité de notre pays. »

C'est ainsi que, sans être de ceux qui se montent facilement la tête et se passionnent pour de brillantes aventures, il s'engagea dans une carrière que lui ouvrait sa naissance, et où les jeunes gentilshommes allaient conquérir les bonnes grâces de la cour.

Il y porta la belle humeur de son âge, l'attrait d'une conversation solide ou piquante, de la souplesse et de la droiture, un caractère liant et fier, qualités qui, rehaussées par son courage, lui concilièrent rapidement l'estime affectueuse des personnages les plus considérables, entre lesquels il faut citer Turenne, le marquis de Créquy et le maréchal de Grammont. Les loisirs du camp donnaient tout leur prix aux officiers lettrés que leur entrain tirait de pair, et il ne tarda pas à fixer les regards du duc d'Enghien, qui, aimant l'esprit autant que le plaisir et la gloire, avait besoin de délassements choisis dans les intervalles de ses victoires. Nommé lieutenant de ses gardes, il devint son aide de camp favori, son ambassadeur près du cardinal, et le lecteur judicieux qui, animé par sa présence, flattait adroitement ses goûts, soit qu'il lui plût de commenter le *génie des Romains* ou de

tracer le portrait d'*Alexandre et de César*, soit qu'il se réduisît à *Rabelais* et à son cher *Pétrone*, dont l'un offensa la délicatesse du prince, tandis que l'autre l'enchantait par ses raffinements licencieux.

Mais ses avantages brillèrent surtout dans la satire des vivants, et cet observateur que blessaient tous les ridicules fut excité souvent à aiguiser son ironie légère aux dépens des originaux absents dont le cortége avait défilé sous ses yeux. C'était sa tentation périlleuse. Il le prouva plus qu'il n'aurait fallu le jour où, provoqué par le comte de Miossens, qui le piquait au jeu, il s'avisa de peindre aussi les travers de son illustre protecteur, qui cette fois ne se divertit point de ses épigrammes. Ce faux pas eut des suites fâcheuses, et, envenimés par des ennemis intéressés à la vengeance, ses propos revinrent aux oreilles d'un prince qui ne savait pas retenir l'impétuosité de son pre-

mier mouvement. Condé eut le tort de lancer la foudre, et l'imprudent se vit retirer un patronage qui contribua sûrement à mûrir son expérience ; car, dans les entretiens qui en furent l'honneur, il dut recevoir autant qu'il donnait. Il y apprit du moins à se défier de ces amitiés ombrageuses qui cachent les piéges de la dépendance.

Du reste, cet accident n'aigrit pas son cœur, et ne lui laissa rien d'amer contre le héros irascible qu'il jugera plus tard avec la clairvoyance d'une sincère admiration. Le coup lui fut sensible ; mais, grâce aux événements qui suivirent, son malheur finit par tourner à bien ; il put même s'en féliciter à la veille de la révolte que le vainqueur de Rocroy allait oser contre son pays et son roi : car la Fronde éclata bientôt, et, dans ces folles équipées où les meilleurs perdirent la tête, Saint-Évremond n'eut point à subir la pénible alternative de manquer

soit à la reconnaissance privée, soit aux devoirs d'un sujet. Son cœur était affranchi; aussi fut-il libre d'écouter uniquement la voix du bon sens.

Pourtant, bien des avances sollicitèrent sa fidélité. Le gouverneur de Normandie, le duc de Longueville, qui soulevait par de belles promesses une noblesse remuante, ne négligea rien pour l'entraîner dans le parti de ces ambitions étourdies qui, pactisant avec l'étranger, déguisaient leurs rivalités factieuses sous la vaine apparence du bien public. Le commandement de l'artillerie lui fut offert. En l'acceptant, « il eût servi la cour », car il n'entendait rien à cette arme. Mais, « autant par honneur que pour ne pas ressembler aux Normands, » qui tous avaient trahi leur foi, « il refusa généreusement l'argent qu'on lui offrait, et qu'on ne lui eût pas donné. » Il fit mieux, et son pamphlet sur la *retraite de M. de Longue-*

ville fut une sorte de satire Ménippée contre cette ligue impuissante, qui comptait plus de chefs que de soldats, et dépensa moins de poudre que de stériles paroles. En persiflant cette comédie, il parla comme l'histoire, et s'éleva même jusqu'à l'éloquence, lorsqu'il prononça cet arrêt contre une guerre civile dont il prévoyait la déroute : « C'est un métier pour les sots et pour les malheureux..... Les dupes viennent là tous les jours en foule. Les proscrits, les misérables, s'y rendent des deux bouts du monde. Jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur ; jamais tant de beaux discours, et si peu de bon sens ; jamais tant de desseins sans action, tant d'entreprises sans effet : toutes imaginations, toutes chimères ; rien d'essentiel que la nécessité et la misère. » Tout en se dédommageant de l'obéissance par des saillies plaisantes, il sera toujours de ceux qui professent le respect

de l'ordre établi, et, même après son exil, nous l'entendrons dire encore : « Tous les mouvements sont libres quand ils sont secrets ; mais, du moment où ils nous portent à des choses où l'État se trouve intéressé, la justice a des droits sur ces entreprises criminelles. »

Il fut confirmé dans ces sentiments par une pension de trois mille livres, par le brevet de maréchal de camp et le gouvernement de la Guienne, justes récompenses des services qu'il avait rendus, sans ostentation de dévouement, en politique qui calculait bien. Car ce contemporain de La Rochefoucauld n'était pas homme à négliger ses intérêts, et sa *conversation avec le duc de Candale* nous le montre sachant pousser ses espérances, choisir des amis dont la réputation pût affermir la sienne, caresser habilement leur amour-propre, en un mot ménager ses affaires par des complaisances

qui d'ailleurs n'allaient point à l'adulation. Dans le nouveau poste auquel il fut appelé, il paraît qu'il ne s'oublia pas, et lui-même nous apprend qu'il rapporta de son expédition cinquante mille écus, tous frais payés; précaution qui lui sera d'un grand secours dans la suite de sa vie.

Au retour de cette lucrative campagne, il alla se reposer à la Bastille, où le cardinal l'envoya brusquement, pour des discours malsonnants que l'incorrigible railleur n'avait pu étouffer, dans l'entraînement d'un de ces soupers où il se soulageait volontiers de ses contraintes par des éclats de rire; car il ne s'aliénait qu'à demi, et, frondeur par tempérament, n'était pas plus dupe de ses amis que de leurs adversaires. Or la circonspection devait être une vertu fragile chez un joyeux convive qui ne détestait pas le vin d'Aï. Du reste, cette captivité de trois mois ne fut qu'une leçon de philosophie

pratique, un avertissement qui ne l'empêcha pas de reprendre les fonctions de son grade, sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, dont il immortalisera l'escarmouche théologique dans un chef-d'œuvre digne de vivre autant qu'une scène de Molière.

C'est le plus beau moment de sa longue existence. A la dignité militaire qu'il porte avec une souveraine aisance, il ajoute le lustre du mondain qui tient le sceptre de toutes les élégances; car, après s'être battu bravement à la frontière pendant l'été, il revient passer l'hiver à Paris, et il s'y mêle aux dissipations bruyantes comme aux divertissements relevés par le désir de plaire. Naviguant pour ainsi dire sur tous les courants qui mènent à la considération et au succès, il réunit des talents séparés d'ordinaire. Sa plume est prisée à l'égal de son épée; il paye tribut aux ruelles où les *Jansénistes de*

l'amour ne sont pas en honneur; il y prodigue les stances, les chansons, les dizains, les sonnets, les madrigaux ou autres bagatelles, dont l'avenir ne l'inquiète guère, puisque le premier venu peut décider de leur sort. Déjà même il a vu ses improvisations imprimées par surprise, et il les a si profondément oubliées que, ne les reconnaissant plus, il les lit comme des œuvres étrangères. Quoiqu'il se moque agréablement des *précieuses*, il excelle pourtant à broder des fantaisies coquettes, où l'inconstance de son cœur simule la sensibilité par tous les lieux communs de la rhétorique galante. En d'autres termes, on s'aperçoit qu'il avoisine l'hôtel de Rambouillet; mais il n'en respire l'air qu'à distance, et hante de préférence les salons où règne Ninon, *la moderne Léontium*, les cercles fréquentés par ces libertins de haut parage, qui se modèlent sur le chevalier de Grammont,

cet idéal du courtisan à la mode, en un temps où des vices cavaliers donnaient de l'éclat à un nom.

Il est à croire qu'il entra fort avant dans cette société dissolue qui tirait vanité de ses aventures. Toutefois, il ne s'y plongea pas tout entier; car non-seulement ses goûts étaient réglés par la bienséance, mais, à ses yeux, les droits de l'esprit passèrent toujours les premiers. N'est-ce point alors que sa *Comédie des Académiciens,* livrée au public par une indiscrétion qui le contrarie, recueille des éloges ou provoque des ripostes dont la vivacité prouve au moins que sa malice eut l'inspiration de l'à-propos? Ses épîtres au comte d'Olonne, sur les *plaisirs* et sur les *sciences auxquelles peut s'appliquer un honnête homme*, témoignent aussi que ses jugements faisaient autorité parmi les délicats. En un mot, il est déjà un écrivain sérieux avec charme,

un penseur désabusé qui sait lire dans son âme et dans celle des autres, un philosophe qui se rapproche de Montaigne et de Gassendi, côtoie les excès sans y tomber, et garde de la mesure dans son franc parler, comme il le fait dans ses penchants les plus voluptueux.

Ces mérites, qui concouraient à embellir son âge mûr, s'épanouissaient sous un climat propice, en pleine Régence, dans ces années clémentes dont il a dit :

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs.
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait pas crime,
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Il semblait donc né pour être un homme heureux, quand un revers inattendu renversa tout à coup l'édifice de ce bonheur.

On sait quelle en fut la cause. Témoin de la paix des Pyrénées, qui ne pouvait agréer

aux gens de guerre, dont elle alarmait l'ambition et irritait la fierté, comme la condescendance d'un vieillard timide ou d'un diplomate intéressé, Saint-Évremond n'était que trop prédisposé par ses griefs personnels à partager l'erreur de ces vues étroites. Aussi, tandis que la France chantait des *Te Deum*, crut-il pouvoir se faire impunément l'interprète de ces préventions dans une lettre où ses propres rancunes troublèrent la lucidité de son esprit. Écho de haines injustes ou de vérités mesquines, cette mazarinade confidentielle resta secrète entre lui et le maréchal de Créquy, tant que vécut l'habile ministre qu'elle calomniait spirituellement. Mais après sa mort, et lors du procès de Fouquet, elle fut découverte dans la cassette de Mme Duplessis-Bellière, qui avait eu d'autres amis que le surintendant. Il n'en fallut pas davantage pour constituer un crime sous le jeune roi qui

voulait signaler l'avénement de son pouvoir absolu, et faire des exemples capables de réduire au silence ceux que pouvait tenter, je ne dis pas la révolte, mais une simple velléité d'opposition, même clandestine.

Sous prétexte de venger la mémoire du cardinal, Colbert et Le Tellier songèrent surtout à garantir l'inviolabilité de ses successeurs; et la raison d'État, qui ne pardonne pas, devait frapper sans pitié le loyal serviteur dont l'indépendance ne se serait jamais permis que la malice des mots spirituels murmurés à voix basse. Il était trop fin pour ne pas comprendre cette situation; aussi préféra-t-il un exil volontaire à la résidence de la Bastille, qu'il connaissait par une épreuve encore récente. Il lui fallut donc dire adieu à cette ville qui était déjà la capitale de l'esprit et du plaisir, à cette cour que son ingratitude ne pouvait lui rendre odieuse, à Ninon dont il sera plus

que l'ami, aux soupers du commandeur de Souvré, au duc de Vivonne, au comte d'Olonne, à Palluau, à Moret, à d'Épernon, à toute la secte des gastronomes et des raffinés, sans compter les muses faciles dont il nous dérobe les noms dans les chants qu'il leur dédie. Son cœur dut en saigner. Mais il était optimiste ; et, trop éclairé par la pratique des hommes pour croire à la durée de ces sympathies qui sont le bénéfice passager de l'infortune, il n'eut garde de se vouer aux doléances, ou d'utiliser la persécution au profit de l'amour-propre qui se fait plaindre. Il lui parut plus convenable de se recommander par la dignité d'une attitude qui éloignait l'idée même de le consoler.

Peut-être y eut-il tout d'abord un peu d'étude ou d'apprêt dans cette résignation. Mais comme elle ne se démentit pas durant quarante années, voyons-y surtout la fermeté d'un sage qui sait, comme il le con-

seille, *mépriser la fortune*, prend son parti de l'irréparable, et, à force de persuader aux autres qu'il domine sa disgrâce, finit par y réussir si bien qu'il écrivit un jour : « L'apparente mortification de ma tristesse était un respect dû à la volonté des supérieurs. » N'est-ce pas le sublime de la bonne tenue ? D'ailleurs, il quittait un théâtre où son rôle allait être gênant ou gêné ; car le dispensateur tout-puissant des grâces aurait eu, ce me semble, peu d'inclination pour ce juge si pénétrant et parfois trop sincère qui était plus capable d'obéir et d'agir que d'approuver et de se taire. Il y eut donc une sorte d'opportunité dans les circonstances cruelles qui le forcèrent à s'expatrier, au début de ce règne décent jusqu'à la solennité, discipliné jusqu'à la rigueur. Son lieu d'asile ne fut pas non plus mal choisi ; car l'air plus libre de l'Angleterre convenait fort bien à son tempérament.

Réfugié à Londres, où il avait figuré déjà dans l'ambassade extraordinaire qui vint y fêter le rétablissement de la monarchie, il y retrouva des liaisons toutes formées, l'estime de sa personne, et l'empire que notre influence exerçait plus que partout ailleurs sur l'entourage d'un prince soutenu par nos subsides.

On était au lendemain d'une restauration, et les victimes du pouvoir tombé, prenant la revanche des privations ou des souffrances, protestaient contre la tristesse puritaine du protectorat par l'explosion du luxe, la fureur du jeu, les repas somptueux, le relâchement des mœurs, et la licence des opinions.

C'est assez dire que Saint-Évremond, sans se laisser emporter par le torrent, s'accommodera tout doucement à cette nouvelle patrie, où il n'oubliera pas l'autre; car il va désormais représenter la politesse et l'urba-

nité françaises, au milieu d'une aristocratie qui avait encore besoin de nos exemples, tout en se piquant de rivaliser avec Versailles, de parler notre langue, d'adopter nos modes, et de goûter nos écrivains.

Des raisons de santé l'obligèrent pourtant à quitter le séjour de Londres pour celui de La Haye. Mais on peut prévoir qu'il en reviendra. Oui, il a beau dire qu'après avoir vécu dans la contrainte des cours, il se console d'achever sa vie dans la liberté d'une république, ce langage n'est dicté que par le désir de se convaincre lui-même ; et ce beau feu dont il s'éprend pour des choses nouvelles, l'ennui va l'éteindre.

Cet épicurien, cet étincelant causeur, comment se plairait-il dans « ce pays de l'indolence », chez un peuple « qui se repaît de police, d'ordre et d'économie », au sein d'une société méthodique et froide, où l'on voit plus de bon sens dans les affaires que

d'agrément dans les entretiens ? Des vertus républicaines ne le touchent que médiocrement. « On se persuade, dira-t-il, qu'on aime ici la liberté ; on hait seulement l'oppression. Il y a peu de fierté dans les âmes. Les Hollandais appréhendent un prince avare, capable de prendre leur bien. S'ils sont attachés à leurs institutions, c'est par l'intérêt de leur trafic. »

Se tourne-t-il vers les salons, il y rencontre des dames fort civiles, assez sociables ; mais « il n'y a rien à espérer d'elles, et, chez cette bonne nation, l'infidélité est le plus gros des vices ». Faute de mieux, le voilà donc réduit à chercher dans son imagination le portait de la *femme qui ne se trouve point*, à pratiquer des savants et des grammairiens, à disserter sur Salluste et Tacite, à causer avec les absents sur les tragédies d'*Alexandre* et d'*Attila*, en d'autres termes à se souvenir et à regretter.

Aussi ne nous étonnons pas si, dépaysé sous ce climat « où l'encre gêle », il cède aux instances de ceux qui voudraient le rendre à la France, et se résout à écrire une lettre où, sans rétracter ce qu'on appelait sa faute, il la voile par des flatteries qui s'étudient à être aussi persuasives que le repentir. Mais Louis XIV demeura implacable. Saint-Évremond en fut-il attristé? Oui, sans doute, mais il fit bonne contenance; et voici de quel ton détaché il parle au comte de Lionne de ses officieuses démarches : « Vous me ferez plaisir de savoir si je dois espérer mon rappel.....; car l'espérance est une source d'inquiétudes, et l'inquiétude n'est supportable qu'en amour, où elle a même du plaisir. » J'en conclus qu'il s'affligea surtout de ne pouvoir aller lui-même témoigner sa reconnaissance à son intercesseur, et de l'avoir exposé au mécompte d'un rebut.

La gravité « de messieurs les bourgmestres » commençait donc à lui peser, et il éprouvait l'envie de ressentir quelque chose de plus vif, quand il fut invité par les avances de Charles II et une pension de trois cents livres à se rapprocher définitivement de sa cour à demi française. Dès lors, partagé entre les lettres et les distractions mondaines, attentif aux échos d'outre-Manche, que propagent ses discours et ses écrits, assez accessible aux idées étrangères que tempère son exquise justesse, il ne songera plus qu'à suivre les pentes de ses inclinations, et à couler aussi paisiblement que possible des jours qu'il va ménager avec une prudente économie. Nous n'hésiterions pas à l'appeler un sage, si ceux-là pouvaient le devenir qui, réduisant la destinée humaine à n'être que la science du bonheur, réussissent imparfaitement à dissimuler un certain fonds d'é-

goïsme sous le vernis des dehors flatteurs.

A dater de cette époque, les événements de sa vie seront plus que jamais les fêtes dont il est l'âme, les causeries où il jouit des autres et de lui-même, les lectures que fécondent ses réflexions, les voluptés qu'il combine avec l'expérience d'un maître. Nous ne le suivrons pas dans tous les centres qui le recherchent et veulent le retenir. Bornons-nous à indiquer les relations qui s'accordèrent le mieux avec ses sympathies. Gourmet et beau diseur, il s'assit maintes fois à la table du duc de Buckingham, cet Alcibiade, ce don Juan, ce Mécène indolent et prodigue, qu'il connaissait si bien quand il lui écrivait : « Dieu me préserve de vous tourner l'esprit du côté de l'amour ! J'ai un autre péché à vous proposer, que vous ne devineriez jamais, et que je vous souhaite de tout mon cœur : c'est l'avarice, mylord, que je tiens préférable pour vous à

la sagesse des philosophes et à la gloire des conquérants. »

Ce fut aussi la conformité des goûts qui le rendit cher à sir William Temple, ce diplomate humoriste qui ne fit que traverser les affaires, s'y rendit célèbre par le traité de la Triple Alliance, resta épicurien jusque dans la politique, et préféra ses délassements d'écrivain amateur aux éclatants soucis d'un ministère. Bien souvent ils se rencontrèrent, entre Covent-Garden et Bow-Street, dans ce café de Will, qui ressemblait à une Académie. Les rangs s'ouvrent respectueusement lorsque, suivi de ses chiens, dont il ne se séparait guère, Saint-Évremond va s'asseoir près du fauteuil où le glorieux John Dryden siége, en habit marron et en perruque bouclée, parmi les grands seigneurs, les gens de lettres et les écoliers pétulants. C'est là que, sous les auspices du poëte, s'agitent les questions du jour,

entre autres celle des *Anciens* et des *Modernes*. Fanatique avocat de l'antiquité, Temple se moque de Perrault dans des boutades qui ne pèchent point par le pédantisme, et Wotton relève le gant, soutenu par le docteur Bentley, dont le choc pesant met en déroute les arguments ennemis. Accourant alors à leur secours, Swift se jette dans la mêlée avec ses vives épigrammes, et, comme un escadron de cavalerie légère, elles portent à la fois le désordre dans les deux camps. Spectateur de ces combats, Saint-Évremond n'y intervient que pour apaiser le feu de la controverse; et, prenant la parole d'une voix faible, mais entendue à force d'être écoutée, il réussit à gagner la cause des contemporains, sans être injuste pour les génies d'autrefois.

Parmi les hommes distingués dont la fréquentation lui devint familière, nommons

encore Louis Stuart d'Aubigny, d'abord chanoine de Notre-Dame, et depuis aumônier de la reine d'Angleterre. Élève de Port-Royal, mais émancipé de cette austère tutelle, il voyait clair dans ces disputes de doctrine qui cachèrent l'ambition d'opposer société à société, de faire un parti dans l'Église, et de ce parti une cabale dans la cour. La *conversation du père Canaye* avait réjoui son bon sens, et le nôtre fera bon accueil à celle qu'il eut un jour avec Saint-Évremond ; car il s'y déclare éloigné tout à la fois des esprits chagrins qui font violence à la nature, et des docteurs faciles qui favorisent ses déréglements. Cet équilibre de raison nous explique l'attrait réciproque qu'ont l'un pour l'autre ce philosophe et cet abbé de cour. Entre eux la distance n'est pas grande. Lequel des deux a dit : « Je veux qu'un juste discernement distingue le vice du crime, les plaisirs du vice, excuse nos fai-

blesses, condamne nos désordres, ne confonde pas des appétits légers, simples et naturels avec de méchantes et perverses inclinations » ? Il est vrai que ces distinctions nous éloignent un peu trop des jansénistes ; mais voilà le trait d'union qui rapproche ces disciples de maîtres si différents.

Ainsi, des amitiés choisies lui faisaient oublier insensiblement l'exil. L'arrivée du chevalier de Grammont, qu'il aura l'occasion de sermonner « en Caton de Normandie », dut y contribuer encore beaucoup plus que l'invasion des émigrés protestants, dont l'âpreté dogmatique ne pouvait convenir à son scepticisme. Mais il lui manquait je ne sais quoi d'animé qui vient de sentiments plus tendres, et comble tous les vides des heures languissantes : car son cœur s'obstine à ne pas vieillir, et pour l'occuper il lui faut une de ces passions d'arrière-saison qui tiennent en éveil le désir de paraître

aimable, et intéressent l'imagination à se mettre en frais.

Sa bonne étoile ne le fit pas attendre, et conduisit à Londres une beauté vagabonde, dont la destinée sera désormais inséparable de la sienne. C'était Hortense Mancini, la nièce préférée du cardinal de Mazarin, l'héritière de son nom qu'elle a compromis, de ses millions qu'elle a dissipés. Mariée au duc de la Meilleraie, qu'elle eût rendu fou s'il ne l'avait été naturellement, affranchie par une évasion que suivit l'extravagante captivité d'un couvent, une fuite romanesque et la protection trop avouée du duc de Savoie, chassée de Chambéry par la veuve de ce prince, elle venait « soutenir la dignité de son rang », c'est-à-dire chercher fortune dans une de ces cours où se nouaient les intrigues de la politique et de la galanterie. Celle de Charles II lui offrit cet asile équivoque, et elle se proposait ouvertement d'y

lutter d'influence avec la duchesse de Portsmouth, qui déplaisait au parti national pour avoir assujetti aux vues de la France un amant ennuyé, oublieux de ses devoirs, et dont les faiblesses mêmes n'avaient rien de royal. Telle fut l'héroïne dont le voisinage devint aussi nécessaire à Saint-Évremond qu'il sera lui-même indispensable à l'ornement de son salon, à ses parties de bassette, à ses enfantillages, à ses habitudes, à ses intérêts. Nous ne la jugerons pas avec l'enthousiasme de son « dévot » adorateur. Nous ne dirons point que, « née à Rome, elle y reçut l'âme des Porcie et des Arrie ». Mais il faut pourtant bien reconnaître que « la source des charmes était dans le sang Mazarin ». A de terribles instincts d'aventure se mêlaient du moins en elle un air de noblesse et de souveraineté, une grâce hardie dont les exploits étaient célèbres dans toute l'Europe, l'ardeur

d'une imagination italienne, et la séduction impérieuse d'une humeur indépendante, dont la fougue contrastait avec la raideur et le flegme britanniques.

Près d'elle, Saint-Évremond crut revoir la France. Au pavillon de Saint-James « point de formalités, de cérémonies, de civilités concertées, d'égards médités qui rendent les hommes insociables dans la société même. Mme de Mazarin a banni toute grimace, toute affectation. Elle a rendu ridicule une gravité qui tenait lieu de prudence, une politique sans affaires et sans intérêts. Aussi sa maison fait-elle abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde, et une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi, et plus respectueusement qu'à la cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent, mais c'est moins pour contredire les personnes que pour animer les esprits. Elle répand sur

tout je ne sais quel air aisé, je ne sais quoi de libre et de naturel qui *cache la règle* ». La règle en effet se cacha très-sûrement sous les saillies de son caractère fantasque; et les préventions d'un complimenteur épris des « plus beaux yeux de l'univers » ne sont point étrangères à l'éloge qu'il fait de « sa pure et tranquille raison ».

Quoi qu'il en soit, il y aurait injustice à nier que pendant plusieurs années les lettres, la philosophie et les arts occupèrent le premier rang parmi ses caprices. Ce fut le règne de Saint-Évremond. Car, soit qu'il rime des idylles, des opéras, de jolis riens qui ressemblent à des bulles de savon, soit plutôt qu'il se prononce, non sans partialité; sur les pièces de théâtre applaudies au delà du détroit, oppose Corneille à Racine, et disserte subtilement sur la vertu, l'amour, l'amitié, la dévotion, ou autres thèses qu'il

transforme en jeux de salon, il n'a point de rival à craindre, il est

> Ce critique si vanté
> Qui pour sa délicatesse
> Des beaux esprits de la Grèce
> Aurait été redouté;
> Il est cet homme fameux
> De qui le goût seul décide
> Du bon et du merveilleux,
> Et qui, plus galant qu'Ovide,
> Est comme lui malheureux.

Bref, il a charge d'intendant, et préside aux plaisirs qui retiennent autour d'une favorite une cour de ministres, de diplomates, d'étrangers illustres, de savants et de poëtes, parmi lesquels nous mentionnerons le docte Van Beuning, Isaac Vossius, et surtout Waller, le Malherbe, le Racan de l'Angleterre.

Mais le jour vint où le démon du jeu mit subitement toutes les Muses en déroute. Dès lors, c'en est fait; la girouette ayant

4

tourné, les hommes d'esprit ne sont plus de saison.

Plutarque est suspendu, Don Quichotte interdit;
Montaigne auprès d'Hortense a perdu tout crédit;
Racine lui déplaît, Corneille l'importune,
Et le bon La Fontaine a la même fortune.

Le croupier Morin détrône Saint-Évremond. Celui-ci n'a plus qu'à s'enfuir, mais il n'en a pas le courage, et se résigne à son martyre qui commence. Écoutez ses lamentations : « Si je perds, je suis une dupe; si je gagne, un trompeur; si je quitte, un brutal. Si je parle, je m'explique mal; si je me tais, j'ai une pensée malicieuse; si je refuse de disputer, ignorance; si je dispute, opiniâtreté et mauvaise foi. Si je conviens de ce qu'on dit, on n'a que faire de mes compliments. Si je suis d'une opinion contraire, on n'a jamais vu d'homme plus contrariant. Quand j'apporte de bonnes raisons, madame

hait les raisonneurs. Si j'allègue des exemples, c'est son aversion. Sur le passé, je suis un faiseur de vieux contes; sur le présent, on me met au nombre des radoteurs. » On le triche, on le malmène, on le traite de *maudit vieillard*, que dis-je? de vieux coquin, de satyre! Brusqueries, impatiences, méchancetés, desseins arrêtés de le pousser à bout, toutes les bourrasques fondent sur lui. Mais ne le plaignons pas; car on lui plaît par l'envie de lui déplaire; ces taquineries cruelles lui sont douces comme des caresses; il aime la chaîne qui le blesse, et ne peut plus se passer de celle dont il a dit :

> Avec Hortense il faut souffrir,
> Mais sans Hortense il faut mourir!

On croirait presque qu'il y a du sérieux dans ses soupirs. Mais non; il serait le pre-

mier à se moquer de lui-même s'il s'exposait à ce ridicule :

Les galants de son âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'est pas le pis :
Ils craignent les faveurs encore davantage.

Ainsi donc, nous n'assistons ici qu'à l'illusion volontaire d'un cœur qui ne songe point à être payé de retour, mais essaye de retrouver le sentiment des biens perdus, et de dissiper celui des maux présents. Il veut s'assurer qu'il vit encore. « *Je pense, donc je suis*, sur quoi roule la philosophie de M. Descartes, est pour un septuagénaire une conclusion bien froide et bien languissante. *J'aime, donc je suis*, est une conséquence toute vive, tout animée, par où l'on rappelle les désirs de sa jeunesse, jusqu'à s'imaginer quelquefois d'être jeune encore. » Cette confidence ne nous éclaire-t-elle pas

plus que tout commentaire sur cette affection indécise qui lui fut comme un retour du printemps en plein hiver ? Gardez-vous d'en sourire, puisque son ironie a pris les devants sur la nôtre. S'il y eut là un petit grain de folie, on ne saurait excuser ce travers par un plus agréable enjouement. Jugez-en par ces traits : « S'il s'agit de veiller des nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent et la pluie, quelle santé que celle de M. de Saint-Évremond ! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir ses cheveux, et baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu M[me] Gabrielle, et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis. »

Ne cherchez donc pas malice sous les badinages de ce passe-temps désintéressé qui fut l'amusement d'une sensibilité oisive et une sorte de maintien pour cette vieillesse anacréontique à laquelle la famille et la pa-

trie faisaient défaut. Mais si sa duchesse philosophe, « qui préférait les Nestors et les Priams à des Adonis impertinents », lui inspira des pages dans lesquelles revit parfois comme une parcelle de l'âme d'Horace, il en est d'autres aussi qu'on rencontre à regret, et que nous ne pouvons cependant passer sous silence. Je veux parler des conseils qu'il donne, lorsque l'inconstante, trop émue par les empressements du prince de Monaco, crut pouvoir les concilier avec les hommages d'un roi qui témoignait sa reconnaissance par une pension de quatre mille livres sterling. Ces faveurs solides coururent alors des périls, et, redoutant un naufrage étourdi, Saint-Évremond s'empressa de jeter le cri d'alarme, de signaler l'écueil. Il insinua très-clairement que le ciel destinait Hortense à faire les délices de la Grande-Bretagne. « Aimez, madame, écrivit-il, mais n'aimez que des sujets dignes de

vous. Si mes souhaits avaient lieu, vous seriez ambitieuse et gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez maîtresse du monde, ou demeurez maîtresse de vous, non pour passer des jours dans une inutilité sèche et triste dont on a voulu faire de la vertu, mais pour disposer de vous-même avec empire. » Voilà une tache que nous voudrions effacer, mais il faut tout dire et profiter des enseignements que comporte une existence trop indifférente à l'idée du devoir.

Plus on regarde de près ces philosophes du plaisir, plus en effet se trahissent les misères qui les condamnent, et il est un vice secret jusque dans leurs plus sincères attachements. Avouons donc qu'une certaine fierté morale manqua parfois à ce cavalier servant d'une grande dame désordonnée qui avait besoin de ses offices non-seulement pour récréer ses ennuis, mais pour

rédiger sa correspondance, surveiller ses affaires, pourvoir à ses embarras, tenir tête à ses procès, et la dispenser de tout ce qui l'importunait.

Ce n'était point une sinécure, et une infatigable complaisance pouvait seule y suffire. Quitte-t-elle sa villa de Windsor pour aller en cavalcade à ces courses de New-Market, « *où elle s'enroue à force de crier* », aussitôt il s'empresse de lui donner en prose et en vers des nouvelles de toute sa ménagerie, guenons, perroquets, dogues, lévriers et king-charles. Le bruit se répand-il que le duc de Mazarin est mort, vite il expédie une bouffonne élégie qui va mettre sa veuve en gaieté. Lui prend-il fantaisie d'avoir, elle aussi, son oraison funèbre, le voilà qui balance symétriquement ses plus savantes périodes pour comparer les conquêtes d'Hortense à celles de Charles-Quint, et célébrer l'héroïsme antique de « la belle inno-

cente persécutée ». A-t-elle une migraine, il accourt et prescrit un régime :

Contre eau d'anis, eau d'absinthe,
Qu'on boit en tasses de pinte,
Contre tous vos Usquebacs
Les poumons ne tiendront pas;
Et votre cœur doux et tendre,
Qu'ont fait les dieux pour se rendre
Au service des amants,
Périra par vos vins blancs.

Rêve-t-elle couvent, durant ces heures de deuil où elle s'enferme dans sa chambre tendue en noir, et songe à se faire carmélite, pour pleurer tout à son aise un écervelé tué en duel par un de ses jeunes neveux ; il devient directeur spirituel, et dans une lettre ravissante il la rappelle à sa *vocation*, qui est de se montrer au monde « pour faire briller la gloire du créateur en son plus bel ouvrage ». Ces idées de cloître ne pouvaient avoir de profondes racines dans cette tête ouverte à tous les vents, et cependant Saint-

Évremond eut vraiment peur de cette nouvelle folie; car il dit : « Qui sait si l'on ne prendra pas votre résolution pour le retour d'une humeur errante? Ne croira-t-on pas que vous voulez faire trois cents lieues pour chercher une aventure, céleste je le veux bien, mais toujours une espèce d'aventure? » L'argument devait porter; il touchait le vif.

Cette sollicitude fut surtout à l'épreuve en ces jours difficiles qui suivirent la chute des Stuarts, lorsque, ne pouvant payer ses dettes arriérées, et trop heureuse d'en faire de nouvelles, la duchesse, délaissée par ses courtisans de la veille, en était réduite à changer de créanciers, à recourir même à la bourse légère de son vieil ami, qui dira bientôt : « Quand je songe que la nièce et l'héritière de M. le cardinal de Mazarin a eu besoin de moi un certain temps pour subsister, je fais des réflexions chrétiennes qui servi-

ront à mon salut, si elles sont inutiles pour mon payement. »

C'est alors que le Normand déploie toutes ses finesses. Sa plume ne chôme pas.

Car à peine a-t-il adressé requête sur requête à la duchesse de Bouillon, qu'il lui faut se métamorphoser en procureur, compulser des dossiers, rédiger des mémoires, répliquer au plaidoyer de M. Érard, et démontrer l'impossible, à savoir la vertu de sa cliente. Il réussit du moins à prouver l'ardeur touchante d'un dévouement dont on ne saurait douter, puisqu'il sacrifia son repos, qu'il chérissait par-dessus tout, et se multiplia sans se plaindre pour faire face à des ennemis qui n'étaient pas les siens. C'était le cas de s'écrier :

Seigneur, Seigneur, donnez-moi patience !
Qu'on a de mal à servir dame Hortense !

Mme de Mazarin avait, hélas! prodi-

gué sa vie comme les guinées de l'Angleterre. Aussi Saint-Évremond eut-il la douleur de la voir disparaître par un trépas prématuré! Cette perte lui coûta des larmes, et il ne s'en serait jamais consolé « s'il n'avait eu à se perdre lui-même ». Sa philosophie faillit en être déconcertée. Il gémit en stances irrégulières. L'ombre de l'absente traversa souvent la solitude qui s'étendait de plus en plus autour de lui. Elle fut l'entretien ordinaire de son isolement.

« Plût à Dieu, s'écriait-il, qu'elle eût suivi mes conseils! mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. » Il y eut donc là une tristesse, mais douce encore; car, son naturel prenant le dessus, ses regrets furent moins une souffrance que des sentiments de tendresse, auxquels se mêlèrent des teintes souriantes. Un jour, à table, en dégustant des truffes, il ne put s'empêcher de pleurer celle qui lui en donna si souvent.

« Si la pauvre Mme de Mazarin vivait encore, écrivait-il ailleurs, elle aurait des pêches, dont elle n'aurait pas manqué de me faire part....., sans compter les carpes de New-Hall ! »

Voilà bien du Saint-Évremond ! Une blessure est là, mais on devine que le remède est tout près d'elle. Sa sensibilité ne se sépare pas de sa sensualité. Aussi les dimanches et les mercredis de Montaigu-House finirent-ils pas le rasséréner, et compenser, à la longue, les avantages trop tôt ravis.

« Un régime délicieux et sain, » voilà dorénavant sa plus grande affaire. Dans ses lettres, qui deviennent rares et courtes, il est plus que jamais question de ces mets savoureux dont la vue seule le délecte et l'épanouit :

Qu'un autre vante son crédit,
Ou sa valeur, ou sa conduite ;

Il ne connaît plus de mérite
Que santé, bon goût, appétit.

Ses amis le savent, et ils lui envoient de jeunes coqs de bruyère, des perdreaux, des cailles, des fruits. Quel éclair de joie gourmande quand lui arrive un cadeau de onze pêches « qui valent onze cités »! Si quelques-uns l'oublient, il ravive leur souvenir, et se recommande entre autres au comte de Magalotti, ce conseiller du grand-duc de Toscane, qui lui sert une rente viagère de ce bon vin de Florence « auquel il doit de passer ses dernières années avec assez de repos ».

Mais n'abusons pas de ces aveux naïfs. Prolonger sa vie, la rendre supportable, et oublier la mort, telle est maintenant sa principale étude. Les glaces de l'âge n'atteignent pas la tête : ses pensées ont toujours même fraîcheur. Il y eut des fleurs parmi ces ruines. Et pourtant, bien qu'on

admire, bien qu'on envie cette raison qui ne décline pas, cette « joie de l'esprit qui en marque la force », on ne peut se défendre de désirer enfin autre chose, soit cet amour de la gloire terrestre qui est une preuve de vertu, selon le mot de Vauvenargues, soit une de ces bienfaisantes inquiétudes qu'éveillent les perspectives prochaines de l'inconnu. Comme l'a dit M. Sainte-Beuve, il semble que l'horizon baisse à mesure qu'on avance vers le terme de sa carrière.

C'est l'impression pénible que nous laissent les pages tracées par sa main déjà tremblante, et en particulier la correspondance qu'il se plut à échanger avec Mlle de Lenclos, la Ninon de sa jeunesse, parvenue comme lui, sans s'assombrir, à ces heures de grâce où il est bon de ranimer en soi les généreuses espérances sans lesquelles tout languit et s'affaisse. Une sorte d'harmonie préétablie les avait rapprochés à la veille

de l'adieu qu'il fallait dire aux douceurs de la vie. Tous deux touchaient au départ, et la nature même semblait les inviter à ces consolations supérieures qui traversent par instants, ne fût-ce qu'à l'état d'instinct, les âmes les plus endormies. Mais c'est à peine si un vœu, un soupir, un frisson furtif se glisse à la dérobée sous les compliments demi-riants, demi-dolents que s'envoie tour à tour leur coquetterie octogénaire. Le mot le plus senti fut encore prononcé par Ninon, lorsqu'il lui échappa de dire : « Si l'on pouvait penser comme Mme de Chevreuse, qui croyait en mourant aller causer avec tous ses amis, il serait doux de le penser. » Quant à Saint-Évremond, qui proclamait la mort de Pétrone la plus belle de l'antiquité, il ne dément pas ce qu'il écrivit autrefois : « Pour moi, qui ai toujours vécu à l'aventure, il me suffira de mourir de même. Puisque la prudence a eu si peu de

part aux actions de ma vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin. » Telles sont du moins les apparences, et, s'il se préoccupa des plaisirs de l'autre monde, ce fut à notre insu.

Cet abandon était dangereux pour sa dignité. Aussi la décadence est-elle visible à partir du jour où du salon de Mme de Mazarin il descend dans celui de Mme de La Perrine, qu'il appelle Cloris et nous représente

Galante sans amour, facile et vertueuse,
Dévote sans scrupule, et fort belle joueuse,
Subsistant sans argent, et donnant tout le jour
Thé, café, chocolat à sa petite cour.

Ce sont ses Invalides. C'est là qu'il va faire encore sa partie d'hombre, entendre un peu de musique, goûter « une modeste et propre chère ». C'est à cette personne de condition douteuse qu'il adresse ses derniers billets, où je lis ces vers :

5.

Vivre près de cent ans est une belle chose !
Il est certain respect que le long âge impose :
J'ai l'âge ; et du respect, en tout pays reçu,
Je ne me suis pas aperçu.

Dirait-il vrai ? Non, certes. Car, outre que ses œuvres, attendues avec impatience et lues avec empressement, circulaient déjà de mains en mains, l'Angleterre, qu'il n'avait pas voulu quitter, rendit à sa mémoire un solennel hommage en déposant ses mortelles dépouilles dans l'abbaye de Westminster, près des tombeaux de ses rois. Et cependant, nous allons voir que la sagesse de cette rare intelligence fut courte par quelque endroit.

II

Partisan de la gaie science, et confrère de tous ceux qui dans son temps la culti-

vèrent avec éclat, Saint-Évremond nous offre des traits communs aux voluptueux de tous les siècles et de tous les pays. Cet air de famille est surtout la sécurité bienheureuse avec laquelle il s'abandonne à la nature, sans jamais l'exciter de l'aiguillon ou la retenir par le frein. Exempt de tous les troubles, toujours égal dans son train d'humeur modérée, doué d'une sorte de quiétude païenne, il se confiait à ses penchants comme à des guides infaillibles, et estimait que les *honnêtes gens*, connaissant le bien par la seule justesse de leur goût, n'ont aucun besoin des leçons de la morale. Elles ne serviraient qu'à « donner un tour ridicule à la prud'homie par un maintien composé qui nuit aux agréments du monde ». Si nous avons des défauts, cachons-les, mais n'essayons pas de les guérir : ce serait perdre notre peine. Au lieu de traiter les siens en ennemis, il s'en fit des amis aux-

quels il permettait tout ce qui est doux et inoffensif. Bien plus, l'abstinence des plaisirs lui parut « un grand péché ». Quant au vice, il lui répugnait assurément, mais un peu « parce qu'il est aussi opposé à la mode que la vertu ». L'essentiel est de sauver les apparences par le bon ton, le bel air et la *délicatesse*. Cet euphémisme revient sans cesse sous sa plume, et, tout ce qu'il touche, il l'épure, il le réconcilie avec la politesse, qui est sa règle suprême et semble remplacer chez lui la conscience.

Nous comprenons maintenant pourquoi Saint-Évremond n'a pas toujours soutenu la vieillesse avec avantage. C'est qu'un épicurien s'expose à faire sourire ou à faire pitié lorsqu'il a des cheveux blancs. Il le sentait bien, quand il écrivait : « Il nous vient quelque honte de montrer un vieux visage parmi des jeunes gens qui se moquent de nous de vouloir paraître en des lieux pu-

blics où il n'y a que de la galanterie. »
Cette crise, il la vit arriver, et tâcha de ménager adroitement sa retraite. Les gens d'esprit ne sont jamais embarrassés. Se dégageant donc peu à peu des cercles les plus dissipés, il prévint la compassion ou l'ironie; et, loin de se vouer à la sévérité morose qui ressemble au chagrin de ne pouvoir être frivole, il mit toute son industrie à se *faire pardonner son âge.*

> N'espérons plus étant vieux
> De gagner le cœur par les yeux;
> Que l'esprit soit notre conquête,
> Tâchons d'assujetir la tête.

Il y réussit, mais ce fut une pénitence qu'il subissait à contre-cœur, comme le trahissent ces plaintes transparentes : « A peine commençons-nous à plier sous les années, que nous commençons à nous déplaire par un secret dégoût qui se forme en

nous de nous-mêmes. » Or, il s'en serait peut-être moins aperçu s'il n'avait pas cherché tout l'emploi de la « saison maudite » dans ce salon bruyant et libre où, devenu par instants le souffre-douleur d'une favorite, il s'entendait appeler le *chevalier de la triste figure*, et comparait en soupirant ses prouesses d'autrefois aux mésaventures présentes.

Oui, il était un peu comme ces femmes coquettes qui ne peuvent abandonner le monde, alors qu'il les abandonne. Ce qui lui manqua le plus, ce fut le sérieux des habitudes et la gravité des affections. Même dans l'art d'aimer, où il crut être fort savant, il ignora l'important, parce qu'il craignit trop de se livrer sans réserve. Ayant fait ses premières armes à une époque où « ce qu'on nomme une belle passion échappait avec peine au ridicule », il se défia toujours des entraînements du

cœur, « cet aveugle à qui sont dues toutes nos erreurs ». Jamais ils n'inquiétèrent son repos, et il prêchait d'exemple lorsqu'il disait :

> Il faut brûler d'une flamme légère,
> Vive, brillante, et toujours passagère,
> Être inconstant aussi longtemps qu'on peut :
> Car un temps vient où ne l'est pas qui veut.

Notons en passant que sous la Régence, il ne se réduisait point aux « spéculations de l'entendement » ; et, si vous voulez savoir par quelle dextérité d'expressions il traduisait à une dame ses prétentions les moins discrètes, nous vous renverrons à une page périlleuse où il eut le talent de dire ingénieusement bien des choses qu'il aurait pu taire. Vous y verrez que sa retenue ne fut guère méritoire, et que « s'il hait les Vivonne et les Sancour, c'est pour ne pas pouvoir leur ressembler ».

Mais laissons ce côté dans l'ombre, et

disons seulement que le poëte expia ces torts. Comme il ne connut point les feux qui durent, ses chants furent aussi éphémères que ses attachements, et parfois moins légers que son cœur.

De tous les plaisirs, il préféra celui qui devait lui rester fidèle jusqu'au dernier jour; et, dès sa jeunesse, il se signala parmi ces gastronomes exigeants dont un prélat disait : « Ces messieurs ne sauraient manger que du veau de rivière ; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ; et, pour leur vin, ils n'en sauraient boire que des *trois côteaux* d'Aï, d'Hautvilliers et d'Avenay. » Le mot fit son chemin, et le surnom leur resta. Aussi sera-t-on surpris que Saint-Évremond n'ait pas été distingué par Brillat-Savarin. Il le méritait bien, si j'en crois la reconnaissance avec laquelle il s'écrie :

Mets exquis, vins délicieux,
J'attends de vous la douceur de ma vie !

Ces vers étaient inspirés par une conviction que ses malheurs fortifièrent ; et lorsque le comte d'Olonne fut exilé de la cour, voici les consolations que son doyen d'infortune lui proposait en ses disgrâces. Le passage est long, mais trop significatif pour qu'on l'omette : « N'épargnez aucune dépense pour avoir des vins de Champagne, fussiez-vous à deux cents lieues de Paris : ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon goût. Je vous dirai que le vin d'Aï est le plus sain et le plus épuré de toute senteur de terroir, d'un agrément le plus exquis par le *goût de pêche qui lui est particulier*. Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, et beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un potage de santé, bien naturel, qui ne sera

ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour l'ordinaire à tous les autres. *Du mouton tendre et succulent, du veau de lait blanc et délicat*, une volaille de bon suc, moins engraissée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un faisan, une perdrix, un lapin, *qui sentent bien chacun ce qu'ils doivent sentir,* sont les véritables viandes qui pourront faire les délices de vos repas. Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvés de l'arrière-ban, louez le lièvre, le cerf, le chevreuil, le sanglier, et n'en mangez point. Que les canards et presque les sarcelles s'attirent la même louange. De toutes les viandes noires, la *seule beccassine sera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice pour la santé.* »

Il était même, au besoin, assez entendu pour mettre la main à l'œuvre savoureuse

qu'il honorait de ses préférences. Après avoir proscrit tous les mélanges appelés ragoûts, n'ajoute-t-il pas : « Les sauces toutes simples que vous ferez *vous-même* ne peuvent avoir rien de malfaisant. Le sel et l'orange sont l'assaisonnement le plus général et le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines, et ont quelque chose de plus exquis que les épices ; mais il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, et les dispenser avec tant de discrétion qu'elles relèvent le propre goût de la viande, sans faire quasi sentir le leur. » L'âge ne fit que rendre plus vénérable l'autorité de cette fine bouche. Il donnait aux lords anglais des consultations écoutées comme des oracles, et à quatre-vingt-huit ans il fut tout fier de pouvoir dire : « Je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal ; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien. »

Puisque nous passons en revue ses faiblesses, n'oublions pas qu'il apprécia fort, comme La Fontaine, mais avec moins de ravissements intérieurs, ce doux rien-faire qui affranchit l'esprit de toute gêne, et le laisse aller où l'invite son caprice. S'il n'était pas un de ces rêveurs enthousiastes qui aiment la nature et la solitude, il avait besoin de se croire libre pour entrer en action; et son travail, trop tourné vers le monde, n'était fécond qu'à la condition de lui paraître un jeu. Nous y avons perdu sans doute; car les plus riches s'appauvrissent ou gèrent mal leur fortune lorsqu'ils ne comptent jamais avec l'avenir. Mais, tout en reconnaissant qu'il valut mieux que ses œuvres, estimons-nous heureux du peu que daignent nous léguer ces dissipateurs nonchalants qui ne se condamnent jamais à construire des monuments pour les siècles futurs. La fantaisie est leur muse, et dès qu'ils ne sont

plus en joie, ils cessent d'être en verve. L'étude a quelque chose de sombre qui ternirait la fleur de leur génie. Aussi, leur demander plus que des esquisses, des fragments, des feuilles fugitives, nées de l'occasion et rapides comme elle, ce serait se méprendre sur leur aptitude ou leur courage. L'austère tristesse des veilles laborieuses eût été pour Saint-Évremond une sorte de poison qui arrête le sang dans les veines et l'empêche d'arriver au cœur. Toute contrainte l'eût paralysé; les livres mêmes ne furent que la ressource de ses mauvais jours. Il leur donna « les heures inutiles, sans dessein, sans ordre, quand il ne pouvait avoir la conversation des honnêtes gens et se trouvait éloigné des plaisirs ». En résumé, il voulut être, il fut toujours, et par-dessus tout, un observateur qui assiste en curieux au spectacle de la comédie humaine, y cherche des leçons d'expé-

rience indulgente, se connaît lui-même profondément, et préfère à toutes les sciences celle que chacun porte en soi dans un livre qu'on peut feuilleter nuit et jour sans se fatiguer les yeux.

Mais entrons plus avant dans son caractère, pour indiquer aussi les qualités qu' partage avec la secte dont il est le patriarche. Tous les grands épicuriens eurent l'humeur éminemment sociable : leurs ouvrages en font foi. Ils s'y ouvrent à nous avec une franchise qui vient moins des complaisances de l'amour-propre que du besoin de s'épancher. En les lisant, on croit les voir, les entendre; on cause véritablement avec eux. Leur commerce est comme un tête-à-tête. C'est qu'ils sont nés pour l'amitié. Aussi voyons-nous qu'ils la mirent d'ordinaire au premier rang, je n'ose dire de leurs devoirs, mais de leurs plaisirs. Car elle en est un, supérieur à tous les autres,

puisqu'elle les multiplie et les avive sans jamais souffrir l'épuisement, sans dégénérer en tyrannie, sans déranger l'équilibre des âmes qui veulent se posséder. — Saint-Évremond fut digne entre tous d'éprouver et d'inspirer ce sentiment qui rend la vie plus tranquille et plus heureuse. Il lui dut de pures jouissances, et nul ne saurait le démentir lorsque, parlant d'une personne qui lui fut chère, il écrit ces nobles paroles : « Je me suis accoutumé à mes malheurs, mais je ne m'accoutumerai jamais aux siens. » Et pourtant il me semble qu'Horace, Montaigne et La Fontaine sont encore ici ses maîtres. C'est du moins ce qui ressort de la dissertation où il accuse le cœur « d'agir sans connaissance, de s'engager en téméraire, de rompre sans mesure, de produire des éclats bizarres qui déshonorent ceux qui les souffrent et ceux qui les font ». Quand il recommande ces liaisons justes et

raisonnables que l'esprit a dirigées, qui se forment sans qu'on s'en aperçoive, ou se dégagent insensiblement et avec bienséance, je surprends dans ce langage l'homme qui a fréquenté les cours et n'y a point appris à conserver des illusions. Il y a coudoyé de trop près les flatteries, les feintes, les mensonges, la fourbe, la rivalité des intérêts, la jalousie des rangs, la bassesse de ces favoris qui « portent leur servitude là où ils croient trouver leur fortune », tournent le dos à leurs amis dès qu'ils ne sont plus en crédit, et fuient les malheureux de peur que la contagion ne les atteigne.

En supposant même qu'il eût rencontré là son La Boétie, j'incline à croire qu'il ne l'eût pas reconnu tout d'abord comme la meilleure moitié de lui-même. Car, « si on lui demande plus que de la chaleur et des soins, plus que ses petits secours dans les besoins, et le secret dans les confidences,

qu'on aille chercher ailleurs des amitiés! la sienne ne saurait fournir davantage ». Les attachements uniques, il les relègue dans la mythologie, comme étant formés d'une mélancolie noire. Oreste et Pylade lui paraissent des misanthropes, et il est d'avis « que se réduire à n'aimer qu'une personne, c'est se disposer à haïr toutes les autres ». Bref, il est surtout un de ces mondains dont les affections, contractées dans un mélange de divertissements ou d'affaires, ont besoin d'être excitées par des stimulants et languiraient dans la solitude. Voilà pourquoi Mme de Mazarin intitula ce chapitre : *L'amitié sans amitié*. Elle allait trop loin; mais on peut prétendre que cette sagesse rassise contient surtout des maximes de savoir-vivre et de conduite bien entendue. En s'y conformant, on s'épargnera plus d'un mécompte. Toutefois, y puisera-t-on ce désintéresse-

ment qui crée la sainte fraternité des âmes?

L'étincelle du feu sacré, voilà ce que vous chercherez en vain chez Saint-Évremond. C'est un *Philinte* habile et honnête, qui se préserve de tout excès, même de ceux qu'on admire. Il en est de ses opinions comme de ses sentiments. Nul souffle puissant ne les anime. Elles sont des aperçus plutôt que des principes. Elles expriment moins des intentions que des tendances. Aussi son indépendance circonspecte n'a-t-elle rien de militant. Elle n'est qu'une satisfaction du penseur, et non le désir de faire prévaloir des idées utiles. Il voulait se soustraire à l'ennui plus qu'à l'erreur ; et s'il avait eu la main pleine de vérités, je n'affirmerai pas qu'il l'eût ouverte pour les répandre. De là vient qu'après la chute des Stuarts il a pu passer de longues années chez un peuple libre sans tirer profit du spectacle de sa vie politique. Là où Montesquieu et Voltaire

eurent des yeux attentifs, il fut aveugle ou distrait, parce que sa curiosité ne se portait pas vers les nouveautés qui ne touchaient que le bien-être des autres. Il vécut au jour le jour, dans une société fermée aux vues d'avenir, sûre du lendemain, où sa philosophie, qui pouvait davantage, papillonna gentiment de boudoir en boudoir, sans se demander s'il n'y avait pas mieux à faire.

Il n'alla donc jamais jusqu'à compromettre son repos et contredire manifestement son siècle. Il lui suffisait de laisser entendre à ceux qui comprennent les réticences qu'il n'était pas dupe de tout ce qu'il ne voulait pas heurter de front. Mais un instinct de sécurité personnelle le retenait dans ses tentations d'affranchissement qui ne tournaient point en tentatives de révolte. Il en résulta du moins ce bon effet, qu'il parut, qu'il fut souvent impartial dans les questions religieuses, autour desquelles lu-

tinait volontiers sa malice inoffensive. Bienveillant au fond ou dans la forme, son scepticisme pacifique n'eut aucun parti-pris d'irrévérence ou d'audace; aussi bien par prudence que par convenance, il glissait sans appuyer. S'il n'épargne pas les docteurs, il respecte la doctrine, jusqu'à se dire « attaché à la vraie catholicité autant par son élection que par habitude et par les impressions reçues ». C'est qu'on échappe rarement aux influences de son temps. Or, au XVII[e] siècle, les esprits les moins disciplinés trouvèrent un contre-poids à leur inquiétude dans l'unanimité des croyances acceptées comme le fond de la raison et écoutées comme la voix de la conscience. C'était en quelque sorte l'air respiré par toutes les intelligences; et les dogmes n'étant guère plus discutés que des axiomes, les moins dociles doutèrent d'eux-mêmes en voyant leur isolement. A peine se livraient-

ils à ces engagements d'avant-garde qui familiarisent avec le feu, mais n'enlèvent aucune position, et ressemblent à cette petite guerre de la Fronde où les chansons jouèrent un rôle plus actif que le canon.

Il y a plus : la tolérance de Saint-Évremond nous paraîtrait aujourd'hui bien pusillanime ; car, tout en plaignant les persécutés, il ne condamnait que timidement les persécuteurs. Un jour même il essaya de persuader à un réfugié protestant, à M. Justel, « que les princes ont autant de droit sur l'extérieur de la religion que les sujets en ont sur le fond secret de leur conscience ». Il s'étonnait qu'il eût quitté la France, « où il pouvait s'accommoder de *petites rigueurs* pour y jouir de toutes les commodités de la vie ». — « Ne vous plaignez pas, écrivait-il, de ce qu'on vous ôte, comme d'une injustice, mais remerciez de ce qu'on vous laisse, comme d'une grâce.

On souffrira comme obéissants ceux qu'on détruirait comme rebelles. » Ce sermon, qui ne convertit point un homme de foi, nous apprend ce que valent ses croyances, quand il lui arrive de blâmer l'extravagance du raisonnement, quand il reproche aux théologiens de trop discuter, et « de contribuer à nous donner des curiosités qui mènent insensiblement à l'erreur ». Verrons-nous ici les précautions d'un ennemi qui ne se sent pas assez fort pour jeter le masque? Non. Il aurait plutôt peur de la réflexion qui l'importune, le secoue et le réveille, tandis qu'il s'assoupit sur le « doux oreiller » de l'indifférence. Il serait donc téméraire de le ranger parmi les esprits forts. Cette extrémité lui eût répugné comme une faute de goût; et, en dépit des sous-entendus, qu'on n'a pas le droit d'interpréter, il est aussi éloigné de l'incrédulité que de la soumission. Chrétien à sa manière, il flotte

dans ce milieu vague où les luttes n'existent pas, parce qu'on n'est dominé par aucune de ces convictions précises qui gênent la liberté de penser ou d'agir. *Le Dieu des bonnes gens*, qui dans tous les temps a compté tant de fidèles, devait être le sien.

> De justice, de charité,
> Beaucoup plus que de pénitence
> Il composait sa piété.

Voulant se maintenir en bon accord avec lui-même et avec les autres, il en trouva le secret dans ces compromis instinctifs ou volontaires qui concilient sincèrement et sans effort ce qui, au fond, est contradictoire.

La paix à tout prix, ne serait-ce pas le dernier mot de Saint-Évremond, et le principe énervant dont, malgré sa droiture, il a subi parfois l'action dissolvante ? On a, je le sais, mauvaise grâce à s'armer de sévérité contre ces pécheurs innocents qui se

font pardonner leurs imperfections parce qu'ils les confessent, ou ne les voient pas. Mais pourtant, lorsqu'on a pratiqué de près ces âmes trop tièdes, il est bon de se retremper dans cette morale fortifiante qui ne demande pas le bonheur aux calculs compliqués de la volupté, mais aux viriles jouissances du devoir ou du sacrifice; car l'indulgence plénière ne rencontre en nous que trop d'alliés prêts à l'encourager par des sophismes, et il est à craindre qu'à cette école la conscience n'apprenne à devenir un avocat au lieu d'être un juge, que la volonté ne s'accoutume à la mollesse d'un roi fainéant, et qu'à la longue les caractères ne contractent ainsi une sorte d'incurable infirmité. Il faut aux meilleurs un ressort divin ou humain sans lequel tout se relâche. Or la sagesse apparente des épicuriens les plus séduisants provient uniquement de leur délicatesse d'esprit, et ne nous offre aucun de

ces appuis qui nous empêchent de tomber du côté où nous penchons.

Saint-Évremond le démontre clairement. Si son talent n'a pas porté tous ses fruits, si dans le pêle-mêle de ses ouvrages il y a trop de parties périssables, si dans sa tenue on regrette parfois un laisser-aller qui lui fait tort, la doctrine « du bon Épicure » en est responsable ; il en a été le sectateur trop fervent. Mais si l'on admire en lui un fonds solide de bon sens pratique, le fin discernement des ridicules, un optimisme bien entendu, la science du monde, de la modération, de l'affabilité, des goûts distingués qui le préservent des chutes graves, une raison sereine qui nous montre toutes les vertus de l'*honnête homme*, nous savons qu'il ne fut redevable de ces mérites qu'à l'excellence de sa nature. Défions-nous donc de sa morale, tout en aimant le moraliste.

III

Nous l'aimerons surtout parce que sous le bel esprit qui se dispersa trop au dehors nous retrouvons toujours le bon esprit qui juge de haut, tire de lui-même toutes ses pensées, leur donne son tour propre, possède, pour me servir de sa langue, *une suffisance universelle*, n'est jamais un auteur s'adressant au public, mais ne prend la plume que pour se rendre compte de ses impressions, répondre à l'appel de ses amis, et prolonger un de ces entretiens où il conversait avec les savants comme un homme de guerre et de cour, avec les gens du monde comme un lettré dont le naturel est embelli par un savoir qui n'enlève rien à ses agréments.

Discourant un jour sur les historiens

français, il leur reprochait d'être ennuyeux ou médiocres. Les uns, formés par le maniement des affaires, sont capables de bien agir et de bien parler; mais l'art d'écrire leur manque, et d'ailleurs ils croiraient déchoir s'ils allaient chercher au dehors des connaissances étrangères à leur charge. Les autres, n'ayant jamais passé par les dignités, peuvent avoir un style assez net, mais restent des conteurs importuns, ou se bornent à des lieux communs et à des maximes générales qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Indiquer les défauts qui le choquent, c'est annoncer le talent si substantiel et si franc qui signale son œuvre principale, les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain.*

Expliquer les destinées d'une nation par ses besoins, ses passions et ses intérêts; analyser les causes de ses révolutions, soupçonner des lois là où tant d'autres n'avaient

vu jusqu'alors qu'un exercice oratoire, un prétexte aux narrations solennelles, ou une morale en action; réduire au vrai ou au vraisemblable les hyperboles des rhéteurs et des panégyristes, peindre les physionomies des personnages, et interpréter leur conduite par leur caractère, parler enfin la langue souple et libre, simple et forte, qui sera l'instrument du publiciste et de l'homme d'État : voilà ce que Saint-Évremond fut le premier à entreprendre, et l'idée seule en est assez neuve pour que la postérité l'honore comme un de ces devanciers qui osent plus que leurs contemporains. Cette conception, il ne l'a pas remplie tout entière; mais son ébauche est magistrale et nous laisse entrevoir les lignes grandioses du monument que doit édifier un architecte plus patient. Près de l'ouvrage qui projette son ombre sur le sien, son originalité ne languit donc pas : car cet essai porte une marque

personnelle, et c'est par là surtout qu'il doit nous intéresser.

Rebelle aux opinions toutes faites et accréditées par des tirades, plus enclin à l'ironie qu'à l'éloge, impatienté d'entendre appeler *Aristide le Juste*, non-seulement Saint-Évremond se détourne des sentiers battus, mais il est comme désorienté dans les premiers âges de cette cité barbare où il ne rencontre que des mœurs incultes, des vertus sauvages, une âpreté qui l'étonne et le heurte. Aussi ne fait-il point sa partie dans le concert de ceux qui vantent la frugalité des vieux Romains. Elle ne lui paraît pas « l'abstinence volontaire des choses agréables et superflues, mais l'usage rustique de ce qu'avait entre les mains un peuple grossier qui se contenta de peu, parce qu'il se passait des plaisirs dont nul n'avait l'idée. »

Ce raffiné de la Régence ne saurait non

plus applaudir à ce sombre patriotisme qui ne laisse rien aux mouvements de la nature. Les Décius « qui se dévouèrent à une société dont ils allaient n'être plus » lui semblent de vrais fanatiques. L'héroïsme de Brutus n'est à ses yeux que le calcul d'un politique qui veut frapper les esprits par l'extraordinaire. Pour ce qui est du désintéressement de Fabricius, « l'admire qui voudra! » Quant à lui, il se borne à louer sa prudence, et le trouve *fort avisé* de n'avoir eu qu'une salière d'argent pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme qui avait obtenu deux consulats, un triomphe et la dictature. Il compare Rome républicaine à une communauté « où chacun se désapproprie » pour chercher son bien particulier dans la fortune de tous. « Or, pensez-vous que la condition d'un religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son ordre, et a de la réputation dans le

monde? » Il poussa même l'impertinence, j'allais dire la fatuité, jusqu'à traiter Lucrèce de « *prude farouche qui ne put se pardonner le crime d'un autre* ».

A ce persiflage qui va plus loin qu'il ne sied, vous reconnaîtrez le mondain qui nargue l'école, et le sceptique qui se tient trop en garde contre les mobiles généreux. Il y a là de l'irrévérence, des légèretés, un dénigrement qui diminue le patrimoine moral de l'humanité; et l'on fera bien de lire, comme antidote, une page éloquente de Bossuet ou de Montesquieu. Mais ne soyons pas trop rigoureux contre des boutades souvent ingénieuses qui nous guérissent de la déclamation, protestent contre l'abus des belles phrases, et plaisent toujours, en dépit des paradoxes, par la saveur piquante d'un style personnel.

Certains passages ont une allure si cavalière qu'on peut à coup sûr les attribuer à

sa jeunesse. Vous surprendrez en effet le lieutenant de Condé ou le maréchal de camp sous le railleur qui ne consent pas à voir les premiers capitaines de l'univers dans les Camille, les Manlius Capitolinus, les Cincinnatus, les Papirius Cursor, les Curius Dentatus. « C'étaient des gens fort braves et peu entendus, qui avaient affaire à des ennemis moins courageux et plus ignorants. Mais parce que les chefs s'appelaient des consuls, que les troupes se nommaient des légions, et les soldats des Romains, on a plus donné à la vanité des noms qu'à la vérité des choses. » Or il n'entend pas qu'ils viennent nous faire la leçon, et il se divertit aux dépens de ces généraux « qui ôtaient la bride à leurs chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie, ou se reposaient de la sûreté de leurs gardes sur des oies et des chiens dont ils punissaient la paresse ou récompensaient la vigilance ». Ici comme

ailleurs, il se refuse à être de ceux qui, par habitude, décernent des louanges à tout ce qui n'est plus, et crient sans cesse : « *Majores nostri ! Majores nostri !* » parce qu'ils entendent crier les autres.

Et pourtant, n'allez point conclure de ce qui précède qu'il est au-dessous de son sujet, et n'a pas le sens des grandes choses. Car son admiration tressaille tout à coup, lorsque les guerres puniques le forcent enfin à saluer la magnanimité de ce peuple qui, accablé de pertes, épuisé d'hommes et d'argent, réduit à armer ses esclaves et à défendre ses foyers, veut encore maintenir ses conquêtes, attaque l'Espagne pour sauver l'Italie, et aime mieux périr que de n'être plus le maître. La beauté de ce spectacle l'élève au-dessus de lui-même, et un cri d'enthousiasme lui échappe, surtout en présence de Scipion, *cet honnête homme* pour lequel ses sympathies éclatent avec une sorte d'effusion.

Aussi, quelle complaisance ne met-il pas à célébrer en lui cette impétuosité de courage que tempère une humeur bienfaisante, cet esprit « véhément en public pour inspirer sa hardiesse, mais agréable dans le particulier pour le plaisir des amitiés délicates », son âme haute mais réglée, plus sensible à la gloire qu'ambitieuse du pouvoir, cette humanité qui pour la première fois commande avec douceur et se fait obéir avec affection! Devenu pour ainsi dire son contemporain, il ne s'étonne pas que la séduction « d'une personne aussi vertueuse » ait détaché les citoyens de la République « à ce point que ses sentiments furent regardés comme des *lois vivantes et animées.* »

Il touche ainsi du doigt la cause première de la décadence prochaine; mais, tout en prévoyant les effets de cette inclination « qui fera plus tard les corrupteurs et les corrompus », il prend parti pour son héros préféré

contre la malice envieuse de ses ennemis ou les alarmes chagrines de Caton; il se porte garant de son innocence; il le proclame le plus grand des Romains.

Nous devons aussi remarquer l'équitable justesse avec laquelle il apprécie Gracchus. Car en un temps où le type du tribun ne s'était pas encore déclaré, il eut quelque mérite à ne voir dans cette figure si étrangère aux agitations de son siècle, ni un démagogue fanatique, ni un véritable protecteur des libertés méconnues. Quelle mesure dans ce résumé de ses sentiments! « Il me paraît qu'il allait au bien, et qu'il haïssait naturellement toute sorte d'injustice; mais l'opposition mettait en désordre tous ses mouvements. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistaient, il poursuivait par un esprit de faction ce qu'il avait commencé par un instinct de vertu, en sorte que, la passion prévalant, il *haïssait insensible-*

ment les personnes plus que les crimes. »

Ses portraits révèlent toujours un moraliste qui pénètre au plus intime des âmes, et démêle en chacune d'elles toutes les nuances que comporte l'inépuisable variété des tempéraments. Aussi dut-il aborder avec supériorité l'époque orageuse où les hommes eurent encore plus d'action sur les événements. Marius, Sylla, Catilina, Cicéron, Crassus, César et Pompée se prêtaient bien à cette intuition qui devine ce qui se cache, ou approfondit ce qui se découvre. Mais ces chapitres s'égarèrent, et son insouciance ne prit pas la peine de les rétablir.

Ils nous eussent été pourtant plus précieux encore que les pages consacrées à Auguste. Car ici Saint-Évremond subit trop le prestige de la gloire, sa pensée n'a plus sa liberté ordinaire, il ne voit que par les yeux de Corneille, il accepte sans contrôle la tradition qui prête au dictateur le projet sérieux d'ab-

diquer, il le transforme presque en une sorte de Marc Aurèle « qui ne fut jamais si content que le jour où il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré ». On dirait qu'il rivalise avec Balzac, et contemple l'idéal du *prince*. Mais comment l'épicurien et l'homme d'esprit exilé n'aurait-il pas éprouvé une prédilection optimiste pour l'ami du « voluptueux Mecænas » pour le souverain qui eut un tel renom de clémence? Du reste, sous les fausses couleurs du tableau perce encore la ressemblance, et le vice des institutions impériales est énergiquement accusé par ce trait : « Auguste gouverna l'Empire par le sénat, et le sénat ne se gouverna que par Auguste. »

Aussi, lorsque Saint-Évremond rencontre des accents dignes de Tacite pour nous représenter Rome livrée en proie à la cruauté d'une tyrannie ouverte, nous serons surpris

de voir que l'influence corruptrice de Tibère lui paraisse seule responsable de ces hontes et de ces crimes. N'aurait-il pas dû remonter plus haut, et chercher les germes du mal sous la douceur précaire d'un régime où toute la fortune d'un peuple dépendait déjà d'un homme? — Mais s'il est encore d'autres lacunes dans cette esquisse hardie, si elle ne se recommande ni par une méthode exacte, ni par une érudition précise, qui doute à propos et n'affirme qu'avec certitude; s'il y a trop de sans-façon dans ce gentilhomme qui s'aventure à la découverte en des régions que la consciencieuse Allemagne n'avait pas encore explorées, l'indulgence ne sera que justice. Car il affranchit l'histoire du joug de la routine; et, sans avoir pu secouer les préjugés régnants, il fut, par sa merveilleuse sagacité, un de ces éclaireurs qui préludent aux conquêtes de l'avenir.

IV

Nous en pouvons dire autant de sa critique littéraire, ou plutôt des opinions et des sentiments qu'il insinuait avec discrétion dans cette société polie qui le compta parmi ses arbitres les plus considérés.

Tolérant sans faiblesse, indépendant sans révolte, ami de son temps sans aveugle complaisance, il fut toujours prêt à faire entendre les décisions d'un bon sens auquel répugnaient également les innovations téméraires et les traditions serviles. Nulle question ne le prit au dépourvu; et il serait trop long de recueillir ici tous les jugements épars où brillent ces qualités. Rappelons seulement les occasions principales dans lesquelles il fut en vue.

La plus retentissante est le débat qui s'ou-

vrit sur les Anciens et les Modernes. Or, parmi ceux qui entrèrent en lice, nul ne sut mieux pacifier la polémique, dégager le vrai du faux, et donner la force de la modération à une thèse trop souvent compromise par les excès de zèle, ou les écarts de la vanité qui plaide ses propres intérêts. Tandis que des antagonistes passionnés s'égaraient en d'interminables disputes sur le parallèle intempestif des vivants et des morts, auxquels ils prétendaient assigner des rangs comme en un concours académique, Saint-Évremond visait droit à l'essentiel, c'est-à-dire à l'idée d'émancipation qui se cachait sous ces vaines questions de préséance.

Fut-il trop exigeant lorsqu'il dit : « Tout est changé, les dieux, la nature, la politique, les mœurs, les manières. Tant de changements n'en produiront-ils pas dans nos ouvrages?..... *Je sais qu'il est de certaines lois éternelles, pour être fondées sur une*

raison solide qui subsistera toujours; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible....., et la poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'obtiennent pas. »

Il estimait donc que des libertés prises pour mieux plaire sont préférables à ces règles étroites dont un auteur stérile a fait un art d'ennuyer; que chaque siècle et chaque peuple ont le droit et le devoir de produire des œuvres conformes à leur génie; qu'il est bon de s'inspirer des modèles antiques, mais pour rivaliser avec eux par une émulation créatrice; que les choses nouvelles doivent être rejetées ou acceptées non par entêtement de doctrine, mais d'après les lumières d'un choix réfléchi.

Loin d'irriter l'amour-propre de ses contradicteurs, il le flattait si bien que Boileau lui-même dut s'accorder momentanément avec lui en lisant les vers suivants :

Le partisan outré de tous les anciens
Nous fait abandonner leurs écrits pour les siens :
Il a fait aux Grecs plus d'injure
Par ses vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa censure
Aux Fontenelles, aux Perraults.
Quand il paraît aux modernes contraire,
Aux anciens il doit être odieux.
Tout ce qu'il fait est fait pour leur déplaire;
Si bien écrire est écrire contre eux.

Si tous l'avaient imité, ce duel à outrance se serait donc transformé en un de ces tournois où d'élégants jouteurs n'échangent que des passes d'armes courtoises. Car ses adversaires, il les réfutait par des éloges ; et quant à ses alliés, il leur donna toujours l'exemple d'une impartialité qui semblait le blâme indirect de leurs emportements.

Ne pouvant s'initier aux classiques grecs que par des traductions qui les défiguraient sous prétexte de les embellir, il ne s'engagea point dans les batailles que se livrèrent les détracteurs et les apologistes de l'*Iliade*. Mais il ne se fit pas faute de dire son mot

sur l'*Énéide* avec une franchise qui badina respectueusement. La « charmante et judicieuse égalité de Virgile », sachant plaire à tous les esprits bien faits, il ne pouvait manquer d'être sensible à ses beautés, « qui le touchaient d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, ni de trop poussé » ; et son âme se rendait à une proportion si aimable. Mais lorsque son admiration souffre des défaillances, il ne les dissimule point ; et voilà pourquoi, sans vouloir offenser la Muse, il ne compatit guère aux pieuses détresses d'Énée qui porte son père sur ses épaules, regrette conjugalement sa chère Creuse, enterre dévotement sa nourrice, ou dresse un bûcher à son pilote en répandant mille larmes.

Il le juge digne d'être un grand saint, de fonder un ordre, de faire des miracles ; et quand ses lamentations commencent dès le premier coup de vent qui déclare la guerre

à son navire, il remarque « que mille jeunes garçons en Angleterre, et autant de femmes en Hollande, s'étonnent à peine où le héros témoigne son désespoir ». Il en veut donc presque aux destins pour l'avoir rendu maître d'un aussi beau pays que l'Italie, avec des qualités « qui convenaient mieux à perdre le sien qu'à en conquérir un autre ». Tous les compagnons qui l'escortent passent aussi sous le feu de ses épigrammes, et elles pourront blesser au vif tous ceux qui ont vécu dans l'intimité du divin poëte.

Ils se tromperaient pourtant s'ils voyaient dans Saint-Évremond un impie qui veut les attrister, et faire scandale dans le sanctuaire. Il est simplement un lecteur affranchi, qui ne mêle plus de superstition au culte des maîtres. Il ne leur refuse pas ses hommages raisonnés, mais ce n'est point un dévot qui s'incline en fermant les yeux. Sa foi, il la discute ; il en prend et il en

laisse. Son plaisir étant sa règle, il confesse tout haut ses ennuis. Peut-être alors sa sincérité est-elle trop vive; mais, par là même, elle donne plus de prix à ses louanges. Disons toutefois que ce fin censeur des ridicules surveille trop son cœur pour que Virgile lui confie tous ses secrets. S'il n'avait jamais eu peur de se laisser émouvoir, la *grâce* eût agi, et j'imagine qu'il se serait montré moins impitoyable pour les travers d'Énée.

Champion des modernes, Saint-Évremond fut pourtant accessible aux préventions qui trop souvent accueillent les premiers pas du génie; et quand parut Racine, il mit son point d'honneur à rester d'autant plus fidèle à la vieillesse de Corneille qu'elle eut, hélas! besoin de consolations. C'est qu'il avait atteint les frontières de cet âge où, rebelles au changement, nos affections ne peuvent plus se renouveler, mais font fête

aux souvenirs d'autrefois comme à des hôtes qui rappellent les beaux jours, et nous rajeunissent par leur sourire. Si dans chacun de nous habite un *laudator temporis acti,* quelle puissance ne doit pas avoir ce louangeur du bon vieux temps, lorsqu'il a eu le bonheur d'applaudir le *Cid,* d'assister à l'avénement de la tragédie, de voir naître ces types incomparables dont l'apparition transporta tous ceux qui avaient l'instinct du sublime! Aussi le père de cette immortelle famille eut-il, je ne dis pas des partisans, mais presque des adorateurs dans l'élite de la génération dont les fils faisaient cortége à son rival. L'éclat de sa gloire persistant jusque dans ses éclipses, ils se seraient reproché comme une trahison l'aveu public d'une décadence que protégeait tant de grandeur. Dès que surgit le prétendant redoutable dont la compétition ombrageuse et parfois trop agressive

leur paraissait un crime de lèse-majesté cornélienne, ils se pressèrent donc avec un respectueux émoi autour du souverain délaissé. Les lauriers d'*Andromaque* et de *Britannicus* leur semblèrent dérobés à la couronne qu'ils avaient de leurs mains posée sur le front du poëte, près duquel ils représentaient la reconnaissance de la postérité. Mme de Sévigné ne courut-elle pas à sa défense avec la fougue d'une tendresse jalouse et alarmée? Elle ne voulait pas se réjouir des victoires qui témoignaient de sa défaite.

Saint-Évremond sera moins chevaleresque; car il n'aimait point à rompre des lances. Aussi sa dissertation sur l'*Alexandre* fut-elle écrite pour circuler sous le manteau; et il ne mérita qu'à demi les remercîments chaleureux de Corneille, puisque son désir était sinon de se tenir à l'écart, du moins de ne pas se mettre en avant. Mais

c'est en vain qu'il essayera d'atténuer la portée de ce premier jugement. Le fond de sa pensée se découvre sans réserve dans cette pièce confidentielle, et l'on voit, à n'en pas douter, qu'il date de l'ancien régime, que le pli de l'habitude est contracté, que son foyer n'a plus de place pour les nouveaux venus, que Saint-Évremond ne s'accoutumera pas à ce théâtre trop orageux où il rencontre un plaisir sous lequel se cache le malaise de la pitié.

Il se trouve, en effet, par un contraste singulier, que son idéal dramatique est une vertu superbe et sûre d'elle-même. N'en soyez pas surpris. De même que l'idylle agrée aux sociétés les moins pastorales, les sybarites peuvent être susceptibles d'une sympathie abstraite pour ces stoïciens qui les ravissent loin de l'humaine faiblesse, et leur épargnent les atteintes de la compassion, parce qu'en eux le courage est égal à

toutes les épreuves. Aux ébranlements profonds qui sont une souffrance, ils préfèrent la sérénité de l'admiration, et les tranquilles jouissances que propagent autour d'eux les héros impassibles. Saint-Évremond se détournait donc par instinct d'un poëte qui pouvait l'exposer aux surprises de l'attendrissement. Car, « si l'affliction n'est pas contenue, son âme en est incommodée, et attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impression douloureuse ». C'est qu'il eut le cœur encore plus sceptique que l'esprit, et fut moins incrédule aux grands sacrifices qu'aux grandes passions. Comment eût-il compris les déchirements des luttes intérieures, lui qui sut toujours les étouffer en lui-même, dans l'intérêt de son repos? Ou plutôt, je soupçonne que sa sensibilité avait une sorte de respect humain. « Au théâtre, écrivait-il, *nous nous moquons* de celui qui pleure. » Oui, il au-

rait volontiers souri là où les simples rendent les armes à qui les a vaincus. Il eût craint de ne plus paraître un homme du monde, s'il avait été naïvement un homme comme tout le monde. C'est de là que procèdent les tâtonnements de ce juge déconcerté qui, sans s'attaquer de front à une réputation populaire, inquiète au moins par des réserves défiantes la sécurité du triomphateur.

Il eut beau jeu contre Alexandre et Porus, qui ne pouvaient guère se défendre qu'en lui reprochant de prendre sous sa protection Attila et Sophonisbe. Ils demeurèrent convaincus d'être des Français nés sur le bord de la Seine, et des chevaliers errants, animés à leurs entreprises par les beaux yeux de leur Dulcinée. C'est d'eux surtout qu'on pouvait dire : « Croyant faire les rois et les empereurs de parfaits amants, nous en faisons des princes ridi-

cules; et, à force de plaintes et de soupirs, nous les rendons imbéciles comme amants et comme princes. Bien souvent, nos plus grands héros aiment en bergers sur notre scène, et l'innocence d'une espèce d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire et de toute vertu. »

Il est vrai que Racine lui répondit par *Andromaque*. Mais, en face de ce chef-d'œuvre, Saint-Évremond va marchander encore ses suffrages; ou du moins il louvoiera, il se tirera d'affaire en vrai Normand, par des faux-fuyants et des compliments à double entente. La pièce lui paraît « fort au-dessus du médiocre; il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand; mais ceux qui veulent des beautés pleines y chercheront *je ne sais quoi* qui les empêche d'être tout à fait contents ». Or, ce *je ne sais quoi*, ne serait-ce pas l'art même d'un poëte qui, à ses yeux, a le tort impardon-

nable de déranger son indolence par de trop vives secousses, de lui demander plus d'émotion que n'en comporte sa nature, de pousser les sentiments jusqu'à la limite où ils lui paraissent invraisemblables, parce qu'il n'a jamais connu la *passion* que par ouï-dire? Plus cet acteur aura d'éloquence, et moins il aura d'écho dans cette âme trop calme, qui a toujours réglé ses mouvements, et réduit ses penchants à n'être que des nuances.

Ici donc son autorité sera souvent contestable, car il n'atteint pas sans effort un certain ordre de beautés. C'est ainsi qu'oubliant *Rodogune*, il condamne dans *Britannicus* l'horreur d'un sujet « qui ne peut souffrir une représentation agréable ». L'idée de Narcisse, d'Agrippine et de Néron est probablement trop noire pour son imagination ; elle ne ménage pas assez la susceptibilité de ses nerfs. On voit bien

qu'il ne sut pas l'anglais, et n'assista jamais aux drames de Shakespeare. Il voudrait aussi que *Bérénice* ne nous offrît pas « de la douleur là où il ne faut que de la tendresse, et du désespoir là où il faudrait à peine de la douleur ». Bref, il y a des bornes qui l'arrêtent, parce que certains élans seraient nécessaires pour les franchir. Mais gardons-nous bien de le confondre avec ceux qui s'enrôlèrent sous le drapeau de Pradon dans les cabales de la sottise et de l'envie ; car son goût était la voix même de sa conscience.

S'il lui arriva de ne pas être assez hospitalier pour une de nos gloires les plus pures, il eut pourtant cet amour du mieux qui ne mène pas toujours au bien ; il manifesta même des inquiétudes presque prophétiques, et dans lesquelles on pourrait montrer les premiers signes avant-coureurs de nos *poétiques* révolutionnaires. Par exemple,

sans avoir jamais prononcé le mot de *couleur locale,* il eut le pressentiment confus de ce qu'il devait contenir; car il regrette que Porus ne nous transporte pas sur les rives de l'Hydaspe, « parmi ces éclairs, ces foudres, ces tempêtes, ces éléphants, ces chariots terribles qui épouvantèrent les Macédoniens ». Il désirerait trouver en ses discours quelque chose « d'étrange et de rare » qui rappelât la harangue des Scythes chez Quinte-Curce. Il conseille instamment au poëte d'oublier son temps pour revivre dans celui qu'il songe à peindre. Il exige « qu'un roi d'Asie parle autrement qu'un consul, et qu'un vieux Romain, furieux pour le bien public, ne ressemble pas à un flatteur de Tibère ». Il s'élève contre ce travers de notre nation, qui ramène tout à ses mœurs, « jusqu'à nommer étrangers dans leur propre pays ceux qui n'ont pas ses manières ». Enfin, il y a pour ainsi dire dans

ses œuvres des courants d'air qui semblent venir de terres lointaines vers lesquelles d'autres navigueront parmi les écueils, et non sans subir parfois des avaries.

Il fut même tenté d'explorer ces rivages; car il conçut l'idée d'une tragédie où ces vagues aspirations auraient pris un corps. « Mais il formait, sans y penser, son propre caractère, et son héros *descendait insensiblement au peu de mérite de Saint-Évremond.* » Aussi eut-il la prudence de renoncer à ce dessein; et nous n'y avons rien perdu, s'il est permis d'en juger par les comédies qui furent une de ses moins amusantes méprises. Il n'était pas en effet de ceux qui se dépouillent d'eux-mêmes, entrent dans le sérieux d'une paternité dramatique, et possèdent cette faculté d'illusion passionnée dont la toute-puissance crée des âmes. Nous venons au contraire de constater que ses opinions comme ses sentiments

tenaient toujours à sa personne par de mystérieuses racines, qu'il mesura tous les objets à sa taille, et risqua par là même de méconnaître ou de diminuer ce qui la dépassait.

L'Aristarque ne fut donc point infaillible ; mais ses incertitudes ou ses erreurs ont encore un certain charme, parce qu'elles attestent l'intégrité d'une physionomie qui ne saurait se démentir. C'est toujours *l'homme* que nous avons rencontré chez Saint-Évremond ; et jamais il n'a cessé d'être un *voluptueux* ou un *mondain*, qui communique à tous les sujets qu'effleure son caprice l'expression de son caractère. Cette définition, qui résume presque toute sa vie et nous a déjà expliqué le moraliste, est aussi celle qui convient le mieux à l'écrivain. Car il se peint lui-même dans cette phrase : « J'évite surtout d'être ennuyeux ; et, ne désirant que me plaire, je suis ingé-

nieux à tirer de moi des pensées qui me contentent. »

Tel fut en effet le principe de son originalité. Le plaisir que nous lui devons a sa source vive dans celui qu'il se ménageait, ou voulait réserver à quelques privilégiés, quand, inspiré par son démon familier, il s'étudiait à polir une jolie page avec la sollicitude délicieuse d'un artiste qui jouit de sa propre dextérité. Il y eut toujours en lui du gourmet, et il mit une sorte de sensualité littéraire à savourer solitairement la fine essence de ses idées, comme il l'avouait en ces lignes : « Je me sens en ce que je dis, et me connais mieux en l'exprimant que je ne ferais par des réflexions intérieures. » Or, n'ayant pas eu d'autre ambition que de se satisfaire ou d'enchanter les délicats, il fut aussi exigeant pour ses œuvres qu'il l'était pour toutes ses voluptés. De là vient que sa prose est souvent ache-

vée jusqu'à la perfection. Peut-être même y a-t-il trop de savoir-faire dans l'économie de sa structure industrieuse, et dans l'artifice de sa cadence symétrique. Les procédés se voient, et se prêtent à l'imitation. Mais non. Il faudrait être aveugle pour se laisser tromper par les contrefaçons dont le stérile bagage encombre encore aujourd'hui les éditions publiées de son vivant. Car il n'a pas seulement une manière qui tient à l'adresse de la main, mais un style où il s'engage tout entier, et dont l'attrait distinctif est l'enjouement d'un esprit qui vise à l'exquis. On pourra même dire qu'il est trop subtil, trop sémillant, trop coquet, surtout quand il écrit à des dames, ce qui lui arriva souvent, puisqu'il finit par avoir en quelque sorte charge d'âmes épicuriennes, dont il était comme le casuiste et l'aumônier.

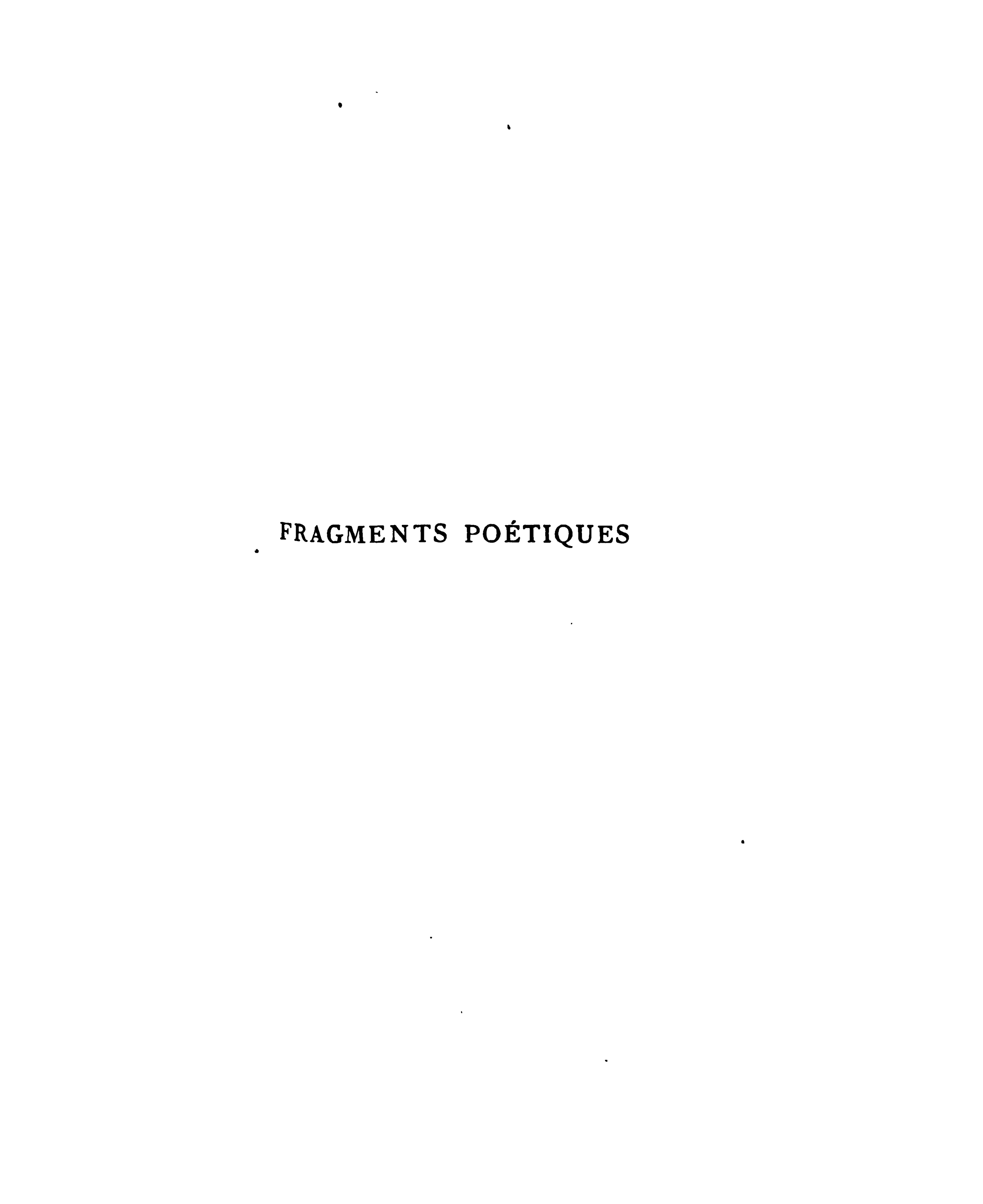
Tout cela, nous ne le nierons pas, et j'accorde volontiers qu'on ne s'habitue

point sans péril à jouer avec les sentiments, à sacrifier constamment aux grâces, à fredonner les airs à la mode, ou à faire sourire les oisifs. On n'est pas impunément, pendant toute sa vie, un roi de salon. Les mieux doués y perdent en solidité ce qu'ils gagnent en souplesse. Les plus indépendants s'y laissent enchaîner, à leur insu, par mille petites servitudes, dont l'irrésistible réseau les enveloppe, tôt ou tard, de ses mailles inextricables. De là tant de fantaisies qui ne valent que par l'à-propos, et tant de bluettes qui ne résistent pas à l'air du dehors. De là tout un essaim de rimes qui ne font envier que la bonne humeur d'un poëte plus voisin de Lamotte que de Voltaire. Saint-Évremond n'eut jamais le courage ou la volonté de se défendre contre l'entraînement de ces succès qui ne vont pas au delà d'une soirée. Mais, bien qu'il ait trop souvent placé sa fortune en viager, n'oublions pas qu'il rap-

pelle de loin le souvenir de Montaigne, que la conversation du père Canaye a précédé les *Provinciales*, qu'un de ses pamphlets politiques fut un modèle d'ironie sensée, que ses lettres se soutiennent entre Voiture et Mme de Sévigné, qu'il a tracé de piquants portraits avant La Bruyère, et qu'il eut l'honneur d'ouvrir la route à Montesquieu. Comment se fait-il donc qu'il ait une simple statuette dans le temple de Mémoire? C'est qu'il fut philosophe pour lui seul, et s'interdit toujours ces soucis désintéressés qui animent le talent, l'élèvent, le consacrent, rendent son inspiration bienfaisante et par conséquent digne d'une longue durée. Oui, il manqua trop de cet accent qui donne à la voix toute sa portée, parce qu'il procède d'une âme éprise du vrai, et d'un cœur ému pour le bien ou le beau. C'est une des raisons qui le mettent fort au-dessous des penseurs dont il fut, sans le vouloir,

l'ancêtre naturel, et auxquels il est parfois supérieur par une modération qui serait plus louable si elle ne recouvrait pas l'indifférence. Voilà pourquoi il ne sera jamais que le régal de quelques friands amateurs du bien penser, et surtout du bien dire. A-t-il mérité mieux? J'en doute. Car un écrivain est toujours responsable de la destinée de son nom.

GUSTAVE MERLET.



FRAGMENTS POÉTIQUES

SUR LES ANNÉES

DE LA RÉGENCE D'ANNE D'AUTRICHE

A Mademoiselle de Lenclos

STANCES

1674

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance,
Temps où la ville, aussi bien que la cour,
Ne respirait que les jeux de l'amour.

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs;
Tout goût paraissait légitime;
La douce erreur ne s'appelait point crime;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

. . . .

Dans le commerce on était sociable;
Dans l'entretien, naturel, agréable;

On haïssait un chagrin médisant,
On méprisait un fade complaisant;
La vérité délicate et sincère
Avait trouvé le secret de nous plaire.

L'art de flatter en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ce temps seul étaient choses connues,
Auparavant nullement entendues;
Et l'on pourrait aujourd'hui sûrement
Les mettre au rang des sciences perdues.

Le sérieux n'avait point les défauts
Des gravités qui font les importantes;
Et le plaisant rien d'outré, ni de faux.
Femmes savaient, sans faire les savantes;
Molière en vain eût cherché dans la cour
Ses *Ridicules* affectées;
Et ses *Fâcheux* n'auraient pas vu le jour,
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne servît son roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa dame;
On ménageait l'honneur de son emploi,
On ménageait la douceur de sa flamme;
Tantôt les cœurs s'attachaient aux appas;
Libres, tantôt ils cherchaient les combats.

Un jeune duc [1] qui tenait la victoire
Comme une esclave attachée à son char,

1. Le grand Condé, alors duc d'Enghien.

ır sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
.t oublier Alexandre et César.
ue ne mourait alors Son Éminence[1],
›ur son bonheur et pour notre repos !
'le eût fini ses beaux jours à propos,
ıissant un nom toujours cher à la France.

Le cardinal Mazarin.

A MADEMOISELLE DE LENCLOS

SONNET.

1687.

Passer quelques heures à lire
Est mon plus doux amusement,
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire;,
L'art de louer malignement
Céde au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.

J'aime la vertu sans rudesse,
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

LES MÉDECINS ANGLAIS ET FRANÇAIS

A MADAME HERVART

. . . .

Laissons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglais;
Et que jamais aucun Français
Ne soit malade en cette Terre,
S'il n'est pas sûr de l'amitié
De son Docteur réfugié.
Le Médecin Français essuye
Vent de Nord, neige, grêle, pluye.
Pour une petite vapeur,
Pour un commencement de rhume,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, et son gros lit de plume;
Et, quand il est venu, d'un air tout gracieux,
La malade lui dit : « On se porte un peu mieux;
« On se trouve assez soulagée,
« Et l'on vous est bien obligée.
« Mais il n'en faut pas abuser;
« Docteur, allez-vous reposer. »
On le reconduit, on l'éclaire;
A peu près voilà son salaire,

Que le magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'Anglais croit que les nuits aux Docteurs sont donné
Pour attendre en repos le retour du soleil,
Laissant tranquillement jusques à leur réveil
Le malade inquiet aux soins des destinées.
Une basse assiduité,
Une servile diligence,
Feraient tort à la suffisance
D'un Médecin partout vanté.
Son nom fait pour lui son office,
Sa réputation lui tient lieu de service.
Encore, s'il ne coûtait rien,
On pourrait être son malade !
Mais le Docteur se persuade
Qu'on ne saurait jamais le payer assez bien.
Nous avons des Docteurs de notre connaissance,
Gens d'esprit, de savoir, de grande expérience,
D'un soin pour le malade exact et diligent,
Et d'un procédé noble à l'égard de l'argent.
C'est là que nous devons porter nos maladies,
C'est là qu'honnêtement elles seront guéries ;
Et, si l'on nous en croit, Madame Hervart et moi,
Les Anglais, dans nos maux, auront fort peu d'emp
. . . .

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE

STANCES.

Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours.
Qui sait vivre ici-bas, qui suit ses destinées,
Se laisse aller au temps insensible en son cours,
Et compte ses plaisirs plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent,
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes;
Et son esprit, charmé d'un repos innocent,
Connaît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir;
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il sait, quand il lui plaît, modérer ses désirs,
Tenir ses passions sous la loi la plus dure;
Et tantôt la Raison, facile à ses plaisirs,
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

La faveur est un bien qui lui semble assez doux,
La gloire a des appas qui touchent son envie;
Cependant, il les voit sans en être jaloux,
Et les assujettit au repos de sa vie.

Il vit loin du scrupule et de l'impiété,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre;
Il mêle l'innocence avec la volupté,
Et regarde les cieux sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort,
Il ne murmure point contre une loi si rude;
Mais de ces vains discours qui combattent la moı
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.

SUR LES VAINES OCCUPATIONS DES SAVANTS

STANCES IRRÉGULIÈRES.

Je voudrais que l'ignorance
S'exposât moins hardiment ;
Je voudrais que la science
Se montrât discrètement ,
Avec moins de suffisance,
Et plus de discernement.

Vieillir crasseux sur un livre,
C'est être mort en vivant.
Pour le temps où tu dois vivre,
Sois plus sage que savant.

Peut-on passer tout son âge
Dans une profession
Qui met son ambition
A rétablir un passage,
Et souvent gâte l'ouvrage
Par la restitution ?

On dispute si Neptune
A la Barbe *bleue* ou *brune* ;
S'il ne serait pas plus beau
De la faire *couleur d'eau*.

Un critique sédentaire
Occupe tout son loisir
A rendre une chose claire,
Qui ne fait aucun plaisir.
. . . .

Que ces gens ont bonne grâce
Qui vont en chaque maison,
Pleins de Térence et d'Horace,
En parler hors de saison !
Ils ne font point de visite
Sans chercher des Auditeurs
Qui leur fassent un mérite
De celui des vieux Auteurs.

Un esprit sec et stérile,
Sans fonds et sans agrément,
Sous Homère et sous Virgile
Se cache fort prudemment ;

Mais en quittant leur génie,
Lorsqu'au sien il est rendu,
Quand il perd leur compagnie,
Tout son mérite est perdu.
. . . .

DIALOGUE SUR LA MALADIE

DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN

LE VIEILLARD[1], *LA MORT.*

LE VIEILLARD.

O Mort ! qui menacez une tête si belle,
    Détournez vos funestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,
    Si je puis obtenir de vous
    Que vous me preniez au lieu d'elle.
Tournez, tournez sur moi vos plus funestes coups.
Ne vous lassez-vous point du nom d'*inexorable*
    Que vous avez toujours porté ?
    Par une seule humanité
    Vous pouvez vous rendre adorable.
    Détournez vos funestes coups,
Et goûtez le plaisir d'en savoir faire à tous.

1. Monsieur de Saint-Évremond.

Jupiter, sur qui tout se fonde,
qui tout obéit, et la terre et les cieux,
ıi gouverne à son gré les hommes et les Dieux,
Ne saurait plaire à tout le monde.
Mort! sauvez Hortense, et vous nous ferez voir
: qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir.
ı moins, épargnez-la tant qu'elle sera belle,
ınt que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle serait donc éternelle?
Or tout doit finir ici-bas.
Ce que je puis faire pour elle,
C'est de différer son trépas;
Mais, pour accorder cette grâce,
Il m'en faut un autre à sa place.
'ec tant de mérite, avec tant d'agrément,
a-t-elle point d'amie, ou d'ami, point d'amant?

LE VIEILLARD.

Examinons ses connaissances,
Pour en tirer nos conséquences,
Juger mieux, plus nettement voir
: qui l'on peut attendre un noble désespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois amies
Avec elle si bien unies.
ıdame Middleton aime trop la beauté
'ur ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,
Quand on commence à respirer
Le doux et le gracieux air
Du premier an de son veuvage,
Dans le soin renaissant qu'on a de ses appas,
Dans le plaisir secret d'une nouvelle vie
A qui toute autre porte envie,
Peut-on consentir au trépas?

LA MORT.

Et votre milady Charlotte?

LE VIEILLARD.

Donnerait sa dernière cotte;
N'était son grand attachement,
Elle se tuerait sûrement.

LA MORT.

Qui la retient? Qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle est presque toujours de garde [1].

LA MORT.

Sans Madame de Fitz-Harding,
Je perdrais ici mon latin.
C'est d'elle que je puis répondre.

1. Mademoiselle Charlotte Beverweert était alors Dame de la Chambre du Lit de la Princesse ANNE. Elle mourut le 4 décembre 1702.

LE VIEILLARD.

Oui ; mais où la trouvera-t-on ?
S'il faut jouer, elle est à Londres ;
S'il faut mourir, à Kensington [1].
Laissons en paix ces bonnes Dames.
Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes ?

LA MORT.

Puisque l'on meurt pour un époux,
On peut mourir pour une amie.

LE VIEILLARD

Artemise [2] est ensevelie.
O Mort ! de quoi me parlez-vous ?

LA MORT.

Nous avons des amis encore ;
Le Mylord Ranelagh.

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lower ?
Il tâtera le pouls, le soir et le matin ;
Dira que la fièvre est mortelle,
Etant dans les esprits, si vous saignez la belle.

1. Madame Fitzharding disait que *Kensington était le cimetière de Londres*, parce que, l'air y étant meilleur qu'à Londres, on y envoie ordinairement les malades, dont la plupart y meurent, pour y être allés trop tard.

2. Artémise, reine de Carie, fût si touchée de la mort de Mausole, son mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez son article dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

Mais, pour un *Patient*, mourir, un Médecin !
L'aventure serait nouvelle.
Le Docteur me semble trop fin.

LA MORT.

Ce Monsieur de Villiers qui la trouve admirable ?

LE VIEILLARD.

Ce Monsieur de Villiers est homme *raisonnable ;*
Il consultera la *Raison,*
Qui ne conseille point de prendre du poison.

LA MORT.

Il a ses heures de tendresse...

LE VIEILLARD.

Qu'il passera dans les Romans
A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le blesse.
Ainsi, son goût pour la beauté
Dont le commerce lui sait plaire
N'intéressera jamais guére
Son heureuse tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord Godolphin ?

LE VIEILLARD.

Est personne publique [1] ;
Et, quoiqu'il soit fort obligeant,

1. Il était alors premier commissaire de la Trésorerie; il a

Désintéressé sur l'argent,
(Chose rare en tout Politique);
Quoique sa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté
A toute occasion s'explique,
Ce n'est pas un aventurier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des amis encore ?

LE VIEILLARD.

Si c'est pour mourir, je l'ignore.

LA MORT.

Allons aux Amans ; à ce coup,
C'est d'eux que j'espère beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder sur eux notre espérance !
Ah ! que je vous plains, pauvre Hortense,
S'il faut le secours d'un amant
Pour vous sauver du monument !

LA MORT.

Quoi, si proche de la Tamise
Qui leur désespoir favorise !
Où l'on vient se noyer à toute heure du jour !

été ensuite grand trésorier d'Angleterre. Il fut élevé au rang de *comte* en 1706, et mourut le 26 septembre 1712.

LE VIEILLARD.

Pour le jeu, non pas pour l'amour [1].

LA MORT.

N'est-il plus de ces belles ames
Qui voudraient mourir pour leurs Dames ?

LE VIEILLARD.

Il n'est plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londre, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la ressource
Du Duc de Saint-Albans.

LE VIEILLARD.

Il va faire sa course.

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,
Je tiens son trépas sûr et net.

LE VIEILLARD.

Au retour, quelque temps qu'il fasse,
Il doit se trouver à la chasse
Pour faire l'essai d'un Faucon [2],

1. Deux ou trois personnes s'étoient noyées dans la Tamise peu de temps auparavant, et entre autres un fameux Joueur.

2. Le duc de Saint-Albans était grand fauconnier d'Angleterre.

Puis aller à Windsor pour meubler sa maison.
J'aime sa physionomie,
Son air, et sa danse polie ;
Il est agréable à mes yeux.
Plus régulier, il serait mieux.

LA MORT.

Vieillard, que dites-vous de ce Prince de Hesse[1] ?
N'aurait-il pas quelque tendresse ?
Il estime si peu la lumière du jour,
Qu'il n'a pas, pour mourir, besoin d'un grand amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas à l'humeur, c'est à l'amour extrême
Que le salut d'Hortense a voulu se devoir :
S'il n'a pas un beau désespoir,
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De votre Général Major[2],
S'il reste parmi vous encor,
Puis-je attendre l'effet d'un amour héroïque ?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique !
Excusez ; sa Religion
N'en souffre pas la question.

1. Le prince de Hesse-Darmstat.

2. Le marquis de Ruvigny, ensuite comte de Galway, devait aller servir en Irlande en qualité de GÉNÉRAL MAJOR.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connaître une flamme
Pure, sans intérêt, digne d'une belle âme [1] ?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards ;
Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de Saissac, dont les vives entrailles
S'allumèrent jadis pour un si bel objet ;
Le zélé Saint-Victor, pour le même sujet,
Ne fourniront-ils pas tous deux leurs funérailles ?

LE VIEILLARD.

L'un écrit toujours de Versailles,
L'autre va partir pour Anet [2].

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le temps presse.

1. Le marquis de Miremont.

2. M. de Saint-Victor était souvent des parties d'Anet avec M. le duc de Vendôme et avec M. le Grand Prieur.

LA MORT.

Son Essex[1], pour la secourir,
Voudra-t'il bien donner sa vie ?

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendrait l'offrir,
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de la Tour[2]
Aimait à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas du salut d'Hortense
Qu'il est le plus inquiété ;
Il songe à cacher le Traité
Qu'a fait son Prince avec la France.

LA MORT.

Monsieur de Barillon s'intéressera fort...

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur de Barillon donne
Toutes ses craintes à sa mort,
Ferme dans le péril de toute autre personne.

1. Le comte d'Effex.
2. Envoyé extraordinaire du duc de Savoie.

LA MORT.

Un ancien adorateur [1]
Qui lui garde encore son cœur
Me semblerait avoir envie
D'exposer pour elle sa vie.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas
Sans apprendre le nom de celui qui s'expose;
Elle est délicate en trépas,
Aussi bien qu'en toute autre chose.

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer
L'ennemi de l'indifférence,
Qui sait haïr, qui sait aimer,
Qu'on a vu si charmé d'Hortense ?

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement
Qui produira mille services,
D'un esprit et d'un enjoûment
Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t'il ? Ne mourra-t'il pas ?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas ?

1. Milord Montaigu.

LA MORT.

Donc ces illustres destinées
Dont Pyrame a laissé la première leçon,
Par Givri, par Humière, au monde redonnées [1],
Pour honorer leur siècle et se faire un beau nom —

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées;
A peine on les voit en chanson.
S'il revenait une Didon,
Elle trouverait cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortense autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté sans seconde,
Mille Amans auraient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver;
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurais le trouver.

1. Le brave Givri aimait passionnément Mlle de Guise, fille du Balafré et ensuite princesse de Conti; mais elle le quitta pour le duc de Bellegarde. Cela le mit au désespoir, et lui fit prendre la résolution d'aller à l'armée et de s'y faire tuer; il en avertit sa maîtresse par un billet, et lui tint parole. Il fut tué au siége de Laon en 1617. D'Humière fit la même chose dans une pareille occasion.

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouverait avec fort peu de peine.

LA MORT.

Parlez, découvrez-nous cet ami généreux,
Ou ce passionné, ce fidèle amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux suivre,
Si l'on ne peut la secourir :
Je consens à cesser de vivre,
Pour la dispenser de mourir.

LA MORT.

Que la voilà bien secourue !
Je ne vois qu'un pauvre vieillard
Qui veuille contre moi lui servir de rempart !
Le froid l'éteint, la toux le tue;
Elle est dignement soutenue !
On court pour elle un beau hazard !
Lâches amateurs de la vie,
Déserteurs d'une illustre amie
De qui les charmes sont si doux,
Je suis plus sensible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la mort tendre et pitoyable
Est une chose peu croyable;
Mais rien ne se défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner sa sépulture,
Pour m'être laissée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le dessein de mourir,
Je sens pour elle une tendresse
Qui ne peut consentir à ruiner tant d'appas.
Aimable Hortense, je vous laisse,
Et m'en retourne sur mes pas.
Je vous laisse en convalescence,
En repos, en pleine assurance,
Et vous donne quelques avis
Qui méritent d'être suivis.
Lorsque vous serez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opéra, dans les Romans,
De vrais et de parfaits Amans.
Evitez tout ce qui traverse,
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le cœur soit content, et l'esprit satisfait ;
Aimez ce qui sert, et qui plaît.
Accordez la raison avec la fantaisie,
Et passez, sans gronder, le reste de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel, plaise au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu !

HORTENSE.

Officieuse Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis

Seront exactement suivis.
oici l'Acte, à peu près, que je veux qu'on publie :

*

« Les vrais et les parfaits Amans
« Seront cherchés dans les Romans.
« La raison lente, sérieuse,
« Et solidement ennuyeuse,
« Animera sa gravité ;
« Et la Fantaisie agissante
« Réglera son activité
« Pour n'être pas extravagante.
« La secrète Dissension,
Qui règne entre l'esprit et le cœur d'ordinaire,
« Trouvera sa confusion
Dans le nouvel accord que je leur ferai faire.
« L'Agrément avec l'Intérêt,
« Ce qui sert avec ce qui plaît,
« Seront en bonne intelligence.
« Ce qu'avec peine je promets,
« Et qui me fera violence,
« Ah ! c'est de ne *gronder jamais.*
« Cependant, signons tout. HORTENSE. »

LES DERNIERS JOURS DE LA VIE.

Lorsque nous approchons du fatal monument,
La nature se plaît à vivre innocemment;
Et la même autrefois qui déréglait la vie
D'un doux et saint repos nous inspire l'envie.
 Il n'est plus de beaux jours
 Quand il n'est plus d'amours ;
Mais notre esprit, défait de son ardeur première,
Garde pour son couchant une douce lumière,
Qui nous fait oublier la plus vive saison
Par les derniers plaisirs que donne la raison.

LA MORT.

HUITAIN.

Enfin j'ai reconnu la flatteuse imposture
Des vains, des faux plaisirs que l'on goûte en ces lieux.
Ce n'est qu'illusion, chimère toute pure.
Heureux qui de bonne heure a pu songer aux Cieux !
J'y trouve cependant une chose assez dure,
C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux
Sans passer par la sépulture.
Une autre route serait mieux.

INIONS LITTÉRAIRES

POURQUOI SAINT-ÉVREMOND ÉCRIT.

Je n'écris point par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, et me connois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même que je ne ferais par des pensées secrètes et des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considérer au dedans est toujours un peu confuse; l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, et fait juger de nous plus sainement quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'être présentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flatteuse de notre mérite perd la moitié de son charme sitôt qu'elle se produit; les complai-

sances de l'amour-propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, et de la honte pour une vanité aussi follement conçue que judicieusement quittée.

LE PIEUX ÉNÉE.

La nature doit être toute belle dans les héros ; et si, par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle pèche en quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports, non pas à surmonter des faiblesses.....

Or Énée fait craindre et pleurer sur tout ce qui le regarde. Il est vrai qu'il fait la même chose pour ses amis ; mais on doit moins l'attribuer à une passion noble et généreuse qu'à une source inépuisable d'appréhensions et de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui et pour les autres.

Quand éclate la tempête[1], un frisson glacial

1. *Extemplo Œneæ solvuntur frigore membra.*
Ingemit.....
(ENÉIDE, l. Ier, v. 92.)

court dans ses membres, et le premier signe de vie qu'il donne, c'est de gémir ; puis il tend les mains au ciel, et apparemment il implorerait son assistance, si l'état où il est lui laissait la force d'élever son esprit aux dieux, et d'avoir quelque attention à la prière. Son âme, qui ne peut être appliquée à quoi que ce soit, s'abandonne aux lamentations ; et semblable à ces veuves désolées qui voudraient être mortes, disent-elles, avec leurs maris, au premier embarras qui leur survient, le pauvre Énée regrette de n'avoir pas péri devant Troie avec Hector, et tient bien heureux ceux qui ont laissé leurs os au sein d'une terre si douce et si chère[1]. Un autre croira que c'est pour envier leur bonheur ; je suis persuadé que c'est par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque aussitôt que la tempête. Les vents soufflent impétueuse-

1. ..... *Et duplices tendens ad sidera palmas,*
Talia voce refert : « O terque quaterque beati.
Quis, ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!...
(Énéide, l. Ier, v. 94.)

ment, l'air s'obscurcit; il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses et furieuses : voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusque-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire; et c'était là du moins qu'il fallait attendre à se désoler : car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, et autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le héros témoigne son désespoir[1].....

Je trouve une chose remarquable dans l'*Éneide*, c'est que les dieux abandonnent à Énée toutes les matières de pleurs. Qu'il conte la destruction de Troie si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses

1. Dans son *Étude sur Virgile*, M. Sainte-Beuve a dit : « Enée, en ayant ces mouvements instinctifs de frayeur, ces larmes fréquentes, ces gémissements, n'est pas différent en cela de tous les héros naturels et primitifs; et particulièrement lui, homme pieux, qui croyait à la présence des Dieux, qui les avait vus, qui avait conversé avec eux personnellement, il devait, dans sa religion, avoir des mouvements perpétuels et très-vifs de crainte ou d'amour, de confiance ou de défaillance, à leur égard. Toutefois, il est bien vrai que Virgile, en appliquant dès l'abord à Enée le vers par lequel Homère exprime l'effroi d'Ulysse, est allé un peu vite, et plus vite peut-être que ne le voulait le goût. » P. 239.

larmes; mais sitôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, et ils font presque toujours ce qu'ailleurs les grands hommes ont accoutumé d'entreprendre et d'exécuter.....

C'était un pauvre héros dans le paganisme, qui pourrait être un grand saint chez les chrétiens, fort propre à nous donner des miracles, et plus digne fondateur d'un ordre que d'un État. A le considérer par les sentiments de religion, je puis révérer sa sainteté; si j'en veux juger par ceux de la gloire, je ne saurais souffrir un conquérant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs, et des craintes à tous les périls qui se présentent; je ne puis souffrir qu'on le rende maître d'un si beau pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenaient mieux pour perdre le sien que pour en conquérir un autre.

LE THÉATRE ET LES HÉROS.

Un faiseur de romans peut former ses héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusqu'à nous ; mais ces grands personnages de l'antiquité, si célèbres dans leur siècle, et plus connus parmi nous que les vivants même, les Alexandre, les Scipion, les César, ne doivent jamais perdre leur caractère entre nos mains : car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse quand on leur donne des défauts qu'ils n'avaient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avaient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus, établies une fois chez nous, intéressent l'amour-propre comme notre vrai mérite ; on ne saurait y apporter la moindre altération sans nous faire sentir ce

changement avec violence. Surtout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, et ne ruinons pas le héros établi par tant de siècles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

LES OPÉRAS.

Je n'admire pas fort les comédies en musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez, que les machines ont quelque chose de surprenant, que la musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paraît merveilleux ; mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses : car, où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, et se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des concerts, la justesse des accords est remarquée, il n'échappe rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie ; quel-

que temps après, les instruments nous étourdissent, la musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du récitatif, dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole? L'âme, fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle même quelque secret mouvement qui la touche. L'esprit, qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité; enfin, la lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à sortir, et le seul plaisir qui reste à des spectateurs languissants, c'est l'espérance de voir finir bientôt le spectacle qu'on leur donne.

. . . .

Il y a une autre chose, dans les *opéras*, tellement contre la nature, que mon imagination en est blessée : c'est de faire chanter toute la pièce, depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente s'étaient ridiculement ajustées pour traiter en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de leur vie. Peut-

on s'imaginer qu'un maître appelle son valet ou qu'il lui donne une commission en chantant; qu'un ami fasse, en chantant, une confidence à son ami; qu'on délibère en chantant, dans un conseil; qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, et que mélodieusement on tue les hommes à coups d'épée et de javelot dans un combat?. .

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un *opéra*, je vous dirai que c'est « un travail bi-
« zarre de poésie et de musique, où le poëte
« et le musicien, également gênés l'un par
« l'autre, se donnent bien de la peine à faire
« un méchant ouvrage. »

DE LA POÉSIE.

La poésie demande un génie p qui ne s'accommode pas trop avec le Tantôt c'est le langage des dieux, t le langage des fous, rarement celui nête homme. Elle se plaît dans les dans les figures, toujours hors de la réalité des choses; et c'est cette réalité qui peut seule satisfaire un entendement sain.

Il faut qu'il y ait d'excellents poëtes, pour notre plaisir, comme de grands mathématiciens, pour notre utilité; mais il suffit, pour nous, de nous bien connaître à leurs ouvrages, et nous n'avons que faire de rêver so-

cairement, comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours, comme les autres.

De tous les poëtes, ceux qui font des comédies devraient être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, et à bien exprimer les sentiments et les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une poésie qui ramène toujours les comparaisons de l'*aurore*, du *soleil*, de la *lune*, des *étoiles*. Nos descriptions d'une mer calme et d'une mer agitée ne représentent rien que celles des anciens n'aient beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons, ce sont les mêmes expressions et les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des oiseaux*, que je ne me prépare au *bruit des ruisseaux* ; les *bergères* sont toujours couchées sur des *fougères* ; et on voit moins les *bocages* sans les *ombrages*, dans nos vers, qu'au véritable lieu où ils

sont. Or, il est impossible que cela ne devienne, à la fin, fort ennuyeux; ce qui n'arrive pas dans les comédies, où nous voyons représenter, avec plaisir, les mêmes choses que nous pouvons faire, et où nous sentons des mouvements semblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agréments tout nouveaux; mais ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections, trouvent naturellement au fond de notre âme à se faire sentir; la même nature les produit et les reçoit : aussi ces mouvements passent aisément des hommes qu'on représente en des hommes qui voient représenter.

LES RÈGLES EN LITTÉRATURE.

Je sais qu'il y a de certaines règles éternelles, pour être fondées sur un bon sens, sur une raison ferme et solide, qui subsistera toujours; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Celles qui regardaient les mœurs, les affaires, les coutumes des vieux Grecs, ne nous touchent guère aujourd'hui; on en peut dire ce qu'a dit Horace des mots[1] : elles ont leur âge et leur durée. Les unes meurent de vieillesse; les autres périssent avec leur nation, aussi bien que les maximes du gouvernement, lesquelles ne subsistent pas après l'empire. Il n'y en a donc que bien peu qui aient le droit

1. ..... *Verborum vetus interit ætas.*
(ART POÉTIQUE, V. 61.)

de diriger nos esprits dans tous les temps ; et il serait ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des lois éteintes. La poésie aurait tort d'exiger de nous ce que la religion et la justice n'en obtiennent pas.

Il faut aimer la règle, pour éviter la confusion ; il faut aimer le bon sens, qui modère l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la règle toute contrainte qui gêne, et bannir une raison scrupuleuse, qui, par un trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre et de naturel. Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir ; et pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le sont pas tout-à-fait.

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

Je veux que l'esprit des anciens nous en inspire, mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avait la grâce de la nouveauté, lorsqu'ils le faisaient ; ce que nous écrivons aujourd'hui a vieilli de siècle en siècle, et est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs.

Qu'avons-nous à faire d'un nouvel Auteur qui ne met au jour que de vieilles productions, qui se pare des imaginations des Grecs, et donne au monde leurs lumières pour les siennes? On nous apporte une infinité de

règles qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; et on ne considère pas que ce ne sont point les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire.

Tous les temps ont un caractère qui leur est propre ; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires ; ils ont leur morale, en quelque façon, ayant leurs défauts et leurs vertus. C'est toujours l'homme, mais la nature se varie dans l'homme ; et l'art, qui n'est autre chose qu'une imitation de la nature, se doit varier comme elle.

Il y a des gens qui croient se faire un mérite de mépriser tout ce qui est nouveau, et qui mettent la solidité à faire valoir tous les vieux ouvrages. Il y en a qui, de leur propre naturel, sont mécontents de ce qu'ils voient, et amoureux de ce qu'ils ont vu. Ils diront des merveilles d'une vieille Cour où il n'y avait rien que de médiocre, au mépris de la gran-

deur et de la magnificence qu'ils ont devant les yeux. Ils donneront mille louanges à des morts d'une assez commune vertu, et auront de la peine à souffrir la gloire du plus grand Héros, s'il vit encore. Le premier obstacle à leur estime, c'est d'avoir été. Ils loueront, après la mort d'un homme, ce qu'ils ont blâmé en lui durant la vie; et leur esprit, dégagé du chagrin de leur humeur, rendra sainement à la mémoire ce qu'il avait dérobé injustement à la personne.

J'ai toujours c. u que, pour faire un sain jugement des hommes et de leurs ouvrages, il les fallait considérer par eux-mêmes, et avoir du mépris ou de la vénération pour les choses passées, selon leur peu de valeur ou leur mérite. J'ai cru qu'il ne fallait pas s'opposer aux nouvelles par esprit d'aversion, ni les rechercher par amour de la nouveauté, mais les rejeter ou les recevoir selon le véritable sentiment qu'on en doit prendre. Il faut se défaire de nos caprices, et de toute la bizarrerie de notre humeur; car elle n'est qu'un

empêchement à bien connaître les choses. Le point le plus essentiel est d'acquérir un vrai discernement, et de se donner des lumières pures. La nature nous y prépare, l'expérience et le commerce des gens délicats achèvent de nous y former.

SÉNÈQUE, MONTAIGNE, MALHERBE CORNEILLE.

Sénèque.

Je ne lis jamais les écrits de Sénèque sans m'éloigner des sentiments qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, et le moins vicieux s'abandonnerait aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort, et me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages sont les exemples et les citations qu'il y mêle. Comme il vivait dans une cour délicate, et qu'il savait mille belles choses de tous les temps, il en allègue de fort agréables, tantôt de César, tantôt d'Auguste et de Mé-

cénas : car, après tout, il avait de l'esprit et de la connaissance infiniment; mais son style n'a rien qui me touche ; ses opinions ont trop de dureté; et il est ridicule qu'un homme qui vivait dans l'abondance, et se conservait avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté et la mort.

Montaigne.

Les *Essais* de Montaigne se sont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. Montaigne ne produit pas toujours le même effet sur l'âme de ses lecteurs. Comme il nous explique particulièrement l'homme, les jeunes et les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentiments. L'espace qui sépare ces deux âges nous éloigne de la nature, pour nous donner aux professions; et alors nous trouvons dans Montaigne moins de choses qui nous conviennent. La science de la guerre fait l'occupation du général; la politique, du ministre; la théologie, du prélat ; la jurisprudence, du juge. Montaigne revient à nous quand la nature nous y ramène,

et qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le prince, comme ses sujets, de l'attachement au personnage à un intérêt plus sensible et plus proche de la personne.

Malherbe.

Pour égaler Malherbe aux anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrais seulement retrancher de ses ouvrages ce qui n'est pas digne de lui. Nous lui ferions injustice de le faire céder à qui que ce fût; mais il souffrira, pour l'honneur de notre jugement, que nous le fassions céder à lui-même.

Corneille.

Corneille serait au-dessus de tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avait été fort au-dessous de lui en quelques-unes de ses pièces; il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui me semble mauvais,

moins pour être mal que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement; il est obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos esprits, ils emploieront leurs lumières à connaître, avec dégoût, la différence qu'il y a de lui à lui-même. Il est permis à quelques auteurs de nous émouvoir simplement. Ces émotions inspirées par eux sont de petites douceurs assez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos âmes se préparent à des transports; et, si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. Il est malaisé de charmer éternellement, je l'avoue; il est malaisé de tirer un esprit de sa situation quand il nous plaît, et d'enlever une âme hors de son assiette; mais Corneille, pour l'avoir fait si souvent, s'est imposé la loi de le faire toujours. Qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

LES DOCTES.

J'ai vu, depuis quelques années, un grand nombre de critiques, et peu de bons juges. Or, je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un grammairien : ce grammairien s'appliquait à leur même étude et avait leur même esprit; mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête homme des anciens, car le leur y est tout-à-fait contraire. Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes,

ni les affaires, ils rapportent tout à la chronologie; et, pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie, ou d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*Oraisons*, César qu'un faiseur de *Commentaires*. Le consul, le général, leur échappent; le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

DE LA LECTURE.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit.

J'aime le plaisir de la lecture autant que jamais, pour dépendre plus particulièrement de l'esprit, qui ne s'affaiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus besoin du fond de la vie que de la manière de vivre, et le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agréments que par des instructions : les livres

latins m'en fournissent le plus, et je relis mille fois ce que j'y trouve de beau, sans m'en dégoûter.

Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire; celles qui sont finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût.

LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS.

Les Anglais pensent trop, et les Français, d'ordinaire, ne pensent pas assez.

Nous nous contentons des premières images que nous donnent les objets; et, pour nous arrêter aux simples dehors, l'apparent, presque toujours, nous tient lieu du vrai, et le facile du naturel.

Sur quoi je dirai, en passant, que ces deux dernières qualités sont quelquefois très mal-à-propos confondues. Le facile et le naturel conviennent assez dans leur opposition à ce qui est dur ou forcé; mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choses ou dans le naturel des personnes, on m'avouera que ce n'est pas toujours avec facilité qu'on y réussit. Il y a je ne sais quoi d'intérieur, je ne sais quoi de caché, qui se découvrirait à

nous si nous savions approfondir les matières davantage. Autant il nous est mal aisé d'y entrer, autant il est difficile aux Anglais d'en sortir. Ils deviennent maîtres de la chose à quoi ils pensent, mais ne le sont pas de leur pensée. Possédés de leur esprit, quand ils possédent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, et, par une recherche trop profonde, passent la juste et naturelle idée qu'il faut avoir. A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du discours, à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent, et les Anglais qui parlent.

En France, l'industrie tient lieu du plus grand mérite, et l'art de se faire valoir donne

plus souvent la réputation que ce qu'on vaut.

Les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs.

Les choses les plus estimables qui ont paru beaucoup parmi nous ne font plus leur impression comme bonnes; elles apportent le dégoût comme vieilles. Celles, au contraire, à qui on ne devrait aucune estime, sont moins souvent rejetées comme méprisables que recherchées comme nouvelles.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains, qui ne se dégoûtent jamais de ce qui doit plaire, et jamais ne se plaisent à ce qui doit donner du dégoût; mais la multitude, ou ignorante ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connaisseurs. D'ailleurs, les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie; et, quand une personne est bien

à la mode, elle peut donner le prix ég
aux choses où elle se connaît et à c
elle ne se connaît pas.

Il n'y point de pays où la raison s
rare qu'elle est en France; quand
trouve, il n'y en a pas de plus pu
l'Univers.

LES FEMMES

L'AMOUR ET LA DÉVOTION

LES PRÉCIEUSES.

Vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *précieuse*, et je vais tâcher de vous l'expliquer. On dit un jour à la reine de Suède que les précieuses étaient les jansénistes de l'amour; et la définition ne lui déplut pas. L'amour est encore un dieu pour les précieuses. Il n'excite point de passion en leurs âmes; il y forme une espèce de religion. Mais, à parler moins mystérieusement, le corps des précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes, véritablement délicates, ont jeté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit,

et converti des mouvements en idées. Cet épurement si grand a eu son principe en un dégoût honnête de la sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour que les plus voluptueuses : car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

LA BEAUTÉ.

Il n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté; elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire; elles sont les premières à se trouver aimables, et à s'aimer.

~~~~~~

Une belle femme se porte à la conservation de sa beauté plutôt qu'à celle de son amant; elle est moins tendre pour un cœur assujetti que vaine et glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres.

~~~~~~

Il y a je ne sais quelle douceur à pleurer

la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur.

De là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

~~~~~~

Les dernières larmes que se réservent de beaux yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes quand ils seront effacés. De tous les cœurs, le seul qui soupire encore pour une beauté perdue, c'est celui d'une misérable qui la possédait.

~~~~~~

Pour connaître jusqu'où va cet attachement des femmes à leur beauté, il le faut considérer dans les plus retirées et les plus dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du monde, qui ne cherchent à plaire à personne, et à qui personne ne plaît; mais, dans cette indifférence de toutes choses, elles se flattent secrètement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités; et si par hasard elles se

regardent dans un miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur visage, et ne peuvent souffrir la vue de leur visage défiguré.

LA DÉVOTION.

La dévotion est le dernier de nos amours, où l'âme, qui croit aspirer seulement à la félicité de l'autre vie, cherche, sans y penser, à se faire quelque douceur nouvelle en celle-ci. L'habitude dans le vice est un vieil attachement qui ne fournit plus que des dégoûts; d'où vient d'ordinaire qu'on se tourne à Dieu, par esprit de changement, pour former en son âme de nouveaux désirs, et lui faire sentir les mouvements d'une passion naissante. La dévotion fera retrouver quelquefois à une vieille des délicatesses de sentiment et des tendresses de cœur que les plus jeunes n'auraient pas dans le mariage, ou dans une galanterie usée. Une dévotion nouvelle plaît en tout, jusqu'à parler des vieux péchés dont

on se repent ; car il y a une douceur secrète à détester ce qui en a déplu, et a rappeler ce qu'ils ont eu d'agréable.

A bien examiner un vicieux converti, on trouvera fort souvent qu'il ne s'est défait de son péché que par l'ennui et le chagrin de sa vie passée. En effet, qui voyons-nous quitter le vice dans le temps qu'il flatte son imagination, dans le temps qu'il se montre avec des agréments, et qu'il fait goûter les délices? On le quitte lorsque ses charmes sont usés, et qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisait qu'on quitte, en changeant de vie ; c'est ce qu'on ne pouvait plus souffrir ; et alors le sacrifice qu'on fait à Dieu, c'est de lui offrir des dégoûts dont on cherche, à quelque prix que ce soit, à se défaire.

Le vice produit sur nous deux impressions fort différentes : ce qu'il a d'ennuyeux et de languissant à la fin nous fait détester l'offense envers Dieu ; ce qu'il a eu de délicieux en ses commencements nous fait regretter le plaisir sans y penser. Et de là vient qu'il y a peu de

conversions où l'on ne sente un mélan;
cret de la douceur du souvenir et de la
leur de la pénitence. On pleure, il es
avec une pleine amertume, un crime oc
mais le repentir des vices qui nous furent
laisse toujours un peu de tendresse poı
mêlée à nos larmes. Il y a quelque
d'amoureux au repentir d'une passion a
reuse; et cette passion est en nous si
relle, qu'on ne se repent point sans
d'avoir aimé. En effet, s'il souvient
âme convertie d'avoir soupiré, ou elle
à aimer Dieu et s'en fait un nouveau
de soupirs et de langueurs, ou elle arré
souvenir avec agrément sur l'objet de s
dresses passées. La peur de la damnat
l'image de l'enfer avec tous ses feux
ôteront jamais l'idée d'un amant; car c
pas à la crainte, c'est au seul amour qı
permis de bien effacer l'amour.

Je dirai plus. Une personne sérieus
touchée ne songe plus à se sauver, r
aimer, quand elle s'unit à Dieu. Le salı
faisait le premier de ses soins, se co
dans l'amour, qui ne souffre plus e

esprit d'autres soins, ni en son âme d'autres désirs que les siens. Que si on pense à l'éternité dans cet état, ce n'est point pour appréhender les *maux* dont on nous menace, ou pour espérer la gloire que l'on nous promet; c'est dans la seule vue d'aimer éternellement qu'on se plaît à envisager une éternelle durée. Où l'amour a su régner une fois, il n'y a plus d'autre passion qui subsiste d'elle-même; c'est par lui que l'on espère et que l'on craint; c'est par lui que se forment nos joies et nos douleurs. Le soupçon, la jalousie, la haine même, viennent insensiblement de son fond; et toutes ces passions, de distinctes et particulières qu'elles étaient, ne sont plus, à le bien prendre, que ses mouvements.

Je hais un vieil impie comme un méchant, et le méprise comme un malhabile homme qui n'entend pas ce qui lui convient. Tandis qu'il fait profession de donner tout à la nature, il combat son dernier penchant vers Dieu, et lui refuse la seule douceur qu'elle lui demande. Il s'est abandonné à ses mouvements tant qu'ils ont été vicieux, il s'oppose à son plaisir sitôt qu'il devient une

vertu. *Toutes les vertus*, dit-on, *se p*
au ciel, à la réserve de la charité,
dire de l'*amour*; en sorte que Dieu, qu
le conserve après la mort, ne veut pas qu
nous en défassions jamais pendant la

LETTRE A UNE DAME GALANTE QUI VOULAIT DEVENIR DÉVOTE.

A ce que j'apprends, Madame, vous voulez devenir dévote, et j'en rends grâce à Dieu de tout mon cœur, ayant plus besoin, dans nos entretiens, de la pureté des sentiments que vous allez avoir, que de ceux qui pourraient vous être inspirés dans le commerce des hommes. Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une dévotion véritable; et, pour rendre votre conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur pénitence ordinaire, à ce que j'ai pu observer, est moins un repentir de leurs péchés

qu'un regret de leurs plaisirs; en quoi elles sont trompées elles-mêmes, pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces beautés usées qui se donnent à Dieu pensent avoir éteint de vieilles ardeurs, qui cherchent secrètement à se rallumer; et leur amour n'ayant fait que changer d'objet, elles gardent, pour leurs dernières souffrances, les mêmes soupirs et les mêmes larmes qui ont exprimé leurs anciens tourments. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du cœur amoureux, des craintes, des saisissements, des transports; elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvements, des tendres désirs, des tristesses délicates et des langueurs précieuses. Quand elles étaient jeunes, elle sacrifiaient des amants; n'en ayant plus à sacrifier, elles se sacrifient elles-mêmes : la nouvelle convertie immole à Dieu l'ancienne voluptueuse.

J'en ai connu qui faisaient entrer dans leur conversion le plaisir du changement; j'en ai connu qui, se dévouant à Dieu, goûtaient une joie malicieuse de l'infidélité qu'elles pensaient faire aux hommes.

Il y en a qui renoncent au monde par un esprit de vengeance contre le monde, qui les a quittées; il y en a qui mêlent à ce détachement leur vanité naturelle, et la même gloire qui leur a fait quitter des courtisans pour le prince les flatte secrètement de savoir mépriser le prince pour Dieu.

Pour quelques-unes, Dieu est un nouvel amant, qui les console de celui qu'elles ont perdu; en quelques autres, la dévotion est un dessein d'intérêt et le mystère d'une nouvelle conduite.

Vous en verrez de sombres et de retirées, qui préfèrent les tartufes aux galants bien faits, quelquefois par le goût d'une volupté obscure. Quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi, et leur faiblesse les fait reposer en chemin avec les directeurs qui les conduisent. La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les hommes[1].

1. Ici, le badinage nous a paru si vif que nous avons été tenté de passer outre; mais le premier devoir d'un éditeur n'est-il pas de respecter l'intégrité d'un texte?

J'oubliais à vous parler de certaines femmes retirées qui se donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une mère ou à un mari. Il y en a de cent façons différentes, et fort peu où ne paraisse le caractère de la femme, soit dans l'humeur, soit dans l'amour.

Pour bien juger du mérite des dévotes, il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu que ce que Dieu veut qu'elles fassent : car, dans la vérité, toutes les mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement sont autant d'effets agréables de leur fantaisie, et une femme est assez bien payée en ce monde à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles se comportent dans les choses que Dieu exige de leur soumission ; et quand elles auront de la règle dans les mœurs, de la modestie dans le commerce, de la patience dans les injures, alors je serai satisfait de leur dévotion par leur conduite.

Il est assez de dévotes passionnées qui pensent avoir l'ardeur d'un beau zèle, il en est assez qui sauraient mourir pour Dieu par les sentiments de l'amour; il y en a peu qui

veulent vivre selon ses lois, avec de l'ordre et de la raison. Attendez tout de leur ferveur où il se mêle du déréglement ; n'espérez presque rien d'une dévotion où elles ont besoin d'égalité, de sagesse et de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres, et, voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre dévotion ce que vous aimez que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre cœur lui portera ses mouvements, au lieu de recevoir ses impressions; et vous serez toute à vous, quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint et heureux ajustement entre ses volontés et les vôtres : vous pouvez aimer ce qu'il aime, vous pouvez désirer ce qu'il désire ; mais nous faisons ordinairement par une douce et secrète impulsion ce que nous désirons de nous-mêmes, et c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs et plus appliqués à toujours agir par la considération de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous assujettissez pas à la conduite de ces directeurs qui vous font entrer en certaines délicatesses

de spiritualité que vous n'entendez point, et qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les volontés de Dieu ne sont pas si cachées qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre. Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumières que de soumission. Celles qui ont du rapport avec nos désirs sont nettement entendues, et agréablement suivies; celles qui choquent nos inclinations s'expliquent assez, mais la nature y répugne, et l'âme indocile se défend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avais pensé; et pour finir plus salutairement encore, je désirerais deux choses de vous, dans la dévotion nouvelle où vous vous engagez présentement. La première est que vous preniez garde de ne pas porter à Dieu votre amour comme une passion inutile, à qui vous voulez donner de l'occupation; la seconde, que vous ne déguisiez jamais vos animosités sous une apparence de zèle, et ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal sous un faux prétexte de piété.

LA GALANTERIE FRANÇAISE.

A Paris, l'assiduité de notre cour nous attache, la fonction d'une charge ou le dessein d'un emploi nous occupe, et la fortune l'emporte sur les maîtresses, dans un lieu où l'usage est de préférer ce qu'on se doit à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont donc, elles aussi, plus galantes que passionnées; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité et l'intérêt ne gouvernent; et c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galants, et les galants d'elles, pour arriver à leur but.

En Espagne, on ne vit que pour aimer. Ce

qu'on appelle AIMER, en France, n'est proprement que *parler d'amour, et méler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries.*

L'ART DE PLAIRE.

Le premier mérite, auprès des dames, c'est d'aimer; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges : car, à défaut des amants, à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de se plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes : leur âme est ennemie de cette langueur. Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux : car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être; leur cœur

n'est jamais vide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve, à la vérité, qui peuvent avoir de l'estime et de la tendresse, même sans amour, on en trouve qui sont aussi capables de secret et de confiance que les plus fidèles de nos amis, j'en connais qui n'ont pas moins d'esprit et de discrétion que de charme et de beauté; mais ce sont des singularités, que la nature, par dessein ou par caprice, se plaît quelquefois à nous donner, et il ne faut rien conclure en faveur du général par des endroits si particuliers et des qualités si détachées. Ces femmes extraordinaires semblent avoir emprunté le mérite des hommes; et peut-être qu'elles font une espèce d'infidélité à leur sexe, de passer ainsi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

LE CŒUR.

Ayons autant d'amour qu'il en faut pour nous animer, pas assez pour troubler notre repos.

Le cœur nous a été donné pour aimer, ce qui est un mouvement agréable; non pas pour souffrir, ce qui est un sentiment douloureux.

C'est aller contre l'intention de la nature que de faire notre tourment d'une chose dont elle a voulu faire notre plaisir.

Il faut avoir bien plus de ménagement pour

une femme que l'on cesse d'aimer que pour une femme que l'on aime encore.

Le ridicule des vieilles gens n'est pas à se laisser toucher, mais à prétendre imbécillement de pouvoir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des belles personnes autant que jadis; mais je cherche moins avec elles la tendresse de leur cœur que celle du mien.

Le commerce particulier d'une femme belle, spirituelle, raisonnable, rendrait une pareille liaison plus douce encore, si on pouvait s'assurer de sa durée. Mais lorsque la passion s'y mêle, la confiance peut finir avec l'amour; et s'il n'y a que de l'amitié, les sentiments qu'elle inspire ne tiennent pas longtemps contre les mouvements de la passion.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que les extravagances de l'imagination.

Une femme fort spirituelle me disait un jour qu'elle *rendait grâces à Dieu tous les soirs de son esprit, et le priait tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.*

L'IDÉE DE LA FEMME QUI NE SE TROUVE POINT, ET QUI NE SE TROUVERA JAMAIS.

En toutes les belles personnes que j'ai vues, s'il y avait des endroits à faire valoir, il y en avait qu'on ne devait pas toucher, ou qu'il fallait déguiser avec beaucoup d'artifice; car, pour dire la vérité, il est difficile de louer tout et d'être sincère. J'ai obligation à Émilie de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur ni de grâce, je n'ai affaire ni de déguisements ni de flatteries.

Il est certain que la plupart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. Émilie n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend.

Tous ses traits sont réguliers, ce qu'on voit fort peu, et agréables, ce qu'on ne voit quasi jamais; car il semble qu'un caprice de la nature fasse naître les agréments de la régularité, et que les beautés achevées, qui ont toujours de quoi se faire admirer, aient rarement le secret de savoir plaire. Emilie a les yeux touchants, le teint reposé, délicat, uni; la blancheur des dents, le vermeil des lèvres, sont des expressions trop générales pour un charme secret et particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettait la grande beauté chez les anciens, ne se trouverait plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées; et, pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas appréhender davantage.

La taille, d'une juste grandeur, est bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte que de cette excessive liberté où paraît comme une espèce de déhanchement, qui ruine la bonne grâce et la bonne mine.

Ajoutez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte; le rire, le parler, l'action, accompagnés d'agrément et de bienséance.

Son esprit a de l'étendue sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières. Rien n'échappe à sa pénétration; son discernement ne laisse rien à connaître; et je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées qu'à juger sainement de celles qui nous paraissent secrètes et point mystérieuses. Sachant également se taire et parler à propos, dans sa conversation ordinaire elle ne dit rien avec étude, et rien par hasard. En elle, les moindres choses marquent de l'attention, et il ne paraît aux plus sérieuses aucun effort; ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste, et ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuses qui échappent à l'esprit sans choix et sans connaissance, qui se font admirer quasi toujours, et qui font peu estimer ordinairement ceux qui les ont.

Dans toute sa personne vous voyez je ne sais quoi de grand et de noble, qui se trouve, par un secret rapport, dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit et dans celles de l'âme.

Naturellement, elle serait trop magnifique; mais une juste considération de ses affaires retient ce beau sentiment, et elle aime mieux contraindre la générosité de son humeur que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre, aussi fière à ne vouloir aucune grâce des siens même qu'officieuse avec des étrangers et pleine de chaleur dans les intérêts de ses amis. Ce n'est pas que ces considérations lui fassent perdre une inclination si noble; mais elle la règle dans l'usage de son bien, en sorte que son naturel et sa raison forment un désintéressement sans négligence.

Elle a du bon sens et de la dextérité dans les affaires, où elle entre volontiers, si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis; mais elle hait d'agir pour agir, par esprit d'inquiétude, également ennemie du mouvement inutile et de la mollesse d'un repos qui se fait honneur du nom de tranquillité pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles, il faut voir quelles impressions elles font sur notre âme, et ce qui se passe dans la sienne.

Elle a je ne sais quoi de majestueux, qui imprime du respect, je ne sais quoi de doux et d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient, et vous approchez toujours d'elle avec des désirs que vous ne sauriez faire paraître.

A pénétrer dans l'intérieur, je ne la crois pas incapable des sentiments qu'elle donne; mais, impérieuse sur elle comme sur vous, elle méprise en son cœur, par la raison, ce que le respect sait contraindre dans le vôtre.

La nature, imbécile en quelques âmes, n'y laisse pas la force d'y rien désirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse les passions emportées. Juste en Émilie, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir, et a donné à la raison qui doit commander un empire absolu sur ses mouvements.

Heureuse qui se laisse aller à la tendresse de ses sentiments, sans intéresser la délicatesse de son choix ni celle de sa conduite! Heureuse qui, dans un commerce établi pour la

douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes gens et de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs et chagrines contre toutes les vertus!

On connaît par une infinité d'expériences que l'esprit s'aveugle en aimant, et l'amour n'a quasi jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'Émilie, nos sentiments deviennent plus passionnés à mesure que nos lumières sont plus épurées, et la passion qui a toujours paru une marque de folie est ici le plus véritable effet de notre bonheur.

Les grands ennemis d'Émilie sont les méchants connaisseurs, ses amis, tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse; et chacun pense être le plus délicat, connaissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage.

Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement et d'une étude si lente. A la première vue ils sont touchés de son mérite

sans le connaître, et sentent pour elle de secrets mouvements d'estime aussi bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde; personne ne leur a paru ni si honnête ni si sage, et ils ne connaissent encore ni son procédé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentiments les plus avantageux de sa vertu; la raison, consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, ne fait qu'approuver de si heureuses et de si justes préventions.

Parmi les avantages d'Émilie, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même, et de toujours plaire : car on voit que la plus belle humeur, à la fin, devient ennuyeuse; les esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser, et vous font tomber avec eux dans la langueur; les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent. D'où vient que les femmes ont besoin de caprices quelquefois pour nous piquer, ou sont obligées de mêler à leur entretien des divertissements qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle seule, et en tout temps une égalité constante

ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit, vous allez à un agrément certain et à une satisfaction assurée.

Ce n'est point une imagination qui vous surprenne et bientôt après vous importune, ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de la gaieté; c'est une raison qui plaît, et un bon sens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est dévote sans superstition, sans mélancolie, éloignée de cette imbécillité qui se forge sur tout des miracles et se persuade à tous moments des sottises surnaturelles, ennemie de ces humeurs retirées qui mêlent insensiblement dans l'esprit la haine du monde et l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la société humaine pour chercher Dieu dans

l'horreur de la solitude ; elle ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raisonnables et les plus chers, soit s'unir à Dieu, mais s'attacher à soi-même, et suivre follement sa propre imagination. Elle pense trouver Dieu parmi les hommes, où sa bonté agit plus et où sa providence paraît dignement occupée ; et là, elle cherche avec lui à éclairer sa raison, à perfectionner ses mœurs, à bien régler sa conduite, et dans le soin du salut, et dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de la femme qui ne se trouve point, si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes ; et j'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes.

PORTRAITS

RÉFLEXIONS MORALES

ET MAXIMES D'EXPÉRIENCE

PARALLÈLE DE TURENNE ET DE CONDÉ.

Vous trouverez en M. le Prince la force du génie, la grandeur du courage, une lumière vive, nette, toujours présente : M. de Turenne a les avantages du sang-froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée.

Celui-là, jamais incertain dans les conseils, irrésolu dans ses desseins, embarrassé dans ses ordres, prenant toujours son parti mieux qu'homme du monde : celui-ci, se faisant un plan de sa guerre, disposant toutes choses à sa fin, et les conduisant avec un esprit aussi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier se porte au delà des

choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre, aussi agissant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de superflu ; maître de la fatigue et du repos, il travaille à ruiner l'armée des ennemis, et songe à la conservation de la sienne.

M. le Prince, fier dans le commandement, également craint et estimé : M. de Turenne, plus indulgent, et moins obéi par l'autorité qu'il se donne que par la vénération qu'on a pour lui.

M. le Prince plus agréable à qui sait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît; plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait : M. de Turenne, plus concerté, excuse les fautes sous le nom de malheurs, et réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir ; satisfait du service qu'on lui rend, il ne l'est pas toujours de l'éclat qu'on se donne, et, faisant valoir avec plaisir les plus soumis, il regarde avec chagrin les industrieux qui cherchent leur réputation sous lui et leur élévation par les ministres.

M. le Prince s'anime avec ardeur aux

grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. S'il prend plaisir qu'on le loue, ce n'est pas la louange de ses actions, c'est la délicatesse de la louange qui lui fait sentir quelque douceur. M. de Turenne va naturellement aux grandes et aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein : rien ne l'élève dans les bons succès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'est point assez de précautions contre les attaques du premier, son audace et sa vigueur rendant faible ce qu'on s'imaginait de plus fort. Le second se dégage de tout danger; il trouve le moyen de se garantir dans toutes les apparences de sa perte.

Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, vieilles ou nouvelles, connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat : vous diriez qu'il sait inspirer ses propres qualités à toute l'armée ; sa valeur, son intelligence, son action, semblent lui répondre de celles des autres. Avec beaucoup de troupes dont M. de Turenne se défie, il cherche ses sûretés ; avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entre-

prend, comme aisé, ce qui paraît impossible.

Quelque ardeur qu'ait M. le Prince pour les combats, M. de Turenne en donnera davantage pour s'en préparer mieux les occasions; mais il ne prend pas si bien, dans l'action, ces temps imprévus qui font gagner pleinement une victoire : c'est par là que ses avantages ne sont pas entiers. Quand l'affaire est contestée, le plan de sa guerre lui revient dans l'esprit, et il remet à une conduite plus sûre ce qu'il voit difficile et douteux dans le combat. M. le Prince a des lumières plus présentes et l'action plus vive; il remédie lui-même à tout, rétablit ses désordres, et pousse ses avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer; il s'abandonne au péril, et il semble qu'il soit résolu de vaincre ou de ne pas survivre à sa défaite. Ce n'est pas assez pour lui de n'être pas vaincu, il fait sa honte de ne vaincre pas.

Chez M. de Turenne, tout cède au bien des affaires; il essuie le murmure des envieux, les mauvais offices de ses ennemis, le dégoût de ceux qu'il sert, pour rendre un véritable service. M. le Prince a plus d'égards pour les

ordres de la cour jusqu'aux occasions qui se présentent : là, il n'écoute que sa valeur, et ne se tient responsable de ses actions qu'à sa gloire.

Pour M. le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire ; pour M. le Prince malheureux, jamais de honte : ce peut être un préjudice aux affaires, et jamais à sa réputation. La réputation de M. de Turenne est toujours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales et continues ; toute sa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudissement des peuples que de solidité pour occuper les réflexions des habiles gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrants. On perd beaucoup de ne le comprendre pas assez nettement, et il ne perd pas moins de n'être pas assez expliqué aux autres. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite, autant qu'à homme du monde ; et lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit, qui en fait l'éclat et l'agré-

ment. Il faudra le perdre pour connaître bien ce qu'il vaut, et il lui coûtera la vie pour se faire une juste et pleine réputation.

La vertu de M. le Prince n'a pas moins de lumière que de force; elle est funeste aux ennemis qui en ressentent les effets, et brillante pour ceux qui en tirent les avantages; mais, à dire la vérité, elle a moins de suite et de liaison que celle de M. de Turenne; ce qui m'a fait dire, il y a longtemps, que l'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus avantageusement de ce que fait M. le Prince; l'affaire finie, on jouit plus longtemps de ce que M. de Turenne a fait.

J'ajouterai encore cette différence : M. de Turenne est plus propre à servir un roi qui lui confiera son armée, M. le Prince à commander la sienne, et à se donner de la considération par lui-même.

LES GRANDS HOMMES.

Je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur les héros, dont l'empire a cela de doux qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secrètes, ni de ces mouvements intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple et facile; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance et si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double empire qui exige une double sujétion; et souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne règne pas

dans les solitudes, et que ce leur est une né
cessité de converser avec nous, il serait d
leur intérêt de s'accommoder à notre faiblesse
Nous les révérerions comme des dieux, s'il
se contentaient de vivre comme des hommes

Alexandre était naturellement au-dessu
des hommes : vous diriez qu'il était né l
maître de l'univers, et que, dans ses expédi
tions, il allait moins combattre des ennem
que se faire reconnaître de ses peuples.

LE COURTISAN CHAGRIN.

Je ne trouve pas étrange qu'un honnête homme méprise la cour; mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y a des gens qui ne peuvent quitter la cour, et se chagrinent de tout ce qui s'y passe; qui s'intéressent dans la disgrâce des personnes les plus indifférentes, et qui trouvent à redire à l'élévation de leurs propres amis. Ils regardent comme une injustice tout le bien et le mal qu'on fait aux autres. La grâce la mieux méritée et la punition la plus juste les irritent également. Cependant, si vous les écoutez, ils ne vous parleront que

de *constance*, que de *générosité*, que d'*honneur*. Dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toujours un air lugubre qui vous attriste au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

AFFAIRES ET PLAISIRS.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le monde composé de deux sortes de gens : les uns pensent à leurs affaires, les autres songent à leurs plaisirs.

Les premiers fuient l'abord des misérables, craignant de devenir malheureux par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son malheur et tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur divertissement, ont je ne sais quoi de plus humain : ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs maîtresses et leurs confidents profitent des folies qui les occupent. Leur âme est plus ouverte, mais leur conduite est plus incertaine. La passion l'emporte tou-

jours sur l'amitié : ils regardent les devoirs de la vie comme des gênes. Ainsi, pour vivre avec eux, il faut suivre le cours de leurs plaisirs, leur confier peu de chose, et en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connaître ces deux sortes de gens. Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'assujettir à ses maximes, parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la sagesse de ces gens qui s'érigent d'eux-mêmes en Réformateurs. C'est un personnage qu'on ne peut soutenir longtemps sans offenser ses amis et se rendre ridicule.

Cependant la plupart de ces réformateurs ont leurs vues, leurs intérêts, leurs cabales. On a beau les décrier, tout ce qu'on en dit à la cour et sur les théâtres ne les rebute point. Écoutez leurs remontrances, vous les aurez bientôt pour maîtres; ne les écoutez pas, vous les aurez pour ennemis. Tant que la fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses faveurs. Sont-ils tombés dans quelque disgrâce, ils cherchent à s'en relever et à se faire valoir par une réputation d'intégrité. A

quoi bon haïr en autrui la fortune qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes? Leur aversion s'attache à ceux qui prétendent des grâces; leur envie, à ceux qui les obtiennent; leur animosité, aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

L'HONNÊTE HOMME A LA COUR.

A dire vrai, si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la cour est extravagant, la prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis est infâme. Il y a une juste situation entre la bassesse et la fausse générosité; il y a un véritable honneur qui règle la conduite des personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un honnête homme d'avoir son ambition et son intérêt; mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'habileté sans finesse, de la dextérité sans fourberie, et de la complaisance sans flatterie.

Quand il se trouve ami des favoris, il entre agréablement dans leurs plaisirs et fidèlement dans leurs secrets. S'ils viennent à tomber, il prend part à leur malheur selon qu'il en a

pris à leur fortune. Le même esprit qui savait leur plaire sait les consoler; il rend leurs maux moins fâcheux, comme il rendait leurs plaisirs plus agréables; il ménage ses offices avec adresse, sans blesser sa fidélité ni nuire à sa fortune; il sert plus commodément pour lui et plus utilement pour ses amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en secourant les autres, qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de fermeté, et qui préfèrent l'éclat d'une belle action au bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux sortes de gens, les uns font semblant de s'éloigner des malheureux afin de les mieux servir, les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent et ne pensent qu'à soulager les affligés, ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une générosité farouche et impérieuse, qu'à gourmander les misérables qui ont besoin de leur crédit.

~~~~~~

Il y a des hommes qui n'accordent jamais
~~~~~~

ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvements, qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe et se rencontrer en des âmes fort élevées; mais le plus souvent ce sont jalousies malhonnêtes et fausses délicatesses d'honneur, que produit une véritable répugnance à faire des grâces.

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songons pas à eux dans notre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, et laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

~~~~~~

Soyez honnête, officieux, libéral; que chacun trouve chez vous sa commodité et son plaisir, on vous portera volontairement ce que vous exigerez sans succès par une hauteur affectée. Personne n'est blessé du respect qu'il veut bien rendre, parce qu'il peut
~~~~~~

ne le rendre pas et qu'il pense donner des marques de son amitié plutôt que de son devoir. La jalousie de la liberté est une chose commune à tous les hommes; mais diverses gens la font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supériorité ; le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres. Le Français particulièrement est de cette humeur : impatient de votre autorité et de sa franchise, il ne saurait recevoir de maîtres sans chagrin, ni demeurer le sien sans dégoût; ennuyé de sa propre possession, il cherche à se donner, et, trop content de la disposition de sa volonté, il s'assujettit avec plaisir, si on lui laisse faire sa dépendance.

La faveur, qui ne diminue rien, en Espagne, de la jalousie des rangs, lève bien des contestations en France, où chacun se laisse conduire purement à l'intérêt, sous prétexte d'honorer la confiance ou l'inclination du prince. Les plus corrompus, dont le nombre est grand, portent leur servitude où ils croient trouver leur fortune, et ceux qui s'abandon-

nent le moins ne laissent pas de se faire un mérite de leur souplesse. On voit bien quelques faux généreux qui mettent ridiculement leur honneur à mépriser les ministres; on voit bien des esprits rudes qui pensent être fermes; mais il est peu de gens habiles et honnêtes qui sachent conserver de la dignité en ménageant leurs affaires.

Le mérite de la guerre apporte une considération fort grande; et quand on a commandé dignement de grosses armées, il reste une impression de cette autorité, qui se conserve dans la cour même. On honore avec plaisir un général qui a fait acquérir de l'honneur : ceux même qui en ont le moins acquis se souviennent agréablement des fatigues, dans la mollesse. On s'entretient des actions passées, dans l'inutilité présente; on rappelle la mémoire du péril, dans la sûreté; l'image de la guerre enfin ne se présente point, dans la paix, sans un souvenir du commandement qu'on a exercé sur nous et de l'obéissance que nous avons rendue.

C'est à ce mérite de la guerre que l'ambition vous doit pousser; c'est là que vous devez appliquer tous vos soins, pour arriver quelque jour aux commandements des armées. Un emploi si noble et si glorieux égale les sujets aux souverains dans l'autorité; et comme il fait quelquefois d'un particulier un conquérant, il peut faire du prince le mieux établi le dernier des misérables, s'il néglige une vertu nécessaire à soutenir sa fortune.

Rarement on ajuste la réputation à la vertu, et j'ai vu mille gens, en ma vie, estimés, ou du mérite qu'ils n'avaient pas encore, ou de celui qu'ils n'avaient déjà plus.

L'ART DE VIVRE PARMI LES HOMMES.

Je remarque dans ces hommes qu'on appelle *solides et essentiels* une gravité qui vous importune, ou une pesanteur qui vous ennuie.

Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau présent aux hommes que l'âme du dernier Caton; mais ils se trompèrent au temps qu'ils voulurent la donner.* Sa vertu, qui eût été admirable dans les commencements de la République, fut ruineuse sur ses fins, pour être trop pure et trop nette. Ce juste Caton, qui pouvait sauver la patrie s'il se fût contenté de rendre les citoyens moins méchants, la perdit, et se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de

bien. Une probité moins entière, qui se fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppression générale. Il fallait souffrir la puissance, pour éviter la tyrannie; et, par là on eût conservé la République, à la vérité corrompue, mais toujours République.

Ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est. Que cette indulgence néanmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des tempéraments pour les autres, et soyons sévères pour nous-mêmes; ennemis du vice en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Contentons-nous d'être gens de bien pour nous, et n'affectons pas une probité qui nous rende fâcheux aux autres.

Comme il y a peu de ces pleines vertus qui

puissent tout à fait vous satisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs, si l'on trouve des défauts au plus honnête homme quand on l'étudie bien, on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins quand on se donne la peine de le connaître. On voit rarement dans les hommes que tout soit vertu, tout soit vice : les bonnes et les mauvaises qualités sont confondues, et un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Les hommes sont changeants et divers, mêlés de bonnes et de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'industrie nous en peut faire tirer honnêtement, et ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourraient, avec autant de droit, nous éviter pour les nôtres.

Nous vivons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espèce, indifférents au mérite, exempts de leurs passions,

insensibles à leurs plaisirs, et possédés de notre seul intérêt.

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit et qu'on fait.

Ceux qui cherchent la docilité dans les esprits établissent rarement la supériorité du leur, sans faire sentir avec chagrin une humeur impérieuse. Le mérite ne fait pas toujours des impressions sur les plus honnêtes gens; chacun est jaloux du sien jusqu'à ne pouvoir aisément souffrir celui d'un autre. Une complaisance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit, le plaisir d'être flatté se paye chèrement quelquefois, par la peine qu'on se fait à flatter un autre.

C'est un grand secret, dans la familiarité

d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut honnêtement, à leur amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos et leur faire trouver en eux des talents dont ils n'avaient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrète qu'ils sentent de ce mérite découvert, et peuvent d'autant moins se passer de nous qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

On tire plus de services par les promesses que par les présents. Car les hommes se mettent en état de mériter ce qu'ils espèrent de nous, mais ils ne savent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent.

LA FAVEUR DES PRINCES.

Exercer la domination sans violence, c'est tout ce que peut faire le meilleur Prince. Obéir sans murmure, c'est tout ce que peut faire le meilleur sujet. Or la modération et la docilité ont peu de charmes. Ces vertus sont trop peu animées pour faire naître les inclinations, et inspirer la chaleur de l'amitié. La liaison ordinaire qui se trouve entre les rois et leurs courtisans est donc une liaison d'intérêt. Les courtisans cherchent de la fortune avec les rois, et les rois exigent des services de leurs courtisans.

Cependant, il y a des occasions où l'embarras des affaires, où le dégoût de la magnificence oblige les princes à chercher dans la pureté de la nature les plaisirs qu'ils ne trou-

vent pas dans leur grandeur. Ennuyés de cérémonies, de gravités affectées, de contenances, de représentation, ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté que leur condition leur ôte. Travaillés de soupçons et de jalousies, ils cherchent enfin à se confier, à ouvrir un cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flatteries des adulateurs leur font souhaiter la sincérité d'un ami, et c'est là que se font ces confidents, qu'on appelle *favoris*, ces personnes chères aux princes, avec lesquelles ils se soulagent de la gêne de leurs secrets, avec lesquelles ils veulent goûter toutes les douceurs que la familiarité du commerce et la liberté de la conversation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces amitiés sont dangereuses à un favori qui songe plus à aimer qu'à se bien conduire ! Ce confident pense trouver son ami où il rencontre son maître, et, par un retour imprévu, sa familiarité est punie comme la liberté indiscrète d'un serviteur qui s'est oublié. Ces gens de cour, de qui l'intérêt règle toujours la conduite, trouvent dans leur industrie de quoi plaire, et la prudence leur

fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement son maître ne consulte que son cœur. Il croit être en sûreté de ce qu'il dit et de ce qu'il fait, par ce qu'il sent; et la chaleur d'une amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des personnes qui n'aiment pas lui conserverait tous les avantages de sa fortune. C'est par là qu'on perd ordinairement les inclinations des princes, plus exacts à punir ce qui blesse leur caractère que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvements de la nature. Heureux les sujets dont les princes savent excuser ce que la faiblesse de la condition humaine a rendu excusable dans les hommes! Mais ne portons point d'envie à tous ceux qui se font craindre; ils perdent la douceur et d'aimer et d'être aimés.

L'AMITIÉ.

J'ai toujours admiré la morale d'Épicure, et je n'estime rien tant de sa morale, que la préférence qu'il donne à l'amitié sur toutes les autres vertus. En effet, la justice n'est qu'une vertu établie pour maintenir la société humaine; c'est l'ouvrage des hommes : l'amitié est l'ouvrage de la nature; l'amitié fait toute la douceur de notre vie, quand la justice, avec toutes ses rigueurs, a bien de la peine à faire notre sûreté. Si la prudence nous fait éviter quelques maux, l'amitié les soulage tous ; si la prudence nous fait acquérir des biens, c'est l'amitié qui en fait goûter la jouissance. Avez-vous besoin de conseils fidèles : qui peut vous les donner qu'un ami? Et quelle gêne serait-ce d'être tout resserré en

soi-même, de n'avoir que soi pour confident de ses affaires et de ses plaisirs! Les plaisirs ne sont plus plaisirs, dès qu'ils ne sont pas communiqués. *Sans la confiance d'un ami, la félicité du ciel serait ennuyeuse*[1]. J'ai observé que les dévots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour se faire des objets visibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'est de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Comme je n'ai aucun mérite éclatant à faire valoir, je pense qu'il me sera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes : c'est de m'être attiré pleinement la confiance de mes amis; et l'homme le plus secret que j'aie connu en ma vie n'a été plus caché avec les autres que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien celé, tant que nous avons été ensemble; et peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes

1. Pensée d'un ancien.

choses, lorsque nous avons été séparés. Le souvenir d'une confidence si chère m'est bien doux ; la pensée de l'état où il se trouve m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens ; et puisque je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'affliger, je n'en passerai aucun sans me plaindre.

Pour conserver une chose si précieuse que l'amitié, ce n'est pas assez de se précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus, il faut être en garde contre la justice. Les sévérités de la justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'amitié. Qui se pique d'être juste, ou se sent déjà méchant ami, ou se prépare à l'être. L'Évangile ne recommande guère la justice qu'il ne recommande aussi la charité ; et c'est, à mon avis, pour adoucir une vertu qui serait austère et presque farouche, si l'on n'y mêlait un peu d'amour. La justice, mêlée avec les autres vertus, est une chose admirable. Toute seule,

sans aucun mélange de bon naturel, de douceur et d'humanité, elle est plus sauvage que n'étaient les hommes qu'elle a assemblés; et l'on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la société qu'elle a établie.

L'amitié n'appréhende pas seulement la rigueur de la justice, elle craint les profondes réflexions d'une sagesse qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'amitié demande une chaleur qui l'anime, et ne s'accommode pas des circonspections qui l'arrêtent : elle doit toujours se rendre maîtresse des biens, et quelquefois de la vie, de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, il n'est pas défendu d'avoir des opinions différentes; mais la dispute doit être une conférence pour s'éclaircir, non pas une contestation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas se faire de la passion, où vous ne cherchez que des lumières.

LES AMIS.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir. Les amis importuns font souhaiter des indifférents agréables. Les difficiles nous donnent plus de peine par leur humeur qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs services. Les impérieux nous tyrannisent : il faut haïr ce qu'ils haïssent, fût-il aimable ; il faut aimer ce qu'ils aiment, quand nous le trouverions désagréable et fâcheux. Il faut faire violence à notre naturel, asservir notre jugement, renoncer à notre goût, et, sous le beau nom de *complaisance*, avoir une soumission générale pour tout ce qu'impose leur autorité. Les jaloux nous incommodent,

ennemis de tous les conseils qu'ils ne donnent pas, chagrins du bien qui nous arrive sans leur entremise, joyeux et contents du mal qui nous arrive par le ministère des autres. Il y a des amis de profession, qui se font un honneur de prendre notre parti sur tout; et ces vains amis ne servent à autre chose qu'à aigrir le monde contre nous, par des contestations indiscrètes. Il y en a d'autres qui nous justifient quand personne ne nous accuse, qui, par une chaleur imprudente, nous mettent en des affaires où nous n'étions pas, et nous en attirent que nous voudrions éviter. Se contente qui voudra de ces amitiés : pour moi, je ne me satisfais pas d'une bonne volonté nuisible, et je veux que cette bonne volonté soit accompagnée de discrétion et de prudence. L'affection d'un homme ne raccommode point ce que sa sottise a gâté. Je lui rends grâces de son zèle impertinent, et lui conseille d'en faire valoir le mérite parmi les sots. Si les lumières de l'entendement ne dirigent les mouvements du cœur, les amis sont plus propres à nous fâcher qu'à nous plaire, plus capables de nous nuire que de nous servir.

LES INGRATS.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui tait la grâce qu'il a reçue est un ingrat qui ne la méritait pas ; celui qui publie celle qu'il a faite la tourne en injure, montrant le besoin que vous avez eu de lui, à votre honte, et le secours qu'il vous a donné, par ostentation. J'aime qu'un honnête homme soit un peu délicat à recevoir, et sensible à l'obligation qu'il a reçue. J'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnaissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité : c'est une espèce de trafic,

que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les grâces.

C'est l'*ingratitude du cœur* qui, de toutes les ingratitudes, est la plus contraire à l'humanité : car il arrive à des personnes généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'amitié a des nœuds qui unissent, et non pas des chaînes qui lient.

Les femmes pensent être vertueuses, et ne sont qu'ingrates, lorsqu'elles refusent leur affection à des gens passionnés qui leur sacrifient toutes choses.

Il y a une espèce d'ingratitude, fondée sur l'opinion de notre mérite, où l'amour-propre représente une grâce que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la liberté a ses ingrats, comme l'amour-propre a les siens. Toute la sujétion que cet esprit de liberté fait permettre est seulement pour les lois. Ennemi, d'ailleurs, de la dépendance, il hait à se souvenir des obligations qui lui font sentir la supériorité du bienfaiteur. De là vient que les républicains sont ingrats; il leur semble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus se fit un mérite de sacrifier le sentiment de la reconnaissance à celui de la liberté; les bienfaits lui devinrent des injures, lorsqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il put tuer un bienfaiteur qui allait devenir un maître. Crime horrible! à l'égard des partisans de la reconnaissance. Vertu admirable! au gré des défenseurs de la liberté.

Il y a des hommes dont le cœur est sensible non-seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut.

Si l'amour-propre a ses ingrats présomp-

tueux, la défiance de mérite a d'imbéciles reconnaissants, qui reçoivent, pour une faveur particulière, la pure justice qu'on leur rend. Embarrassés de la liberté, et honteux de la servitude, ils se font des obligations qu'ils n'ont pas, pour se donner un prétexte honnête de dépendance.

~~~~~~

Je ne mettrai pas au nombre des reconnaissants certains misérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement favorable ; ce qui n'est pas une injure leur semble un bienfait.

~~~~~~

Il me reste à dire un mot d'une certaine reconnaissance des gens de la cour, où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de grâces qu'ils n'ont point reçues, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire,

et se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet art de reconnaissance n'est pas, bien assurément, une vertu ; mais c'est moins un vice qu'une adresse dont il n'est pas défendu de se servir, et dont il est permis de se défendre.

Les grands, à leur tour, se servent d'un art aussi délicat, pour s'empêcher de faire les grâces, que peut être celui des courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits, et, se plaignant toujours des ingrats, sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Je désirerais en ceux qui prétendent aux bienfaits moins d'adresse que de mérite, et en ceux qui les distribuent moins d'éclat que de générosité.

LA DISTRIBUTION DES GRACES

La justice a des égards, surtout dans la distribution des grâces : elle sait régler la libéralité de celui qui donne; elle considère le mérite de celui qui reçoit. La générosité, avec toutes ces circonstances, est une vertu admirable. Sans la justice, c'est le mouvement d'une âme véritablement noble, mais mal réglée, ou une fantaisie libre et glorieuse, qui se fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raison.

Il y a tant de choses à examiner touchant la distribution des bienfaits, que le plus sûr est de s'en tenir toujours à la justice, consultant la raison également sur les gens à qui l'on donne, et sur ce que l'on peut donner. Mais, parmi ceux qui ont dessein d'être

justes, combien y en a-t-il qui ne suivent que l'erreur d'un faux naturel, à récompenser et à punir ? Quand on se rend aux insinuations, quand on se laisse gagner aux complaisances, l'amour-propre nous fait voir comme une justice la profusion que nous faisons envers ceux qui nous flattent ; et nous récompensons les mesures artificieuses dont on se sert pour tromper notre jugement ou surprendre le faible de notre volonté.

LA SCIENCE DU DROIT.

Cette science du droit qui descend aux affaires des particuliers, on la laisse pour l'instruction des gens de robe, et on la rejette de celle des princes, comme honteuse, quoiqu'ils aient à donner des arrêts, à chaque moment de leur règne, sur la fortune, sur la liberté, sur la vie de leurs sujets. On parle toujours aux princes de la valeur, qui ne fait que détruire, et de la libéralité, qui ne fait que dissiper, si la justice ne les a réglées. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque vertu au besoin de chaque naturel; inspirer la libéralité aux avares, animer du désir de la gloire ceux qui aiment le repos, et retenir autant qu'on peut les ambitieux dans la règle de la justice. Mais,

quelque diversité qui se trouve dans leurs génies, la justice est toujours la plus nécessaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait aussi bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte qui limite le pouvoir du prince, puisqu'en la rendant à autrui, il apprend à se la rendre à lui-même.

LA JUSTICE.

Tous les hommes, en général, ne sauraient se donner trop de préceptes pour être justes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'est la justice qui a établi la société, et qui la conserve. Sans la justice, nous serions encore errants et vagabonds; et, sans elle, nos impétuosités nous rejetteraient bientôt dans la première confusion dont nous sommes heureusement sortis. Cependant, au lieu de reconnaître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gênés de l'heureuse sujétion où elle nous tient, et soupirons encore pour une liberté funeste, qui produirait le malheur de notre vie.

C'est par une aversion secrète pour la justice qu'on aime mieux donner que de rendre, et obliger que de reconnaître; aussi voyons-nous que les personnes libérales et généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La justice a une régularité qui les gêne.

LE PLAISIR.

On ne saurait avoir trop d'adresse à ménager ses plaisirs. Encore, les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation, en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif. Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal à propos dans un désordre ennemi de la politesse, ennemi des goûts véritablement délicats.

L'esprit a plus de part au goût des délicats qu'à celui des autres Sans les délicats, la galanterie serait inconnue, la musique rude, les repas malpropres et grossiers. C'est à eux qu'on doit tout ce que le raffinement de notre

siècle a trouvé de plus curieux dans les plaisirs.

~~~~~

Les plaisirs et le régime doivent avoir une espèce de concert et une proportion assez juste. Les plaisirs déréglés mettent la nature en désordre; une exactitude sèche et triste ternit les esprits, et insensiblement les éteint.

~~~~~

L'ART D'ÊTRE HEUREUX.

Je ne suis point de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur condition, au lieu de songer à l'adoucir.

~~~~~~~

Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, et des idées plaisantes dans l'avenir.

~~~~~~~

Le mal n'est pas d'être fou, mais d'avoir si peu de temps à l'être.

~~~~~~~

Quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop longtemps. Nous passons aisément de ces joies secrètes à des chagrins intérieurs; ce qui fait
~~~~~~~

que nous avons besoin d'économie dans la jouissance de nos propres biens, comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne sait que l'âme s'ennuie d'être toujours dans la même assiette, et qu'elle perdrait à la fin toute sa force, si elle n'était réveillée par les passions?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexion sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi; et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux.

Le vice n'est guère moins opposé à la mode qu'à la vertu. Pécher, c'est ne savoir pas vivre, et choquer la bienséance autant que la religion. Il ne fallait autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme pour se damner en France, présentement. Ceux qui n'ont pas assez de considération pour l'autre vie sont conduits au salut par les égards et les devoirs de celle-ci.

J'ai passé par toutes les conditions, et, après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse : la modération de ses désirs et le bon usage de sa fortune.

Il n'appartient qu'à Dieu de se considérer, et trouver en lui-même sa félicité, ou son repos. A peine saurions-nous jeter les yeux sur nous sans rencontrer mille défauts qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

Je ne veux point avoir un commerce trop long et trop sérieux avec moi-même. La solitude nous imprime je ne sais quoi de funeste par la pensée ordinaire de notre condition.

LA VIEILLESSE[1].

Quand nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous-mêmes. Arrivés à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui nous est étranger : rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens; tout se dissipe quand on pense en avoir un grand fond : l'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profusion de leur être, quand ils croient avoir longtemps à le posséder. Nous nous devenons plus chers à mesure que nous

1. A M. le maréchal de Créqui, qui avait demandé à Saint-Évremond ce qu'il pensait sur toutes choses en sa vieillesse.

sommes plus près de nous perdre. Autrefois, mon imagination errante et vagabonde se portait à toutes les choses étrangères; aujourd'hui, mon esprit se ramène au corps, et s'y unit davantage. A la vérité, ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison; c'est par la nécessité du secours et de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs; mais j'ai perdu tous les sentiments du vice, sans savoir si je dois ce changement à la faiblesse d'un corps abattu, ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'était auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse plus qu'aux avantages de ma vertu, et d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvements qu'à m'en réjouir. En effet, j'attribuerais mal à propos à ma raison la force de les soumettre, s'ils n'ont pas celle de se soulever. Quelque sagesse dont on se vante, en l'âge où je suis il est malaisé de connaître si les passions qu'on ne ressent plus sont éteintes ou assujetties.

Quoi qu'il en soit, dès lors que nos sens

ne sont plus touchés des objets, et que l'âme n'est plus émue par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence; mais l'indolence n'est pas sans douceur, et songer qu'on ne souffre point de mal est assez à un homme raisonnable pour se faire de la joie. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs. Si l'on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez sensible, sans mêler à cette heureuse disposition le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paraît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir, et elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister, et, au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auraient que le mal qu'on leur fait : par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présents : je garde

ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, et la sagesse est communément le fruit de l'expérience; mais, qu'on attribue cette vertu aux vieilles gens, ce n'est pas à dire qu'ils la possèdent toujours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'être sages, et de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a su introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La raison a presque tout fait dans les premières institutions, la fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or, la vieillesse seule a le droit de rappeler ce que l'une a perdu, et de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires, selon qu'ils me choquent ou qu'ils me plaisent; car, en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse, également, de

rejeter ce qui me déplaît, et de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache que pour moi qui reprends ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile que je perdrais à me dévouer plus longtemps à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; et, n'était la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerais par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimerait pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentiments d'amitié peuvent s'entretenir par la seule douceur de leur agrément. Dans un vrai sujet de haïr, on doit se défaire de ceux de la haine, par le seul intérêt de son repos. Une âme serait heureuse qui pourrait se refuser tout entière à certaines passions, et ne ferait seulement que se permettre à quelques autres. Elle serait sans crainte, sans tristesse, sans haine, sans jalousie; elle désirerait sans ardeur, espérerait sans inquiétude, et jouirait sans transport.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine.

On y souffre une contestation éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît, sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvements, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avait à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie, c'est que je n'ai presque jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposait point à ce que j'avais résolu de faire par devoir, et la raison consentait volontiers à ce que j'avais envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse, au contraire, que j'en ai été plus vicieux ; ce qui ne venait point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisait agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connaître comme un crime.

Il est certain qu'on connaît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent. D'ailleurs, le grand commerce du monde empêche toute attention, lorsqu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre; la multitude importune dans un autre où l'on revient naturellement à soi, ou, pour le plus, à un petit nombre d'amis qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des cours. Nous commençons, par elle, à chercher un milieu entre l'assiduité et l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux visage parmi des jeunes gens qui, loin de prendre pour sagesse notre sérieux, se moquent de nous de vouloir paraître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie et de la gaieté. Ne nous flattons pas de notre bon sens : une folie enjouée le saura confondre, et le faux d'une imagination qui brille dans la jeunesse

fera trouver ridicules nos plus délicates conversations. Si nous avons de l'esprit, allons en faire un meilleur usage dans les entretiens particuliers; car on se soutient mal, dans la foule, par les qualités de l'esprit contre les avantages du corps.

Cette justice que nous sommes obligés de nous faire ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le temps dont nous étions, ni accuser sans cesse avec chagrin celui qui leur est favorable. Ne crions point contre les plaisirs que nous n'avons plus; ne condamnons point des choses agréables qui n'ont que le crime de nous manquer.

Notre jugement doit toujours être le même. Il nous est permis de vivre, et non pas de juger, selon notre humeur. Il se forme dans la mienne je ne sais quoi de particulier, qui me fait moins considérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont que par l'embarras qu'elles donnent. Les spectacles, les fêtes, les assemblées, ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut essuyer pour les

voir. Je n'aime pas tant les concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me dégoûte dans les repas, et ce qui est fort recherché me paraît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare; mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

LA RETRAITE.

On ne voit rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer pour la retraite, et rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur âme trop assujettie à leur humeur se dégoûte du monde par son propre ennui; car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent aussi peu la solitude que le monde, s'ennuyant d'eux-mêmes, où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer, quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le ridicule où l'âge nous fait tomber presque toujours. Si nous quittons le monde à propos, on y conservera l'idée du mérite que nous aurons eu ; si nous y demeurons trop, on aura nos défauts devant les yeux,

et ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs, c'est une honte à un honnête homme de traîner les infirmités de la vieillesse dans une Cour où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'honnêteté, ce que le soin de notre réputation, ce que le bon sens, ce que la nature exige de nous. Mais le monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des plaisirs, tant que nous avons été capables de les goûter; il y aurait de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût.

Pour moi, je me résoudrais à vivre dans le couvent plutôt que de donner une espèce de compassion à mes amis, et à ceux qui ne le sont pas la joie malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est qu'on ne s'aperçoit pas quand on devient imbécile, ou ridicule. Il ne suffit point de connaître que l'on est tombé tout à fait; il faut sentir le premier qu'on tombe, et

prévenir, en homme sage, la connaissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changements qu'apporte l'âge nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant, je l'avoue; mais, parmi les pertes que nous faisons, il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si, après avoir perdu mes passions, les affections me demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs, et plus de discrétion dans mon procédé à l'égard des autres; si mon imagination diminue, je n'en plairai pas tant quelquefois, mais j'en importunerai moins, bien souvent; si je quitte la foule pour la compagnie, je serai moins dissipé; si je reviens des grandes compagnies à la conversation de peu de gens, c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs nous changeons parmi des gens qui changent aussi bien que nous, infirmes également, ou du moins sujets aux mêmes infirmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la faiblesse de l'âge, et je ne craindrai point de

suppléer avec l'art à ce qui commence à me manquer par la nature. Une plus grande précaution contre l'injure du temps, un ménagement plus soigneux de sa santé, ne scandaliseront point les personnes sages, et l'on se doit peu soucier de celles qui ne le sont pas.

A la vérité, ce qui déplaît dans les vieilles gens n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conservation ; on leur pardonnerait tout ce qui les regarde, s'ils avaient la même considération pour autrui ; mais l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice et d'indiscrétion ; car ils choquent mal à propos les inclinations de ceux qui compatissent le plus à leur faiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait désappris à vivre parmi les hommes, n'ayant que de la rudesse, de l'austérité, de l'opposition pour ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paraît vertu ; ils mettent au rang des vices tout ce qu'ils ne sauraient faire ; et, contraints de suivre la nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux et d'agréable.

Il n'y a point de temps où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la vieillesse; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnue. Un jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence; mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu, et se plaisent en leurs défauts, par la fausse ressemblance qu'ils ont à des qualités louables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'animer justement contre les vices. Le sérieux leur paraît du jugement, le flegme de la sagesse ; et de là vient cette autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout, le chagrin leur tenant lieu d'indignation contre le mal, et la gravité de suffisance.

Le seul remède, quand nous en sommes venus là, c'est de consulter notre raison, dans les intervalles où elle est dégagée de notre humeur, et de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vue des hommes. La sagesse alors est de les cacher; ce serait un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est

donc là qu'il faut mettre un temps entre la vie et la mort, et choisir un lieu propre à le passer dévotement, si on peut, sagement du moins, ou avec une dévotion qui donne de la confiance, ou avec une raison qui promette du repos. Quand la raison qui était propre pour le monde est usée, il s'en forme une autre pour la retraite, qui, de ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes, nous sait rendre véritablement sages pour nous-mêmes.

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE.

Aussitôt que je sus votre disgrâce[1], je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir; et je vous écris présentement, pour vous dire qu'il faut éviter au moins le chagrin, dans le temps où il n'est pas en notre pouvoir de goûter la joie. S'il y a d'honnêtes gens au lieu où vous êtes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus ; et si vous n'y en trouvez pas, les livres et la bonne chère vous peuvent être d'un grand secours et d'une assez douce consolation. Je vous parle en maître qui peut donner des leçons, non pas

1. Le comte d'Olonne, M. de Vineuil, l'abbé d'Effiat, et deux ou trois autres, ayant tenu quelques discours libres contre le Roi, furent exilés de la Cour en 1674. M. d'Olonne fut d'abord relégué à Orléans ; mais il eut ensuite permission de se retirer dans sa terre de Montmirel, près de *Villers-Cotterets*.

que je présume beaucoup de la force de mon esprit; mais je pense avoir quelque droit à prendre de l'autorité sur les nouveaux disgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires et des malheurs.

Parmi les livres que vous choisirez pour votre entretien à la campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets sur votre humeur par leur agrément, plutôt qu'à ceux qui prétendent fortifier votre esprit par leurs raisons. Les derniers combattent le mal, ce qui se fait toujours aux dépens de la personne en qui le combat se passe; les premiers le font oublier, et à une douleur oubliée il n'est pas difficile de faire succéder le sentiment de la joie.

La morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne conscience, et j'ai vu sortir de son école des gens graves et composés, qui donnaient un tour fort ridicule à la prud'homie. Les vrais honnêtes gens n'ont que faire de ses leçons; ils connaissent le bien par la seule justesse de leur goût, et s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il y ait de certaines occasions où son aide n'est point à rejeter; mais, où l'on peut avoir besoin

de son aide, on se passerait bien de ces occasions.

Si vous étiez réduit à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrais de lire SÉNÈQUE, et de l'imiter; encore aimerais-je mieux me laisser aller à la nonchalance de PÉTRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'acquiert pas sans beaucoup d'efforts.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la patrie, je vous conseillerais de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchaient à mourir pour le bien de leur pays; mais, en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, et de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de votre vie. Or, cela étant comme il est, laissez là toute étude de sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la confiance dans SÉNÈQUE, et vous n'y trouverez que de l'austérité. PLUTARQUE sera moins gênant; cependant il vous rendra grave et sérieux plus que tranquille. MONTAIGNE vous fera mieux connaître l'homme qu'aucun autre, mais c'est l'homme avec toutes ses faiblesses : connais-

sance utile dans la bonne fortune pour la modération, triste et affligeante dans la mauvaise.

Que les malheureux ne cherchent donc pas dans les livres à s'attrister de nos misères, mais à se réjouir de nos folies; et, par cette raison, vous préférerez à la lecture de SÉNÈQUE, de PLUTARQUE et de MONTAIGNE, celle de LUCIEN, de PÉTRONE, de DON QUICHOTTE. Je vous recommande surtout DON QUICHOTTE; quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joie.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans mes malheurs que je le parais dans les vôtres, et qu'il est malhonnête de donner toutes ses douleurs à ses maux, lorsqu'on garde son indifférence et sa gaieté même pour ceux de ses amis. J'en demeurerais d'accord avec vous, si j'en usais de la sorte. Mais je puis dire avec vérité que je ne suis guère moins sensible à votre exil que vous-même; et la joie que je vous conseille est à dessein de m'en attirer, quand je vous aurai vu capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous parais aujourd'hui, ce n'est pas que je le fusse en effet. Je croyais que les disgrâces exigeaient de nous la bienséance d'un air douloureux, et que cette mortification apparente était un respect dû à la volonté des supérieurs, qui songent rarement à nous punir, sans dessein de nous affliger. Mais sachez que, sous de tristes dehors et une contenance mortifiée, je me suis donné toute la satisfaction que j'ai su trouver en moi-même, et tout le plaisir que j'ai pu prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la morale, je serais ridicule moi-même si je continuais un discours si sérieux; ce qui me fait passer à des conseils moins gênants que les instructions.

Accommodez, autant qu'il vous sera possible, votre goût à votre santé; c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable et le nécessaire en deux choses qui ont été presque toujours opposées. Pour ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'être sobre et délicat. Et que ne doit-on pas faire pour apprendre à

manger délicieusement aux heures des repas, ce qui tient l'esprit et le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres? On peut être sobre sans être délicat, mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a les deux qualités ensemble! Il ne sépare point son régime d'avec son plaisir.

N'épargnez aucune dépense pour avoir des vins de Champagne, fussiez-vous à deux cents lieues de Paris; ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon goût, et à peine conservent-ils un reste de vieille réputation chez les marchands. Il n'y a point de province qui fournisse d'excellents vins pour toutes les saisons que la Champagne : elle nous fournit les vins d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, jusqu'au printemps, Tessy, Sillery, Versenay, pour le reste de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfère de tous les vins, sans me laisser aller à des modes de goûts qu'introduisent de faux délicats, je vous dirai que le vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de terroir, d'un agrément le plus exquis par son goût de pêche qui lui est

particulier, et le premier, à mon avis, de tous les goûts. Léon X, Charles-Quint, François Ier, Henry VIII, avaient tous leur propre maison dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus curieusement leurs provisions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands princes à démêler, avoir du vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs soins.

Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, et beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût que par l'utilité de son usage. Du mouton tendre et succulent; du veau de bon lait, blanc et délicat; la volaille de bon suc, moins engraissée que nourrie ; la caille grasse prise à la campagne; un faisan, une perdrix, un lapin, qui sentent bien, chacun dans son goût, ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire, en différentes saisons, les délices de vôtre repas. La gélinotte de bois est estimable, surtout par

son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes et où je suis, par sa rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins que leur argent ou leur adresse aura sauvés de l'arrière-ban, louez le lièvre, le cerf, le chevreuil, le sanglier, et n'en mangez point; que les canards et presque les sarcelles s'attirent la même louange. De toute les viandes noires, la seule bécassine sera sauvée, en faveur du goût, avec un léger préjudice de santé.

Que tous mélanges et compositions de cuisine appelés *ragoûts* ou *hors-d'œuvre* passent auprès de vous pour des espèces de poisons; si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal; si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre et leurs oignons ne ruinent, à la fin, votre goût, et n'altèrent bientôt votre santé. Les sauces toutes simples, que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de malfaisant. Le sel et l'orange sont l'assaisonnement le plus naturel; les fines herbes sont plus saines et ont quelque chose de plus exquis que les épices, mais elles ne sont pas également pro-

pres à toutes choses; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, et les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relèvent le propre goût de la viande, sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des vins et de la condition des viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du goût et de la santé.

Que la nature vous incite à boire et à manger par une disposition secrète, qui se fait légèrement sentir, et ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, et la plus agréable de nous dégoûter ; où il y a de la faim, la nécessité de manger est une espèce de mal qui en cause un autre, après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appétit donne de l'exercice à notre chaleur naturelle dans la digestion ; l'avidité lui prépare du travail et de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une disposition agréable, c'est de ne souffrir ni vide ni réplétion.

Voilà tous les conseils que mon expérience

m'a su fournir pour la lecture et pour la bonne chère. Je ne veux pas finir sans toucher un mot de ce qui regarde l'amour.

Si vous avez une maîtresse à Paris, oubliez-la le plus tôt qu'il vous sera possible; car elle ne manquera pas de changer, et il est bon de prévenir les infidèles. Une personne aimable, à la cour, y veut être aimée, et, là où elle est aimée, elle aime à la fin. Celles qui conservent de la passion pour les gens qu'elles ne voient plus en font naître bien peu en ceux qui les voient; la continuation de leur amour pour les absents est moins un honneur à leur constance qu'une honte à leur beauté. Ainsi, monsieur, que votre maîtresse en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon sens vous la doit faire quitter, comme trompeuse, ou comme méprisée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de votre disgrâce, vous ne devez pas en mettre à votre amour.

Les courtes absences animent les passions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que se tourne votre esprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choses trop sérieuses : la dis-

grâce n'a que trop de sa propre pesanteur.

Il y en a que leur malheur a rendu dévots, par un certain attendrissement, par une pitié secrète qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. Jamais disgrâce ne m'a donné cette espèce d'attendrissement : la nature ne m'a pas fait assez sensible à mes propres maux. La perte de mes amis pourrait me donner de ces douleurs tendres, et de ces tristesses délicates dont les sentiments de dévotion se forment, avec le temps.

Je ne conseillerais jamais à personne de résister à la dévotion qui se forme de la tendresse, ni à celle qui nous donne de la confiance : l'une touche l'âme agréablement, l'autre assure à l'esprit un doux repos. Mais tous les hommes, et particulièrement les malheureux, doivent se défendre avec soin d'une dévotion superstitieuse qui mêlerait sa noirceur avec celle de l'infortune.

LA PHILOSOPHIE

LA RELIGION ET LA MORT

CONVERSATION

DU MARÉCHAL D'HOCQUINCOURT

AVEC LE PÈRE CANAYE.

Comme je dînais un jour[1] chez M. le maréchal d'Hocquincourt, le P. Canaye, qui y dînait aussi, fit tomber le discours, insensiblement, sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous; et, après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter plus que la peste ces esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que

1. Le maréchal était gouverneur de Péronne.

moi? Bardouville[1] et Saint-Ibal[2] ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de M. le comte[3] contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts! Je ferais un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf. Ce n'étaient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette[4] était un brave homme, et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étais le sien, dans la maladie dont il mourut. Je le voyais mourir d'une petite fièvre, comme aurait pu faire une femme; et j'enrageais de voir La Frette, ce La Frette qui s'était battu contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur de notre ami; ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet, pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyais le pistolet sur la tête,

1. Ami de Desbarreaux.

2. Henri d'Escars, sieur de Saint-Ibars, ou Saint-Ibal, parent du cardinal de Retz, ami de Bardouville.

3. Le comte de Soissons.

4. Tallemant, t. IV, p. 245, 289 (éd. de P. Paris).

quand un b..... de jésuite, qui était dans la chambre, me poussa le bras, et détourna le coup. Cela me mit en si grande colère contre lui que je me fis jansénite.

— Remarquez-vous, monseigneur, dit le P. Canaye, remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets? *Circuit quærens quem devoret*[1]. Vous concevez un petit dépit contre nos Pères : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer, pour vous faire janséniste. *Vigilate, vigilate*[2]: on ne saurait être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.

— Le père a raison, dit le maréchal. J'ai ouï dire que le diable ne dort jamais. Il faut faire de même : bonne garde, bon pied, bon œil; mais quittons le diable, et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre devant toutes choses, Mme de Montbazon après la guerre, et, tel que vous me voyez, la philosophie, après Mme de Montbazon.

— Vous avez raison, reprit le Père, d'aimer la guerre, monseigneur : la guerre vous aime

1. Il rôde cherchant qui dévorer.

2. Veillez, veillez.

bien aussi; elle vous a comblé d'honneur. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi, moi? le roi m'a donné la direction de l'hôpital de son armée de Flandre : n'est-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le P. Canaye eût dû devenir soldat? Je le suis, monseigneur, et ne rends pas moins de services à Dieu dans le camp que je ne lui en rendrais au collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, et servir son prince, est servir Dieu. Mais, pour ce qui regarde Mme de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos désirs étaient criminels. Vous ne la convoitiez pas, monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente!...

— Quoi! mon Père, vous voudriez que j'aimasse comme un sot? Le maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris, dans les ruelles, à ne faire que soupirer. Je voulais, mon père, je voulais..... vous m'entendez bien!

— JE VOULAIS! Quels JE VOULAIS? En vérité, monseigneur, vous raillez de bonne grâce. Nos Pères de Saint-Louis seraient

bien étonnés de ces JE VOULAIS ! Quand on a été longtemps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, monseigneur, pour vous divertir.

— Il n'y a point là de divertissement, mon Père ; savez-vous à quel point je l'aimais?

— *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR[1].

— Point d'*aras*, mon Père. Voyez-vous, dit le maréchal, en prenant un couteau dont il serrait le manche, voyez-vous, si elle m'avait commandé de vous tuer, je vous aurais enfoncé ce couteau dans le cœur. »

Le Père, surpris du discours, et plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvait ; mais, ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloignait insensiblement du maréchal, par un mouvement de fesses imperceptible. Le maréchal le suivait par un autre tout semblable ; et, à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il allait mettre son ordre à exécution.

La malignité de la nature me fit prendre

1. Jusqu'aux autels.

plaisir, quelque temps, aux frayeurs de la Révérence; mais, craignant à la fin que le maréchal, dans son tranport, ne rendît funeste ce qui n'avait été que plaisant, je le fis souvenir que Mme de Montbazon était morte[1], et lui dis qu'heureusement le P. Canaye n'avait rien à craindre d'une personne qui n'était plus.

« Dieu fait tout pour le mieux, reprit le maréchal. La plus belle du monde[2] commençait à me lanterner, lorsqu'elle mourut. Il y avait toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé[3], un petit janséniste, qui lui parlait de la grâce devant le monde, et qui l'en-

1. Madame la duchesse de Montbazon, fille du comte de Vertus, était encore en vie; elle ne mourut qu'en 1657. M. de Saint-Évremond ne l'ignorait pas; mais il a cru qu'on lui pardonnerait aisément cet anachronisme, si on pensait qu'il était difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avait saisi. M. Bayle avait déjà fait cette remarque dans les *Nouvelles de la république des lettres*, décembre 1686, art. IV (Des Maizeaux). Je croirais plutôt que ce morceau piquant a été ajouté en 1662. (M. Ch. Giraud.)

2. C'est ainsi que le maréchal d'Hocquincourt appelait Mme de Montbazon.

3. Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, si connu depuis comme réformateur de la Trappe, avait été, avant sa conversion, l'amant de la duchesse de Montbazon; et il paraît certain que la mort prompte et inopinée de la duchesse décida la conversion de l'abbé de Rancé. Mme de Montbazon mourut de la petite vérole, dans une maison de campagne. On prétend que

tretenait de tout autre chose en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénistes. Auparavant, je ne perdais pas un sermon du P. Desmares[1], et je ne jurais que par MM. de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites depuis ce temps-là ; et, si mon fils a jamais des enfants, je veux qu'ils étudient au collége de Clermont, sous peine d'être déshérités.

— Oh ! que les voies de Dieu sont admirables ! s'écria le P. Canaye. Que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui monseigneur voulait du bien ; le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie, pour mettre la conscience de monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine*[2].

Après que le bon père eut fini ses pieuses

Rancé, qui était parti de Paris sur la première nouvelle de la maladie, arrivant dans cette maison, et ne trouvant personne à l'entrée, monta dans l'appartement de la duchesse par un escalier dérobé qu'il connaissait, et que le premier objet qui s'offrit à sa vue, ce fut la tête de Mme de Montbazon qu'on avait coupée, parce que le cercueil s'était trouvé trop court, et à côté de la tête, ses yeux sur une assiette. Cette vue fit, dit-on, une impression si vive sur Rancé, qu'il renonça au monde, et qu'il établit dans son abbaye de la Trappe la réforme qu'on connaît. Il y mourut le 26 octobre 1702. (Des Maizeaux.)

1. Le P. Desmares, prédicateur renommé de l'Oratoire.

2. Admirables sont tes jugements, Seigneur.

réflexions, je crus qu'il m'était permis d'entrer en discours, et je demandai à M. le maréchal si l'amour de la philosophie n'avait pas succédé à la passion qu'il avait eue pour Mme de Montbazon.

« Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le maréchal, je ne l'ai que trop aimée; mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avait tellement embrouillé la cervelle de *premiers parents*, de *pomme*, de *serpents*, de *paradis terrestre*, et de *chérubins*, que j'étais sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyais rien. Depuis ce temps-là, je me ferais crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison : au contraire, moins que jamais; mais je ne saurais que vous dire, je me ferais crucifier, sans savoir pourquoi.

— Tant mieux, monseigneur, reprit le Père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux; ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. POINT DE RAISON ! C'est la vraie religion cela. POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce ! *Estote sicut infantes*, soyez comme des enfants. Les

enfants ont encore leur innocence. Et pourquoi? Parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu!* bienheureux les pauvres d'esprit! ils ne pèchent point. La raison? C'est qu'ils n'ont point de raison. POINT DE RAISON; JE NE SAURAIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAIS POURQUOI! Les beaux mots! Ils devraient être écrits en lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOIE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE, MOINS QUE JAMAIS. En vérité, cela est divin, pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. POINT DE RAISON! Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce[1]! »

Le père eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avait contre la raison; mais on apporta des lettres de la cour à M. le maréchal, ce qui rompit un si pieux entretien. Le maréchal les lut tout haut, et, après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenaient : « Si je voulais faire le politique comme les autres, je me retirerais dans mon cabinet pour lire les dépêches de la cour;

2. Voyez le jugement que M. Bayle a fait de ce passage dans le troisième Éclaircissement mis à la fin de son Dictionnaire. (Des Maizeaux.)

mais j'agis et je parle toujours à cœur ouvert. M. le cardinal me mande que Stenay est pris[1], que la cour sera ici dans huit jours, et qu'on me donne le commandement de l'armée qui a fait le siége, pour aller secourir Arras avec Turenne et La Ferté. Je me souviens bien que Turenne me laissa battre par M. le Prince[2], lorsque la cour était à Gien; peut-être que je trouverai l'occasion de lui rendre la pareille. Si Arras était sauvé, et Turenne battu, je serais content : j'y ferai ce que je pourrai, je n'en dis pas davantage[3]. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, et le sujet de plainte qu'il pensait avoir contre M. de Turenne; mais on nous avertit que le convoi était déjà assez loin de la ville : ce qui nous fit prendre congé plus tôt que nous n'aurions fait.

Le P. Canaye, qui se trouvait sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. « Et quel cheval voulez-vous, mon

1. Stenay fut pris le 6 d'août 1654.

2. A Bléneau, le 7 d'avril 1652.

3. Ces trois maréchaux, ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Espagnols, entrèrent dans Arras, et obligèrent le prince de Condé à se retirer.

Père? dit le maréchal. — Je vous répondrai, monseigneur, ce que répondit le bon P. Suarez au duc de Medina Sidonia, dans une pareille rencontre : *qualem me decet esse, mansuetum*[1] : tel qu'il faut que je sois : doux, paisible. *Qualem me decet esse, mansuetum.*

— J'entends un peu de latin, dit le maréchal : *mansuetum* serait meilleur pour des brebis que pour des chevaux. Qu'on donne mon cheval au Père! j'aime son ordre, je suis son ami : qu'on lui donne mon bon cheval! »

J'allai dépêcher mes petites affaires, et ne demeurai pas longtemps sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre P. Canaye. Je le rencontrai, dans la marche, sur le bon cheval de M. d'Hocquincourt : c'était un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action; il mâchait éternellement son mors, allait toujours de côté, hennissait de moment en moment; et, ce qui choquait fort la modestie du Père, il prenait indécemment tous les chevaux qui approchaient de lui pour des

1. Tel qu'il me convient d'être, plein de mansuétude.

cavales. « Eh ! que vois-je, mon père ? lui dis-je en l'abordant. Quel cheval vous a-t-on donné ? Où est la monture du bon P. Suarez, que vous avez tant demandée ?

— Ah ! monsieur, je n'en puis plus, je suis roué !... »

Il allait continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre : cent cavaliers se débandent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du Père, accoutumé au feu sous le maréchal, emporte son homme, et lui fait passer, en moins de rien, tous ces débandés. C'était une chose plaisante de voir le jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le Père au milieu de trente cavaliers qui lui donnaient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une Occasion.

Le Père recevait la louange avec une modestie apparente ; mais, en son âme, il méprisait fort le *mansuetum* du bon P. Suarez, et se savait le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensait avoir faites sur le barbe[1]

1. C'est-à-dire le cheval *barbe :* on appelait ainsi les chevaux venus de Barbarie.

de M. le maréchal; il ne fut pas longtemps sans se souvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* A mesure qu'il se refroidissait, il sentait un mal que la chaleur lui avait rendu insensible; et, la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettait le repos de la société et la douceur de la vie paisible qu'il avait quittée. Mais toutes ses réflexions ne servaient de rien. Il fallait aller au camp, et il était si fatigué du cheval que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa première peine, et l'exemptai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il aurait pu souhaiter. Il me remercia mille fois, et fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en jésuite réservé qu'en homme libre et sincère[1]. Je lui demandai quel sentiment il avait de M. d'Hocquincourt. « C'est un bon seigneur, me dit-il, c'est une bonne âme; il a quitté

1. M. de Saint-Evremond avait fait sa rhétorique sous le P. Canaye, au collége de Clermont. (Des Maizeaux.)

les jansénistes : nos pères lui sont fort obligés; mais, pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, et ne lui emprunterai jamais de cheval. »

Content de cette première franchise, je voulais m'en attirer encore une autre. « D'où vient, continuai-je, la grande animosité qu'on voit entre les jansénistes et vos Pères? Vient-elle de la diversité des sentiments sur la doctrine de la GRACE? — Quelle folie! quelle folie! me dit-il, de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la même chose sur la GRACE! Ce n'est ni la GRACE ni les CINQ PROPOSITIONS qui qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les jansénistes nous ont trouvés en possession du gouvernement, et ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur et l'indulgence; ils affectent l'austérité et la rigueur. Nous consolons les âmes par des exemples de la miséricorde de Dieu; ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance, et veulent s'assujettir ceux que nous

nous voulons attirer. Ce n'est pas que les uns et les autres n'aient dessein de sauver les hommes, mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant ; et, à vous parler franchement, l'intérêt du directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlerais à M. le maréchal. J'étais purement jésuite avec lui, et j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. »

Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avait fait prendre, et il me semblait que la louange lui plaisait assez. Je l'eusse continuée plus longtemps; mais, comme la nuit approchait, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le père aussi content de mon procédé que j'étais satisfait de sa confidence.

LES JANSÉNISTES.

Je vous dirai[1] que nous avons de fort beaux esprits qui font valoir le jansénisme par leurs ouvrages; de vains discoureurs qui, pour se faire honneur d'être jansénistes, entretiennent une dispute continuelle dans les maisons; des gens sages et habiles, qui gouvernent prudemment les uns et les autres. Vous trouverez dans les premiers de grandes lumières, assez de bonne foi, souvent trop de chaleur, quelquefois un peu d'animosité. Il y a dans les seconds beaucoup d'entêtement et de fantaisie; les moins utiles fortifient le parti par le nombre; les plus considérables lui donnent de l'éclat par leur qualité. Pour les

1. Saint-Evremond fait parler ici un janséniste, Louis Stuart d'Aubigny, oncle du duc de Richemond et de Lenox.

politiques, ils s'emploient chacun selon son talent, et gouvernent la machine par des moyens inconnus aux personnes qu'ils font agir.

Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la Grace, qui traitent cette question si célèbre et si souvent agitée ; ceux qui mettent le concile au-dessus du pape, qui s'opposent à son infaillibilité, qui choquent les grandes prétentions de la cour de Rome, sont persuadés de ce qu'ils disent ; capables toutefois de changer de sentiment s'il arrive un jour que les jésuites trouvent à propos de changer d'opinion. Nos directeurs se mettent peu en peine de la doctrine ; leur but est d'opposer société à société, de se faire un parti dans l'église, et, du parti dans l'église, une cabale dans la cour. Ils font mettre la réforme dans un couvent, sans se réformer ; ils exaltent la pénitence, sans la faire ; ils font manger des herbes à des gens qui cherchent à se distinguer par des singularités, tandis qu'on leur voit manger tout ce que mangent les personnes de bon goût. Cependant nos directeurs, tels que je les dépeins, servent mieux le jansénisme par

leur direction que ne font nos meilleurs écrivains par leurs beaux livres.

Les jansénistes, voulant faire des saints de tous les hommes, n'en trouvent pas dix, dans un royaume, pour faire des chrétiens tels qu'ils les veulent. Le christianisme est divin, mais ce sont des hommes qui le reçoivent; et, quoi qu'on fasse, il faut s'accommoder à l'humanité. Une philosophie trop austère fait peu de sages; une politique trop rigoureuse, peu de bons sujets; une religion trop dure, peu d'âmes religieuses qui le soient longtemps. Rien n'est durable qui ne s'accommode à la nature. Il est certain que des docteurs trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour les péchés; la pénitence qu'ils prêchent fait préférer la facilité qu'il y a de demeurer dans le vice aux difficultés qu'il y a d'en sortir.

LES JÉSUITES.

Si je hais les esprits chagrins qui mettent du péché en toutes choses, je ne hais pas moins les docteurs faciles et complaisants qui n'en mettent à rien, qui favorisent le dérèglement de la nature, et se rendent partisans secrets des méchantes mœurs. L'Évangile, entre leurs mains, a plus d'indulgence que la morale; la religion, ménagée par eux, s'oppose plus faiblement au crime que la raison. J'aime les gens de bien éclairés, qui jugent sainement de nos actions, qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, et nous détournent, autant qu'il leur est possible, des mauvaises. Je veux qu'un discernement juste et délicat leur fasse connaître la véritable différence des choses; qu'ils distinguent l'effet

d'une passion, et l'exécution d'un dessein; qu'ils distinguent le vice du crime, les plaisirs du vice; qu'ils excusent nos faiblesses, condamnent nos désordres; qu'ils ne confondent pas des appétits légers, simples et naturels, avec de méchantes et perverses inclinations. Je veux, en un mot, une morale chrétienne, ni austère, ni relâchée.

LA FOI.

Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais; et c'est un des malheurs de notre vie de ne pouvoir naturellement nous assurer s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu que nous pûssions bien connaître ce que nous sommes; et, parmi des désirs trop curieux de savoir tout, il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les ressorts de notre âme, mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir, et ce savant Ouvrier se réserve à lui seul l'intelligence de son ouvrage.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

C'est affaire aux insensés de compter sur une vie qui doit finir, et qui peut finir à toute heure.

~~~~~~

La simple curiosité nous ferait chercher avec soin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous sommes trop chers pour consentir à notre perte tout entière. L'amour-propre résiste, en secret, à l'opinion de notre anéantissement. La volonté nous fournit sans cesse le désir d'être toujours, et l'esprit, intéressé en sa propre conservation, aide ce désir de quelque lumière, dans une chose d'elle-même fort obscure. Cependant, le corps, qui se voit mourir sûrement, comme s'il ne
~~~~~~

voulait pas mourir seul, prête des raisons pour envelopper l'esprit dans sa ruine; tandis que l'âme s'en fait une, pour croire qu'elle peut subsister toujours.

Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appelé au secours de mes réflexions les lumières des anciens et des modernes; j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'*Immortalité de l'âme*; et après l'avoir lu avec attention, la preuve la plus sensible que j'aie trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le désir que j'ai de toujours être.

LA RELIGION.

Dans la diversité des créances qui partage le christianisme, la vraie catholicité me tient, à elle seule, autant par mon élection, si j'avais encore à choisir, que par habitude et par les impressions que j'en ai reçues. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, et je n'eus jamais ce zèle indiscret qui nous fait haïr les personnes parce qu'elles ne conviennent pas de sentiments avec nous. L'amour-propre forme ce faux zèle, et une séduction secrète nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour notre opinion.

Ce que nous appelons aujourd'hui *les reli-*

gions n'est, à bien prendre, que *différence dans la religion*, et non pas *religion différente*. Je me réjouis de croire plus sainement qu'un huguenot; cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'opinion, il m'est cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'est de se communiquer par quelque chose. Vous n'inspirerez jamais l'amour de la réunion si vous n'ôtez d'abord la haine de la division. On peut se rechercher comme sociables, mais on ne revient point à des ennemis. La feinte et l'hypocrisie sont les seules choses qui doivent être odieuses : car qui croit de bonne foi, quand il croirait mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute. L'aveuglement du corps attire la compassion. Que peut avoir celui de l'esprit pour exciter de la haine? Dans la plus grande tyrannie des anciens, on laissait à l'entendement une pleine liberté de ses lumières; et il y a des nations, aujourd'hui, parmi les chrétiens, où l'on impose la loi de se persuader ce qu'on ne peut croire. Selon mon sentiment, chacun doit être libre dans sa créance, pourvu qu'elle

n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des souverains, ils s'ouvrent et se ferment comme il leur plaît; mais notre cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur Maître.

Nous confessons la nécessité de la créance; mais la charité a été ordonnée par Jésus-Christ, et la doctrine des mystères n'a été bien établie que longtemps après sa mort. Lui-même n'a pas expliqué si nettement ce qu'il était que ce qu'il a voulu; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir que de se laisser connaître. La foi est obscure; la loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au-dessus de notre intelligence; ce que nous avons à faire est à la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumière pour bien agir; nous en voulons, pour savoir trop; et, au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnements sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait; mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons, sans passion, à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.

C'est un mauvais moyen, pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalousie de l'esprit. Un homme défend ses lumières, ou comme vraies, ou comme siennes; et, de quelque façon que ce soit, il forme cent oppositions contre celui qui le veut convaincre. La nature, donnant à chacun son propre sens, paraît l'y avoir attaché avec une secrète et amoureuse complaisance. L'homme peut se soumettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il est; il peut s'avouer inférieur en courage et en vertu; mais il a honte de se confesser assujetti au sens d'un autre. Sa répugnance la plus naturelle est de reconnaître

en qui que ce soit une supériorité de raison.

Notre premier avantage, c'est d'être nés raisonnables; notre première jalousie, c'est de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes conversions qui se sont faites, nous trouverons que les âmes ont été touchées, et les entendements peu convaincus. C'est dans le cœur que se forme la première disposition à recevoir les vérités chrétiennes.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impression de sa grâce que nos entendements à celle de sa lumière. Son immensité confond notre petite intelligence; sa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne sais quoi, au fond de notre âme, qui se meut secrètement pour un Dieu que nous ne pouvons connaître; et de là vient que, pour travailler à la conversion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce, où nous puissions leur inspirer nos mouvements. Car, dans une dispute de religion, l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais, dans une habitude

douce et pieuse, il est aisé à l'âme de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considérer la religion chrétienne, on dirait que Dieu a voulu la dérober aux lumières de notre esprit, pour la tourner sur les mouvements de notre cœur. *Aimer Dieu et son prochain* la comprend toute, selon saint Paul. Et qu'est-ce autre chose que nous demander la disposition de notre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes? C'est nous obliger proprement à vouloir faire, par les tendresses de l'amour, ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des lois, et ce que la morale nous prescrit par un ordre austère de la raison.

~~~~~

Dans la diversité des opinions, on a vu naître celle des partis; et l'attachement des partis a produit les persécutions et les guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle manière on prenait, au sacrement, ce qu'on était d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore, et qui durera toujours, jusqu'à ce que la religion repasse de la curio-
~~~~~

sité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs, et que, rebutée de la folle présomption de nos lumières, elle aille retrouver les doux mouvements de notre amour.

L'humanité mêle aisément ses erreurs en ce qui regarde la créance; elle se mécompte peu dans la pratique des vertus : car il est moins en notre pouvoir de penser juste sur les choses du ciel que de bien faire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de justice et de charité. Quelquefois le ciel ordonne, et la nature s'oppose; quelquefois la nature demande ce que défend la raison. Sur la justice et la charité, tous les droits sont concertés; il y a comme un accord général entre le ciel, la nature et la raison.

La diversité des tempéraments a beaucoup de part aux divers sentiments qu'ont les hommes sur les choses surnaturelles. Les âmes douces et tendres se portent à l'amour de Dieu, les timides se tournent à la crainte

de l'enfer, les irrésolus vivent dans le doute, les prudents vont au plus sûr sans examiner le plus vrai, les dociles se soumettent, les opiniâtres s'obstinent dans le sentiment qu'on leur a donné ou qu'ils se forment eux-mêmes, et les gens attachés à la raison veulent être convaincus par des preuves qu'ils ne trouvent pas.

Quand les hommes auront retiré du christianisme ce qu'ils y ont mis, il n'y aura qu'une même religion, aussi simple dans sa doctrine que pure dans sa morale.

La doctrine est contestée partout; elle servira éternellement de matière à la dispute, dans toutes les religions; mais on peut convenir de ce qui regarde les mœurs. Le monde est d'accord sur les commandements que Dieu nous fait, et sur l'obéissance qui lui est due : car alors Dieu s'explique à l'homme en des choses que l'homme connaît et qu'il sent. Pour les mystères, ils sont au-dessus de l'es-

prit humain, et nous cherchons inutilement à connaître ce qui ne peut être connu, ce qui ne tombe ni sous les sens, ni sous la raison. La coutume en autorise le discours, la seule grâce en peut inspirer la créance.

Il ne dépend pas de nous de croire ce qu'on veut, ni même ce que nous voulons. L'entendement ne saurait se rendre qu'aux lumières qu'on lui donne; mais la volonté doit se soumettre aux ordres qu'elle reçoit.

Je doute un peu de la persuasion de ces prêcheurs qui, nous offrant le royaume des cieux en public, sollicitent en particulier un petit bénéfice avec le dernier empressement.

Dans la plupart des chrétiens, l'envie de croire tient lieu de créance; la volonté leur fait une espèce de foi par les désirs, que l'entendement leur refuse par ses lumières.

Que les personnes grossières et sensuelles

se plaignent de notre religion pour la contrainte qu'elle leur donne; les gens délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts et les repentirs. Plus entendue que la philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs, plus sage que la philosophie austère dans la science des mœurs, elle épure notre goût pour la délicatesse, et nos sentiments pour l'innocence.

Le vrai chrétien sait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent sont des biens que Dieu lui envoie; les biens qui lui manquent sont les maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est bienfait, tout lui est grâce en ce monde; et, quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux; la reli-

gion chrétienne en fait jouir, et l'on peut dire sérieusement sur elle ce que l'on dit galamment de l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

LA MORT.

A parler de bon sens, toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La faiblesse, la résolution, tout est égal au dernier moment; et il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre vie attendue avec confiance, dans une assiette à tout espérer et à ne rien craindre. Du reste, il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes gens sont allés devant nous, et où nous serons suivis de tant d'autres.

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne saurait l'évi-

ter. La philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, et ne l'ôte pas ; la religion y apporte moins de confiance que de crainte.

A juger sainement les choses, la sagesse consiste plus à nous faire vivre tranquillement, qu'à nous faire mourir avec confiance.

Les belles morts fournissent de beaux discours aux vivants, et peu de consolation à ceux qui meurent.

Attendant la rigueur de ce commun destin,
Mortel, aime la vie, et n'en crains pas la fin.

SAINT-ÉVREMOND

PEINT PAR LUI-MÊME.

C'est un philosophe[1] également éloigné du superstitieux et de l'impie; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur

1. Parmi les meilleures pages qu'ait inspirées Saint-Évremond, nous signalerons une étude, dont l'auteur est M. Gilbert, lauréat de l'Académie française.

raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature; il ne se plaint point de la fortune; il hait le crime; il souffre les fautes; il plaint les malheureux; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier; il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjouir; il se fait un plaisir secret de le connaître; il s'en ferait un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchait.

La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses, aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux écrits les plus savants, pour acquérir la science, mais aux plus sensés, pour fortifier sa raison; tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie. Il me reste à vous le dé-

peindre tel qu'il est dans l'amitié et dans la religion : en amitié, plus constant qu'un philosophe, plus sincère qu'un jeune homme de bon naturel, sans expérience ; à l'égard de la religion,

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété.
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos et sa félicité.

FIN.

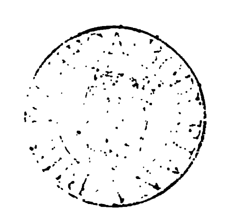


TABLE DES MATIÈRES

ÉTUDE SUR SAINT-ÉVREMOND.

FRAGMENTS POÉTIQUES.

OPINIONS LITTÉRAIRES.

LES FEMMES, L'AMOUR ET LA DÉVOTION.

PORTRAITS, RÉFLEXIONS MORALES
ET MAXIMES D'EXPÉRIENCE.

LA PHILOSOPHIE, LA RELIGION ET LA MORT.

FIN DE LA TABLE.

